# LA QUATRIEME DIMENSION ... et tous les films sélectionnés

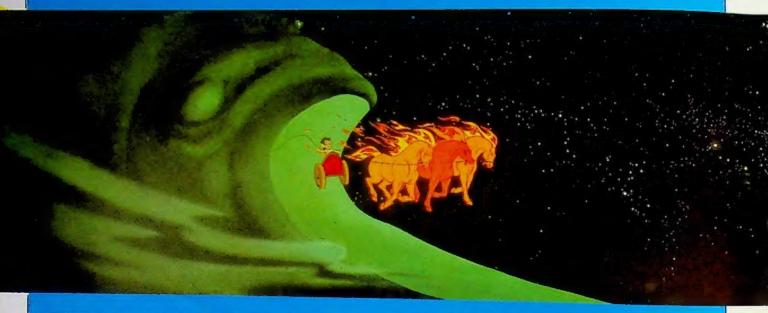
GRAND CONCOURS

M 2654-12-17 F Nº 12 - FEVRIER 84 - 17 F - MENSUEL

BELGIQUE 138 FB - SUISSE 5,50 F - CANADA S 2,50

# METAMORPHOSES

Un conte fascinant de puissance et de mystère Une journée animée venant d'un lointain passé



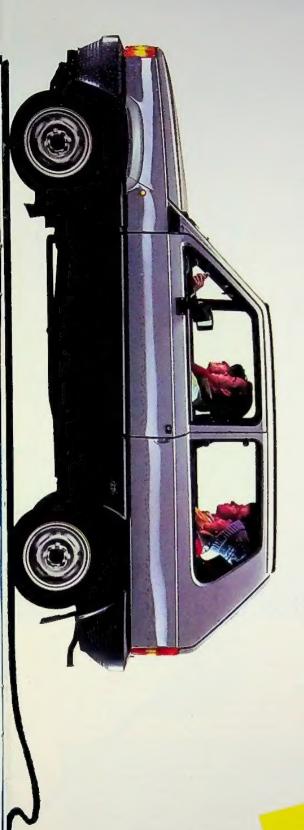


Des plantes qui deviennent dragons...

Des prames qui deviennent enignis...
Des rochers qui deviennent chiens à deux têtes...
Des jeunes filles qui deviennent terribles sorcières...
Dans le monde merveilleux des METAMORPHOSES, retrouvez l'univers des légendes grecques. Suivez l'enfant terrible, guide idéal qui a le pouvoir de se

négendes grécques, suivez consumer de la company de la com terrifiante Méduse, qui transforme en pierre tous ceux qui la regardent, découvrira Diane dans l'intimité de sa toilette, rencontrera la déesse de la jalousie, puis descendra aux enfers pour retrouver sa bien-aimée, et volera les chevaux du soleil!





# **Petite Panda** 4×4 qui Monte, qui Monte, qui Monte...

L à où une voiture normale peine, cale ou patine, la Panda 4 x 4 passe haut la main.

Et ce n'est pas une image!

Un seul geste, de bas en haut, même en roulant, et votre petite Panda traction avant se transforme en vaillante 4 roues motrices.

Simple! Simple comme bonjour! Simple comme la Panda!

Après les Panda 34 et 45, les Super et Toit Ouvrant, vous pensiez sans doute que Fiat avait épuisé toutes ses malices?

Faux!

La Panda est une petite bête qui n'arrête pas de grimper!

Fiat Panda Les Voitures à Malices. Moteur de 965 cc (6 CV), boîte 5 vitesses. Transmission Steyr-Puch aux roues arrière de l'inspection d'enclenchement. Prieurs péciaux. Deux rétroviseurs extérieurs réglables de l'inspection d'enclenchement. Prieurs péciaux des vites des vites des vites des vites de l'inspection d'enclenchement. L'une de arrière dégivrante avec essuie-lave-glace. Pare-brise feuilleté, glaces térieur. L'une de arrière métal et toit ouvrant en option.

rerieur. Lunette arriere degivrante avec essule-lave-g athermiques. Peinture métal et toit ouvrant en option. athermiques. Peinture métal et toit ouvrant en option. Homologation version commerciale (TVA récupérable).

1) Traction avant.

2 4 roues motrices



# **EDITO**

C'est janvier, et il y a vraiment pas de quoi s'en vanter. D'abord j'ai horreur de la Nouvelle Année, inconfortable comme une paire de chaussures neuves, et qui arrive juste au moment où je commençais à m'habituer à la vieille, exprès pour m'embêter un peu plus. La seule chose qui me console, c'est que, d'après les astrologues, les scientologues et les cafardologues, tout ira mal en 1984. Tant mieux. Et il n'y a pas besoin d'avoir fait des études pour sentir les ennuis venir, attirés par nos terreurs de nantis trop nourris comme les mouches par le miel... Si je déteste tout particulièrement janvier, c'est pas seulement parce que c'est le premier mois, le plus laid de toute cette affreuse nouvelle année, c'est aussi et surtout parce qu'on commence à parier des sports d'hiver un peu partout dans les villes boueuses et les appartements surchauffés... Moi, je me suis fait avoir une fois par le mythe du ski exquis, et je suis pas près d'y retourner. Non seulement on se les gèle en non-strop, mais en plus on se ruine, on se ridiculise, on s'épuise, des fois pire... Prenez l'inévitable remonte-pente, le Tire-Fesse Sacré, par exemple. Primo, on attend. Deuxio, on casque.

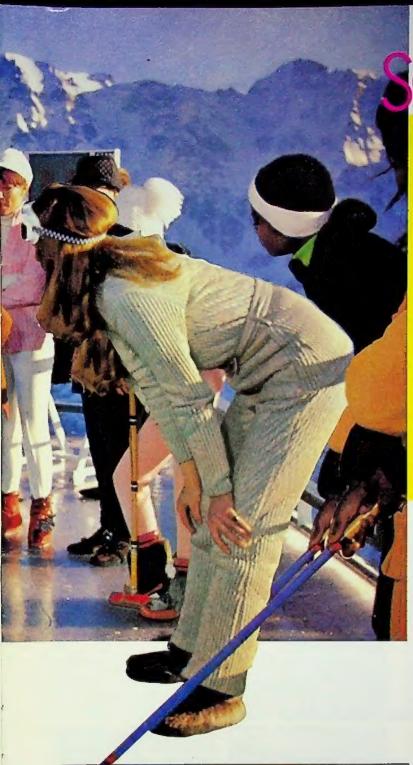
Tertio, on se laisse mettre par une rondelle perverse et démoniaque, bien décidee à vous désarconner au milieu du parcours, mieux qu'au rodéo. Et quand par miracle on arrive au bout, horreur suprême, on est en haut, et il faut tout redescendre sans la moindre aide extérieure, alors que c'est terriblement dangereux. Vous pouvez toujours chercher une petite rampe, pour vous y cramponner et freiner la descente, les cretins du syndicat d'initiative n'ont pas trouvé utile d'en placer le long des pistes. Il n'y a même pas d'escalier, c'est tout dire, que l'on pourrait emprunter après avoir déchaussé ses skis (le meilleur moment de la journée). Vous êtes absolument obligé d'emprunter le grand toboggan glissant, comme tout le monde; et alors là, vous appréciez pleinement le sens des mots : l'enfer blanc... Bref, je hais la neige ailleurs que dans les œufs, et les films d'horreur me filent le kakeviles. Je n'irai donc pas à Avoriaz, mais au bord de la mer, sous les Tropiques, me faire bouffer par un requin...

Pourtant, le programme est super alléchant. Pour consoler tous ceux qui n'iront pas non plus, *Starfix* vous offre ce numéro spécial Avoriaz, avec papier luxe et nombre de pages illimité, ne chipotons pas... En vedette, au festival comme dans le journal. *Twilinhi* 

En vedette, au festival comme dans le journal, Twilight Zone, rebaptisé comme au temps jadis à la télévision française La Quatrième Dimension. Sur les talons du crépuscule, voici venir La Foire des Ténèbres et Kruli,

films sympathiques et ambitieux, plus malaxés, remixes et recousus que la creature de Frankenstein et destinés à faire fremir des nuées de jeunes spectateurs après avoir fait trembler leurs producteurs... Dans le peloton de tête des grosses productions risquées, Brainstorm (qui garde son titre original, Tempete de Cervelle ne passant pas en français). Dans ce film très technologique, Louise Fletcher meurt, et Natalie Wood reste en vie. En fait, c'est le contraire qui s'est produit, le cinema est un art cruel... L'acteur principal du dernier épisode de Twilight Zone, Vic Morrow, est lui aussi mort pendant le tournage, tué par le film. A Avoriaz, il y aura donc deux films tueurs, à côté de tous les films d'horreur fictive. Fictive, donc supportable, fictive, mais efficace. Et qui risque de bouleverser, outre vos esprits sensibles, vos quotidiens pratiques. Après avoir vu le dernier épisode de Twilight Zone, vous ne pourrez plus prendre l'avion (ou alors le plus loin possible du hublot donnant sur l'aile); après Christine, vous n'oserez plus monter dans une auto (ou alors embrassez-la sur le capot avant), après L'ascenseur, vous prendrez plutôt les escaliers, et plus question de descendre les poubelles dans le noir après avoir vu Of Unknown Origin... Cette année, compliquez-vous la vie : allez au cinéma. Ou au ski. Et au ski?...

Claire L. Paillocher.



# OMMARE

### 7. LES DOUZE MEILLEURS FILMS DE L'ANNEE

La liste des lecteurs!

### 8. ACTUALITES

### 18 SHINING

Non, affirme Nicolas Boukrief, Shining n'a rien perdu de son éclat. Il serait même beaucoup plus étincelani aujourd'hui qu'à sa sortie.

### 22. COURRIER DES LECTEURS

Le Colonei Kurtz vous présente ses bons vœux. Planquez-vous.

### 24. CHRISTINE

La voiture rêvée des assureurs : elle se répare elle-même, Elle abime malheureusement pas mal de gens sur son passage. Malgré les risques, Nicolas Boukrief l'a essayée pour vous...

### 30. CLASH

Le film français du Festival d'Avoriaz. Comme l'indique son titre. FAL s'aventure dans les usines désaffectées.

### 32. THE LIFT

Ascenseur pour l'échafaud? Non, l'ascenseur est l'échafaud. François Cognard, assis sur les marchés de l'escalier avec la concierge, découvre des scènes terrifiantes.

### 38. LA QUATRIEME DIMENSION

Pour cette Quatrième dimension, de Landispielbergdantemiller, Starfix s'est mis en quatre : une vingtaine de pages! Si cela ne vous suffit pas, il ne vous reste plus qu'à aller voir le film.

### 58. SPASMS

Benoît Lestang (c'est lui qui est responsable des effets spéciaux de maquillage de Clash – voir plus haut) est spasmophile quand derrière les maquillages de Spasms on trouve le nom de Dick Smith.

### **60. LA FOIRE DES TENEBRES**

Au cœur des ténèbres, le manège analytique de Michel Scognamillo.

### 66. KRULL

Claire Lionel toute contente. Le film a coûté quarante millions de dollars. Elle peut le voir en entier pour trente francs seulement.

### 70. OF UNKNOWN ORIGIN

Ou les extraordinaires aventures de François Cognard contre un rat géant dans Manhattan. Il a déjà utilisé deux douzaines de pièges Lucifer. En vain. Mais il garde les autres pour punir ceux qui viennent de décider en dernière minute que le film ne serait pas présenté a Avoriaz.

### 76. BRAINSTORM

Les secrets du cerveau selon Douglas Trumbull manquent singulièrement d'esprit au goût de Christophe Gans.

### 82. DEAD ZONE

Après Videodrome qu'on n'a pas vu, le nouveau Cronenberg qu'on verra, par Nicolas Boukrief

### 87. AVORIAZ EN BREF

François Cognard vous révèle tout ce qu'on n'a pas pu vous dire dans les pages précédentes.

### 88. L'INVITE

Le court métrage du mois par Christophe Gans, et non, comme d'habitude, par Jérôme Robert, parce que Jérôme Robert en a assuré la photographie. Vous voyez bien qu'on refuse le copinage!

### 94. MAGAZINE

STARFIX Nº 12, Mensuel - Dépôt légal : Janvier 1984 - Copyright © Starfix Editions 1984Tirage du nº 11 : 120000 exemplaires - Directeur de Publication : Christophe GansAssistante de Rédaction : Cleire L. Paillocher - Secrétaire de Rédaction : Frédéric Albert
Lévy - Comité de Rédaction : Nicolas Bouknef, Dan Brady, François Cognard, Hervé
Deplasse, Christophe Gans, Colonel Kurtz, Frédéric Albert Lévy, Claire L. Paillocher,
Jérôme Robert, Michel Scognamillo - Collaboration : Judith et André Bouvet, Phil
Edwards et Francesca Landau, Fabienne Issartel, Benoît Lestang, Claire Sorel, Renzo
Soru - Directeur Artistique : Etienne Marie - Direction Artistique en collaboration :
Paola Boileau - Maquette : Marie-Noëlle Ywanoff, Branko Milipeiro - Correspondant à
Los Angeles : Jordan R. Fox - Photocomposition : Photocompo 2000 - Photogravure :
Prunelle, Ets CERAT - Impression : Presses Montsouris - Sièges Social : 13, rue de la
Cerisaic, 75004 Paris - Tél. : 277.18.10 - STARFIX SARL au capital de 20000 F; RC Paris
326.754.157 - Gérant : Edmond Cohen - Diffusion France : NMPP - Développement 2
Jean-Noël Raviscioni - Directeur de Publicité : Jacques Villatte - Chef de Publicité :
Philippe Puech - Assistante de Publicité : Christine Hamon - Photographe : Marianne
Remerclements : Michelle Abitbol, José Bénabent-Loiseau, Marc Bernard, Pierre Car-

Rosenstiehl.

Remerclements: Michelle Abitbol, José Bénabent-Loiseau, Marc Bernard, Pierre Carboni, ClC, Ciné-Paris, Michèle Darmon, Caroline Decriem, Fabienne Ferreira, Fox-Hachette, Danielle Gain, Gaumont, Agnès Goldman, Pierre Hermand, Alan Jones, Gwénolé Laurent, Leurence Lemaire, Christophe Rebuffa, Dominique Segall, Philippe Videcoq, Jean-Pierre Vincent, Walt-Disney Productions, Werner-Columbia.

Les lettres des lecteurs sont prenvenues et encouragées, mais nous ne pouvons plus répondre au courrier!

# SORTIES PREVUES

PERMANENT VACATION de Jim Jarmush. Le cinéma underground n'existe plus, Retapons-nous donc ses vieux inédits

RUSTY JAMES (Rumble Fish) de Francis Ford Coppola, avec Matt Dillon, Diane Lane. Du noir et blanc pour les Outsiders, dans ce nouveau Coppola. A tous les coups, un des grands films de l'année 84.

TESS de Roman Polanski, avec Nastassia Kinski, Peter Firth, Reprise du seul chef-d'œuvre "paisible"

L'ANGE DES MAUDITS de Fritz Lang, avec Mariène Dietrich, Mel Ferrer, Arthur Kennedy. (Reprise). On

BRAINSTORM de Douglas Trumbull, avec Christo-BRAINSTORM de Douglas Trumbull, avec Christopher Walken, Nathalie Wood, Louise Fletcher, Le 2001 des années 80?

LE RETOUR DE L'ETALON NOIR (Return of the Black Stallion) de Robert Dalva, avec Kelly Reno, Teri Garr. Le premier n'était pas mal du tout...

FENETRE SUR COUR d'Alfred Hitchcok, avec James Stewart, Grace Kelly (Reprise). La plus importante sortie du mois! A voir avant tout le reste!.

SCARFACE de Brian de Palma, avec Al Pacino, Michèle Pfeiffer. Le nouveau Brian De Palma. Trois heures d'hyper violence. A voir avant Fenêtre sur Cour!

LES MALHEURS DE HEID! Dessin animé des studios Hanna-Barbera. Et le bonheur du spectateur dans

tout ça?

BAD BOYS de Rick Rosenthal, avec Sean Penn, Reni Santoni. A violent movie.

TRICHEURS de Barbet Schroeder, avec Jacques Dutronc, Bulle Ogier, Kurt Raab. Pour Dutronc.

FLEURS DE PAPIER film indien de Guru Dutt. Beau titre et Haré Krishna.

LA FEMME FLAMBEE de Robert Van Ackeren, avec Mathieu Carrière, Gudrun Landgrebe, Pfffuit.

TO BE OR NOT TO BE d'Alan Johnson, avec Mel Brooks, Anne Bancroff, Time Mathson, Charles Durning, Aussi bon que le Lubitsch? Difficile. (Non, je

n'écrirai pas "That is the question." !).
LES PARENTS NE SONT PAS SIMPLES CETTE ANNÉE de Marcel Jullian, avec Alexandra Gonin, Alexandre Sterling. Après L'Eté de nos 15 Ans, le second volet de la grande saga dite de la Puberté Difficile de Marcel Jullian... et de Marcel Dassault.

LES CAVALIERS DE L'ORAGE de Gérard Verquez, avec

Martène Jobert, Gérard Klein, Vittorio Mezzogiorno. Les quatre de l'Apocalypse? UN AMOUR DE SWANN de Volker Schlöndorff, avec Jeremy Irons, Ornella Muti, Alain Delon, Fanny Ardant, Marie-Christine Barrault. Alain Delon de retour dans un polar hors du commun.

LA VILLE DES PIRATES de Raoul Ruiz, avec Hughes Quester, Anne Alvaro, On aimerait bien en parler, mais Les Cahlers le font bien mieux que nous...

HISTOIRE DE WOO VIET de Ann Hui, avec Chow Yun Fat, etc. Ils ont intérêt à changer de titre, s'ils veulent que le film de Ann Hui (le très intéressant Boat People) rapporte quelques yens.

PEPPERMINT FRIEDEN de Marianne Rosenbaum,

avec Peter Fonda, Sastia Tyroller. Fonda dans une production allemande?

ESPIONS SUR LA TAMISE de Fritz Lang, avec Ray Milland. Ça marche, les reprises pour Lang!

JE NE SUIS PAS UN ANGE de Wesley Ruggles avec la grosse Mae West (Reprise). Christophe Gans se

GWENDOLINE de Just Jaeckin, avec Tawny Kitaen, Brent Huff, Zabou, Bernadette Lafont, Par le metteur en scène d'Histoire d'O, Slurp!

GORKY PARK de Michael Apted, avec William Hurt, Lee Marvin, Brian Dennehy. Ça va saigner chez les rouges!

A MORT L'ARBITRE! de Jean-Pierre Mocky, avec Michel Serrault, Carole Laure, Eddy Mitchell. Vu ses derniers films, ça m'étonnerait que ce Mocky-là soit

L'HOMME QUI VENAIT D'AILLEURS (Reprise) de Nicholas Roeg, avec David Bowie. Et la reprise qui se faisait attendre.

FRISSONS de David Cronenberg, avec Joe Siver, Paul Hampton, Barbara Steele. Le premier film de David Scanners, Videodrome, Dead Zone Cronenberg, Organique à souhait.

CHARLOTS' CONNECTION de Jean Couturier, avec les Charlots. Un titre anglo-saxon 7 Ne me dites pas qu'ils pensent à l'exporter!

MESRINE de André Génovès, avec Nicolas Silberg, Catherine Aquilar, Gérard Sergue. Je ne veux pas être dur, mais si ce film-là n'est pas grotesque, je vais en Q.H.S.

DON CAMILLO de Terence Hill, avec Terence Hill,

Colin Blakely, Mimsy Farmer, Pourquoi pas? L'ETINCELLE de Michel Lang, avec Roger Hanin, Clio Goldsmith. Ça ne doit pas être bien brillant.

LE GARDE DU CORPS de François Leterrier, avec Jane Birkin, Gérard Jugnot, Samy Frey. Une histoire de

LA QUATRIEME DIMENSION de Steven Spielberg et tout plein de gens. Voir gros dossier dans ce numéro, KRULL de Peter Yates, avec Ken Marshall, Lysette Anthony. Don't be Krull?

L'ASCENSEUR de Dick Maas, avec Felix Adelaar. Est dans l'escalier.

STAR 80 de Bob Fosse, avec Mariel Hemingway, Eric Roberts. C'est de Bob Fosse... On ne peut pas être sceptique!

LES MORFALOUS de Henri Verneuil, avec Jean-Paul Belmondo, Jacques Villeret, Marie Laforêt. Deux Bébels en un an?

TRASH de Andy Warhol et Paul Morissey, avec Joe Dallessandro. (Reprise). Ça veut dire saleté en améri-

STRYKER de Cirio H. Santiago, avec Steve Sandor. Nous aussi, devant ce sous-Mad Max

UN DIMANCHE A LA CAMPAGNE de Bertrand Taver-nier, avec Sabine Azéma, Michel Aumont, Le nouveau Tavernier. Ça sera forcément intéressant.

AMADEUS de Milos Forman. D'après la pièce de Peter Schaffer, interprétée par Polanski à Paris il y a deux

LES PIRATES DE L'ILE SAUVAGE de Ferdinand Fairfax, avec Tommy Lee Jones, Michael O'Keele. Si je vous dis que c'est un film d'aventure, est-ce que je vous

apprends vraiment quelque chose?

THE KEEP de Michael Mann, Scott Glenn, Alberta Watson, Jurgen Procnow. L'Horreur selon Michael L'HOMME QUI EN SAVAIT TROP d'Alfred Hitchcok, avec James Stewart, Doris Day (Reprise). Le second des cinq rarissimes Hitchcock à ressortir cette année. Inutile de vous le conseiller

CES ENFANTS SONT A MOI de Robert Lieberman, avec John Voight, Richard Crenna, Problèmes de

LE TOMBEUR, LE FRIMEUR ET L'ALLUMEUSE de Boaz Davidson, avec Jonathan Segall, Zach Noy. Sans commentaire.

L'AMOUR PAR TERRE de Jacques Rivette, avec Jane Birkin, Géraldine Chaplin, André Dussolier, Jean-Pierre Kalfon, Schlika, schlika!.

EL CRIMEN DE CUENCA de Pilar Miro, avec Amparo Soler Leal, Hector Alterio, Mais pas Angela Molina. TWO OF A KIND de John Herzfeld, avec John Travolta,

Olivia Newton John, Oliver Reed. On prend les mêmes et on recommence!

CARMEN de Francesco Rosi, avec Julia Migenes Johnson, Placido Domingo, Ruggero Raimondi. Le quatrième Carmen de la saison. Non, le troisième! A moins que ce ne soit déjà le cinquième? Enfin

LADY YOU de Lowel Sherman, avec Mae West, toujours aussi grosse, et Cary Grant. Ca y est, Gans have.

ANGEL de Ernest Lubitsch, avec Marlène Dietrich, Herbert Marschall, Marlène, on ne la présente plus, je

LOCAL HERO de Bill Forsyth, avec Burt Lancaster, Peter Riegert, Local, mais héros quand même,

FEMMES DE PERSONNE de Christopher Frank, avec Marthe Keller, Fanny Cottençon, Jean-Louis Trintignant. Ah bon, des femmes pas publiques?

HARRY AND SON de Paul Newman, avec lui-même et Robby Benson. Musique de George Harrisson?

ADAM ET EVE de Jean Luret, avec Alice Sapritch, Michel Galabru. Avec Charles Vanel et Jean Gabin dans les rôles d'Abel et Cain.

BEYOND THE VALLEY OF THE DOLLS de Russ Meyer, avec encore plein de femmes encore pleines de seins. Ça commence à bien faire, les Russ Meyer! Les plaisanteries les plus courtes sont toujours les meilleures.

VIVE LES FEMMES! de Claude Confortes, d'après Reiser, avec Maurice Rich, Roland Giraud. Sans le vouloir, un film opportuniste! C'est trop drôle.

DANIEL de Sidney Lumet, avec Timothy Hutton, Amanda Plummer, Le Sidney Lumet du mois.

PAULINE ET LE LEOPARD de Jean-Claude Sussfeld, avec Claude Brasseur, Dominique Lavanant. Elle voit des léopards partout.

MERLIN L'ENCHANTEUR de Walt Disney (Reprise). Toujours aussi merveilleux!

THE BIG CHILL de Lawrence Kasdan, avec Torn Berenger, Glenn Close, William Hurt. Une brillante comédie par l'auteur de La Fièvre au corps. Du chaud au

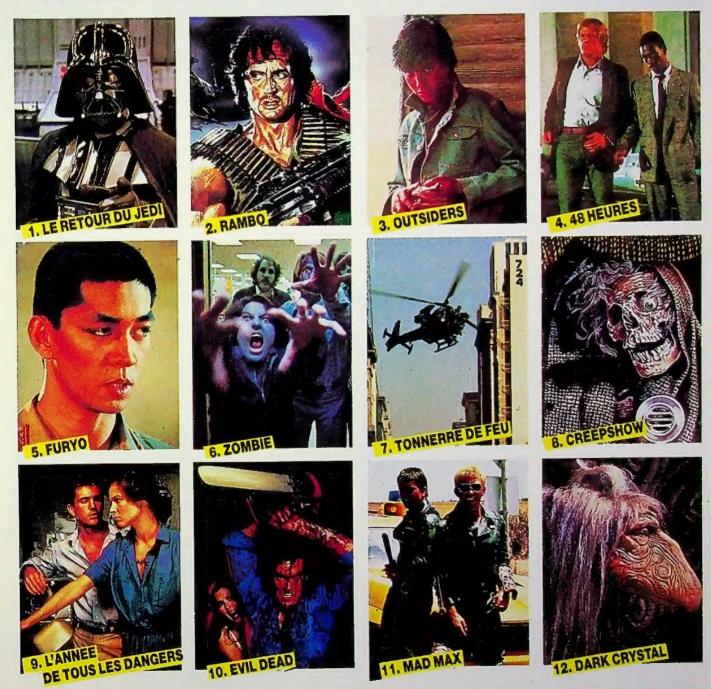
THE EVIL THAT MEN DO de J. Lee Thompson, avec Charles Bronson, José Ferrer, Le retour de la banane séchée. Mais au fait, il n'est jamais parti.

L'ETOFFE DES HEROS (The Right St.ff) de Philip Kaufman, avec Scott Glenn, Fred Ward, Dennis Quaid, L'Odyssée de l'espace vu par le metteur en scène des Seigneurs.

RISKY BUSINESS de Paul Brickman, avec Tom Cruise, Rebecca de Mornay. Une comédie américaine, je crois. Et qui a dit que je faisais mal mon travail d'information?

# LES DOUZE MEILLEURS FILMS DE L'ANNÉ DA LISTE DES LECTEURS.

Le texte de présentation de la liste des douze meilleurs films de l'année dans le précédent numéro de Starfix semblait s'inspirer très nettement de la logique coluchienne : "Quelle différence y a-t-il entre un pigeon?" En effet, il invitait à comparer la liste des lecteurs et celle des rédacteurs alors que seule la seconde était publiée. Il demandait aussi s'il y aurait un film français dans la liste de l'an prochain alors que Le dernier combat apparaissait dans les choix des rédacteurs. En fait, il était prévu de publier la liste des lecteurs en même temps que celle des rédacteurs, mais le Colonel Kurtz, qui, comme on sait, ne plaisante jamais avec la démocratie, s'opposa farouchement à ce que l'on publie, pour les choix des lecteurs, ce qui n'était alors que des tendances, et non une liste définitive. "Affiner", telle était la devise de notre beau militaire. Affiné nous avons, et gagné a toujours le Jedi, comme nous le laissions d'ailleurs entendre... Voici donc enfin celle que vous attendiez tous : la liste des lecteurs. La vôtre.



P.S. – Pour ceux qui n'auraient pas appris par cœur la liste déjà parue, et qui voudraient enfin pouvoir vraiment comparer, rappelons que la Starforce, Division des Rédacteurs, avait établi le classement suivant : 1. ZOMBIE, 2. OUTSIDERS, 3. MAD MAX, 4. SANS RETOUR, 5. TENEBRES, 6. LE DERNIER COMBAT, 7. FURYO, 8. LA BALLADE DE NARAYAMA, 9. LES PREDATEURS, 10. CUJO, 11. L'ANNEE DE TOUS LES DANGERS, 12. HALLOWEEN 3, LA VALSE DES PANTINS, ZELIG.

# ACTUALITES



### TO BE OR NOT TO BE.

On peut alors d'un geste large et méprisant rejeter le "Brooks", se dire ironiquement qu'il aurait mieux valu pour lui "ne pas être" plutôt qu'''être". Il reste que son parti pris de fidélité absolue à l'original n'est qu'une façon de reconnaître un fait incontestable : la perfection de cet original. Après tout, pourquoi changer ce qui marchait? Ce qui faisait rire ("So they call me Concentration Camp Erhardt") fait toujours rire, et ce qui faisait pleurer (citation du Marchand de Venise par l'acteur juif arrêté par les nazis) fait toujours pleurer. Le maître Lubitsch continue de triompher à travers le film de Brooks.

Etre ou ne pas être, c'est en fait la question qui se pose pour tout remake, puisqu'un remake doit prétendre exister par lui-même tout en renvoyant à la référence originale, Etre ou ne pas être comme l'autre. Cependant, les responsables de cette nouvelle version du To Be or Not to Be de Lubitsch, autrement dit Mel Brooks et ses amis, ne semblent pas avoir passé de longues soirées à suer sur l'adaptation. La "nouvelle" version est une photocopie de l'ancienne. Dès lors que l'on admet ce principe, tout jugement devient impossible. Le scénario, les gags, certains plans même sont repris intégralement du film ori-ginal. Seules changent les frimousses des acteurs, généralement en moins bien (Anne Bancroft ne manque pas d'énergie, mais aucun des interprètes masculins ne retrouve l'élégance de Jack Benny ou Robert Stack). Et l'unique nouveauté réside dans le fait que le film est en couleur. Etait-ce bien nécessaire? Pour cette comédie "noire", le réalisateur Alan Johnson s'est même senti obligé d'inclure une séquence en noir et blanc.

Après tout, on rejoue bien les mêmes classiques au théâtre avec des acteurs différents. Pourquoi ne pas le faire aussi au cinéma? D'autant plus que rien n'empêche, dans le dernier cas, de comparer les deux "représentations", et dans la même semaine... Car les dames du Mac-Mahon ne peuvent pas ne pas ressortir illico presto le Lubitsch. Du moins, on l'espère...

F.A.L. 
Claire L. PAILLOCHER

FICHE TECHNIQUE :..

TO BE OR NOT TO BE. U.S.A. 1983. Durée: 1 h 47. Couleur. REAL: Alan Johnson. PROD: Mel Brooks. SC: Thomas Meehan et Ronny Graham. DEC: Terence Marsh. PH: Gerard Hirschfeld. MUS: John Morris. DIST: Fox-Hachette. Avec: Mel Brooks (Frederick Bronski), Anne Bancroft (Anna Bronski), Tim Matheson (André Sobinski), Charles Durning (Colonel Erhardt), José Ferrer (Professeur Siletski), Christopher Lloyd (Capitaine Schultz), James Haake (Sasha).



### **TCHAO PANTIN**

Lambert, pompiste poivrot, cuve sa mort lente la nuit, déconnecté et seul. Bensoussan, petit dealer maghrébin, pique des mobs et baise des putes, rêve en empruntant la super cylindrée du boss. Il est triste et seul dans sa piaule minable où trône la collection intégrale des "Que sais-je?". Un jour froid et pluvieux, il va rencontrer Lambert et plus tard Lola, punkette égarée aux alentours du Gibus, traînant son ennui avec sa bande de potes (salut Marco et Sylvain!). Alors Ben va vouloir la prendre et en

même temps va devenir l'ami de Lambert, la seule personne à lui porter un intérêt quelconque.

A travers ces destins conjugués, Lambert va être celui qui émerge et il voudra venger Ben quand celui-ci viendra mourir dans ses bras, tué par un autre maillon de la mort blanche. Lola, au début indifférente, voudra finalement savoir, éperdue d'amour et de tendresse pour Lambert et l'aidera dans sa quête de vengeance. Un peu comme deux êtres anéantis réveillés par un sursaut d'espoir.

Lambert qui fut autrefois un flic convaincu, tricolore jusqu'au slip. Jusqu'au jour où, impuissant et lucide, il verra son fils crever d'overdose. Dès ce moment Lambert cessera d'être con pour être mort. Alcoolique et oublié. Le roman d'Alain Page sentait bon la dérive nocturne, le parfum désenchanté des rêves avortés, la dureté factice cachant le besoin de tendresse. Une sorte de panorama douloureux mêlant les pavés luisants et le néant d'existences larvées où la violence brute louvoie dans le dédale des bars miteux et des relents de poudre blanche

Claude Berri, en adaptant le livre, réalise pour la première fois, à ma connaissance, une œuvre d'auteur en y mettant ses tripes et en soulignant scrupuleusement l'ambiance glauque d'un milieu fermé. La Souris Déglinguée chante Jaurès, Stalingrad, délimitant ainsi un monde clos à l'intérieur de Paris. Tchao Pantin montre un univers se situant presque dans les mêmes limites. De Belleville à Barbès en passant par République et Bastille.

Avec une population locale identique, immigrés, pauvres travailleurs, punks, déviants et mutants en tous genres. Un monde que Lambert ne voyait plus derrière l'écran opaque des vitres crasseuses de la stationservice. Jusqu'à l'arrivée imprévue de c2 petit Arabe rallumant un peu ce regard vide.

Tchao Pantin, c'est la trajectoire blafarde de vies considérées comme des soleils pâles, bourrés d'envies et de désirs inassouvis. Une suite ininterrompue d'errances et de résignations. En cela, Lambert, la cinquantaine et le physique lourd, ressemble pourtant étrangement aux punks et autres marginaux qu'il sera amené à fréquenter. Dans sa quête de vérité, Lambert ira de Gibus en squats, de bars sinistres en plaules lépreuses pour finir à côté de l'Étoile, là où logent les super dealers, mieux lotis que les "fourmis" du trottoir.

Alors que Rue Barbare abordait les contours d'une zone périphérique

imprécise et désertique, dépassant le cadre d'une certaine réalité, Tchao Pantin s'imprègne du début à la fin de l'existence réelle du décor, de ses lumières et se calque sur l'atmosphère moite de l'environnement. Berri a su maîtriser à merveille cette histoire portée par la photo merveilleuse de Bruno Nuytten, en changeant toutefois la fin du livre, beaucoup plus violente et rédemptrice. Le film se termine au ralenti sur une note pathétique, inexorable. Un fondu au noir plus émouvant encore que tous ceux qui ponctuent presque toutes les autres scènes.

La réussite du film tient par-dessus tout dans la performance de ce Coluche inattendu, faisant pour la première fois la démonstration de ses talents d'acteur. Habillé d'un bleu dégueulasse ou vêtu d'un costume cravate avec holster, il porte en lui la même force tranquille (c'est pas de ma faute si l'expression est galvaudée). Le visage boursouflé, les favoris pointus et la démarche toujours un peu clownesque, Coluche éclate, emporte l'adhésion et force le respect. Avec ça, on lui pardonne les pires zideries. A tel point qu'on imagine mal qui d'autre aurait pu tenir ce rôle de personnage ambigu, offrant de multiples facettes. D'une philosophie et d'un humour incongrus ("Si c'est une femme, c'est une pute") et à la détermination féroce (il n'hésite pas à faire un usage radical de son colt réglementaire).

Il ne reste plus qu'à espérer que Berri continuera de faire des films d'une telle justesse et d'une telle intensité. Et que Coluche nous étonnera encore d'une si belle façon. Allez donc suivre Lambert dans ses pérégrinations, respirer l'air d'un certain Paris et en frapper le pavé sale et rugueux. Même si, à la place des jérémiades lancinantes de Charlèlle Couture, on aurait préféré les ballades nostalgiques de Mink de Ville.

Hervé "Action Man" DEPLASSE

FICHE TECHNIQUE: \_

TCHAO PANTIN Français 1983
100 mn PR: Renn Productions PR
EX: Pierre Grundstein R: Claude
Berri SC: Claude Berri d'après le
roman d'Alain Page (Ed Denoël) PH:
Bruno Nyutten (gigantesque, c'était
lui pour "Garde à vue") MUS:
Charlélie Couture MONT: Hervé De
Luze DIST: AMLF INT: Michel
Colluchi, Richard Anconina, Agnès
Soral, Philippe Léotard, Gogol 1° et
La Horde et Marco (from
Wunderbach)...



### MONTY PYTHON A HOLLYWOOD

Les serpents à sornettes en public

S'il fallait décerner un prix des plus irre1sistibles philosophes de notre siècle (pourtant fertile), le jury se devrait de l'attribuer au Grand Orchestre du Splendid qui vient de confectionner une nouvelle soupe de poireaux aromatisée avec des extraits de rate de la mère supérieure Thatcher. Le prix devrait se présenter sous la forme d'un sexe mâle trempé dans la gelée de groseille.

Enfin, ce que je voulais dire, c'est

que les Monthy Python, enregistrés et filmés lors d'un récital public à l'Hollywood Bowl, en bas de la colline d'Hollywood dans la ville d'Hollywood, interprétant leurs sketches les plus fameux, sont irréprochables et puis, j'insiste, irrésistibles. Oui, comme les philosophes.

En tant que film, la chose n'offre aucun intérêt, la photo bave autant qu'un crapaud malade et les mouvements de caméra feraient passer le journal télévisé pour une nouvelle utilisation de la louma par Argento. Mais puisqu'on vous dit que c'est un spectable filmė, vous n'allez pas vous privez d'un aussi gargantuesque éclat de rire. Faut dire que les quelques inserts filmés qui agrémentent le show valent leur pesant de torsions poitrinaires. Cognard hurlait en bondissant dans son siège à la vue d'un petit chaperon Rouge brisant des bûches de bois comme s'il s'agissait d'un épi de maïs alors qu'un grand Méchant Loup matérialisé sous la forme d'un teckel recouvert d'une peau d'ours la quettait de son regard basent. La

visite au Ministère de Démarches Stupides m'a fait gentiment glisser de mon siège jusqu'à ce que je retrouve mon souffle, bref ce genre de réaction pendant une vingtaine de sketches aux effets défoulatoires et désopilants.

Me reste plus qu'à conseiller à Stallone de faire un Rocky IV qui l'opposerait à lui-même et proposer à Kiki Picasso de repeindre les fresque de la Bible pour redécorer Notre-Dame.

Les Monty Python égaux à euxmêmes, c'est-à-dire plus hilarants que les neuf dixièmes de la population mondiale. Et interplanétaire.

HERVE "Action Man" DEPLASSE

FICHE TECHNIQUE

MONTY PYTHON A HOLLYWOOD (Monty Python live at the Hollywood Bowl). Anglais 1983, 123 mn. Réal.: Terry Huges & Monty Python. Ecrit et interprété par Graham Chapman, John Cleese, Terry Gilliam, Eric Idle, Terry Jones et Michael Palin. Prod.: Handmade Films.



### MAD MOVIES Ciné-Fantastique

Le numéro 29 vient de paraître. Au sommaire: Les films d'Avoriaz, entretien avec H.
B. Davenport pour XTRO, entretien avec Joe Dante pour TWILIGHT ZONE, des Avant-premières: BRAINSTORM, LA FOIRE DES TENEBRES, STRANGE INVADERS, THE DEAD ZONE, etc. rubrique vidéo et toute l'actualité du cinéma fantastique. Tout en couleurs!
L'exemplaire 18F et, si vous ne le trouvez pas en kiosque, à commander à MAD MOVIES, 49, rue de La Rochefoucauld 75009 PARIS.

Abonnement pour quatre numéros à paraître: 60F.

### NUMEROS DISPONIBLES

16: Dorian Gray à l'écran.

17: Les Cirques de l'horreur.

18: Nosferatu, Superman.

19: Star Trek, Inferno.

20: Les Films de l'espace.

21: Le Fantastique anglais.22: Dossier Lucio Fulci.

23: Mad Max II, Dracula.

24: Dossier Dario Argento.

25: Dossier Tobe Hooper.

26. La série des MAD MAX.

27: Le Retour du Jedi.

28: Les 3 «Star Wars».

Chaque exemplaire: 18F (port gratuit).











# ACTUALITES

On ne vous avait même pas parlé à l'avance du film de Lewis Teague Du rouge pour un truand. Ses distributeurs l'ont sorti avec une discrétion telle qu'il a déjà terminé son exploitation. Seulement, on pense à Starfix que ce pourrait bien être l'un des meilleurs films de l'année et qu'on ne saurait trop le défendre. Claire Sorel vous dit tout le bien qu'elle en pense. Hervé Deplasse, lui, von ROUGE en pensant parallèlement à la véritable TRUANDerie—celle de la médiocrité française et de Ronde de Nuit. Missiaen impossible.



**DU ROUGE POUR UN TRUAND** 

Mystères de la distribution! Philadélphia Security de Lewis Teague est sorti en France très vite après sa sortie aux Etats-Unis. Or c'est un film plus que contestable. Quant à Lady in Red, dont le titre français est Du rouge pour un truand, du même Lewis Teague, il aura fallu attendre quatre ans pour le voir sur les écrans parisiens. Pour l'entrevoir plutôt, à cause d'une sortie trop discrète. Et c'est grand dommage. Il s'agit d'un produit de l'atelier Corman, misant sur le goût pour les années 30, les voitures étincelantes, les costards des macs, les turbans des filles, les déshabillés de soie, et très réussi en cela, avec de jolies couleurs et une reconstitution soignée. C'est évidemment un film d'aventure avec héroïne née à la ferme, montée à la ville, tombée dans la prostitution, aimée d'un gangster, lancée dans un hold-up. avec un rythme haletant, une mise en scène fluide qui mène de la tendresse à la violence, du rire aux larmes, de l'inquiétude au soulagement : les mitraillettes crépitent, les voitures vrombissent, les ennemis publics se font abattre. Tout le monde joue bien, une distribution parfaite qui va de l'héroïne au collecteur de fonds pour la Mafia, du petit jeune happé par la crise au gangster sur le retour, de la matonne de prison à l'ouvrière révol-Dépaysement, exotisme de l'Amérique de la crise de 29, renversements de situations, dialogues tour à tour émouvants et comiques,

Ce serait déjà bien. C'est encore mieux. En peu de temps, ce film de divertissement nous dit des choses graves. Il y a la tenancière de bordel qui, à peine débarquée de son bateau plein d'immigrès quittant la vieille Europe, a été mise à l'abattage à cinquante, soixante passes

nous sommes comblés.

par jour. Il y a le F.B.I. qui traque les ennemis publics nº 1 et emprisonne les ouvrières syndicalistes. Il y a l'exploitation terrible de femmes entassées dans un atelier de contection, à suer dans la chaleur et le bruit des machines pour un salaire de misère; emploi qui peut leur être retire selon le caprice de l'employeur. Il y a les complicités : la gardienne de prison lancée dans le proxénétisme, le maire qui se rend à une fête organisée par la Malia. Il y a enfin l'héroine, généreuse sans ostentation, aidant ses camarades d'atelier, loyale envers son amie persécutée, sortant de la misère un garçon qui voulait faire de la "protection", alliant dans ses entreprises les races et les religions.

Alors oui, mystères de la distribution! Ce film méritait mieux qu'une sortie à la sauvette. Si vous le voyez à l'affiche, vous savez ce qui vous reste à faire...

Claire SOREL

FICHE TECHNIQUE :\_\_

DU ROUGE POUR UN TRUAND USA 1972 91 mn PR: Julie Corman et Steven Kovacs R: Lewis Teague SC: John Sayles PH: Daniel Lacambre MUS: James Horner DIST: Films Jacques Leitienne INT: Pamela Sue Marin, Robert Conrad, Louise Fletcher, Robert Hogan...

# RONDE DE NUIT ET DU ROUGE POUR UN TRUAND

La "série B" est par définition un état d'esprit. Les producteurs engagent une somme d'argent de plus ou moins grande importance (en général petite, la somme) destinée à rapporter un maximum d'argent dans un minimum de temps. Les Américains en ont la maîtrise absolue et les plus grandes réussites récentes du genre ont pour titre, New York Connection, Descente aux Enfers ou les films de Lewis Teague dont ce fantastique Lady In Red qui vient de sortir en catastrophe.

vent de sorur en catastropne. Les Italiens excellent quant à eux dans la "série Z" dont Brady vous expose les pires horreurs. Quant aux français, quelques uns s'essaient au "B", en particulier Jean-Claude Missiaen dont le passé critique révèle une passion pour des grands bonhommes tels qu'Anthony Mann, Après le médiocre Tir Groupé, on pouvait malgré tout espérer pour Ronde de Nuit que Missiaen saurait utiliser le tandem d'acteurs choisis (Mitchell et Lanvin). Et faire ce qu'à l'évidence il voulait metre

en scène : une mouture française de Starsky et Hutch. C'est raté, foiré, nul, il prend les gens pour des imbéciles. Alors j'énumère. Les dialogues de Claude Veillot me font encore hoqueter de rire, je vous cite un exemple. Le tandem fait son entrée dans le bureau du commissaire où se trouve une envoyée de "l'armée des ombres" venue étouffer un quelconque dossier. Après avoir fait leur numéro, les deux guignols sortent en machouillant leur chewinggum. La rombière se tourne vers le commissaire: "Pittoresques!". Sur ce, elle lui explique le but de sa vi-site et conclut : "Politique plus ar-gent, sulfureux, terrain miné". Vous en voulez d'autres, allons-y. Lanvin monte dans la voiture de service et lance à l'adresse de Mitchell, "Accroche ta banane, Cochran". D'autre part, chaque réplique de Mitchell débute par une référence à de vieux films sortis de la "Dernière Séance" ou des remarques du style "les Stray Cats sont les enfants de Gene Vincent", etc. Dès la deuxième vanne de ce type, je vous prie de croire que le spectacle devient insupportable. Le jeu d'acteurs est un des pires qui soient, indigne même de ces séries télé qui écument l'écran avant "Aujourd'hui Madame". Lisette Malidor déguisée en Grace Jones, croupière de casino, est aussi crédible dans un rôle de panthère tueuse que... que... que... Jean-Pierre Marielle interprétant Mad Max! De plus ses robes moulantes offrent la vision d'une greffe d'estomac en plein re-jet. Tout à fait bandant. Mitchell, étonnant dans Coup de Torchon n'apporte rien à ce qu'il avait déjà prouvé et Lanvin se retrouve dans le cul-de-sac d'un rôle à sens unique.

Mais je ne vous aí pas dit le plus grave pour un polar de ce genre : Ronde de Nuit ne comporte aucune scène d'action. AU-CU-NE. Le simili tueur punk sniffe sa coke avec une carte de crédit, encore un "chebran"! Les plans fixes sur la plupart des monuments parisiens (musique de "circonstance"!) ou la séquence dans le XIII° sur fond de sonorités asiatiques achèvent l'édification de cette nullité. Et encore je ne vous parle même pas de la scène d'entraînement de tir d'une ridicule inutilité. Et pourtant, Dieu sait si ça me démange...

Je souhalte vivement à Missiaen de se reprendre pour le troisième volet de sa "trilogie policière, parisienne et nocturne" et d'aller prendre des cours chez Bébel ou Delon qui, il faut bien le dire, sont autrement plus efficaces et nerveux.

Du Rouge pour un Truand a été

réalisé bien avant L'incroyable Alligator, Philadelphia Security ou Cujo - Lewis Teague (from Roger Corman Team) y prouvait déjà avec splendeur l'énergie et le talent qui étaient les siens. Du Rouge... raconte l'épopée d'une petite paysanne, maltraitée par son père, fuguant pour devenir employée dans une infernale usine textile et finissant comme entraîneuse (et plus') dans un bordel décoré New Orieans.

L'histoire se déroule à Chicago pendant l'éprouvante période de la prohibition aux USA. C'est vers la fin du film que la femme en rouge fera la connaissance (sans le savoir) du fameux Dillinger. Qui se fera abattre sous ses yeux dans un cruel guet-apens annonçant celui, tristement célèbre, de Mesrine

Défiant la Mafia, elle reprendra la folle poursuite de son ex-partenaire... La réussite est totale. Pour un film tourné en 26 jours avec un budget insignifiant de 800 millions anciens, Teague donne à voir ce qu'il y a de plus magique dans le cinéma américaln, une justesse de ton rare, des décors magnifiquement utilisés, des scenes d'action et de poursuites à couper le souffle et des acteurs jouant comme des dieux. Les coups de flingue se ponctuent par des jets visqueux d'hémoglobine. Louise Fletcher, souvenez-vous de l'ignoble infirmière de Vol au-dessus d'un nid de coucou, n'a pas changé, elle est encore plus ignoble en matonne perverse. Robert Conrad, l'homme des Mystères de l'Ouest interprête un Dillinger sympathique et vertueux épris d'un amour fou pour la belle et remarquable Pamela Sue Martin

Tout cela sans compter que le film va bien au-delà d'une simple évocation rythmée d'un mythe policier flamboyant. En passant par les tripots, les usines ultra-productives et exténuantes, les prisons pour femmes d'une rudesse impitoyable Lady in Red nous entraîne à la découverte d'un des visages les plus tourmentés des Etals-Unis. Dans une reconstitution parfaite, des costumes aux voitures d'époque.

Faut-il après cette vision d'ensemble, appuyer la différence entre les deux films? Sans doute pas; le constat est simple, d'une cruelle évidence. Ronde de Nult va sortir avec une promo énorme, investir les émissions d'extraits choisis (ça va être dur) et faire sans doute un score honorable. Grâce à Monsieur Eddy et au beau Gérard (qui ressemble à mon tonton en moins bien). Du Rouge pour un Truand

aura déjà disparu des écrans parisiens quand vous lirez ces lignes. Hervé "Action Man" DEPLASSE

### FIGHE TECHNIQUE:

RONDE DE NUIT Français 1983
95 mn PR: Alain Sarde R:
Jean-Claude Missiaen SC
Jean-Claude Missiaen, Claude
Veillot, Marc Perrier PH:
Pierre-William Glenn (le seul à s'en
tirer) DEC: Baptiste Poirot MUS:
Hubert Rostaing et Ivan Jullien
DIST: AMLF INT: Gérard Lanvin,
Eddy Mitchell, Lisette Malidor,
Raymond Pellegrin, Françoise
"grotesque" Arnoul..

### **GET CRAZY**

### "Fun, Fun,' Rock'n'Roll Highschool"

En gros, ceci est un résumé du message humanitaire délivré par les Ramones, ce gang new-yorkais farouche, louchant vers la côte ouest. Les Ramones qui étaient le moteur énergique du premier film d'Allan Arkush, un petit prometteur de l'équipe Corman Cruellement rebaptisé en France Le Lycée des Cancres, Rock'n'Roll Highschool contait l'histoire délirante d'un lycée en effervescence à la veille d'un concert sold-out du groupe. Sexe, fun et Rock and Roll. Un gag jovial qui se perpétuait pendant 1 H 30, farci de vulgarités et de vannes faciles, mais qu'est-ce qu'on rigolait!

Avec Get Crazy, on rigole déjà moins. Le film tourne sur l'axe maigre de l'organisation d'un soi-disant gigantesque concert regroupant de grandes stars fictives.

L'organisateur devra faire face à des promoteurs épris de grandeur et suppôts du Dieu Argent, à l'exubérance des stars et du public ainsi qu'à divers autres problèmes techniques. Vous vous en doutez, tout se passera bien, au beau milieu d'un délire sympathique et les affreux méchants seront punis.

La farce, d'evidence longuette, réserve malgré tout d'amusantes séquences. Le chanteur destroy sur nommé Piggy n'est autre que le véritable chanteur d'un groupe hardcore de Los Angeles (Fear). Dans le film, c'est un punk taré qui signe les contrats en défonçant les capots de voitures à coups de boule, passant son temps dans un coffre ou atten-

dant enchaîné qu'on le lâche pour hurler sur scène. Iggy meets Sid Vicious.

Les deux sbires du promoteur appuient les propos de leur chef d'adjectifs synonymes comme deux fayots serviles. Pendant le concert, l'apparition du soldat furieux tout frais sorti du Droit de Tuer arrosant la salle de son lance-flamme ou la chanteuse de Lori Eastside lardant les groupies måles fanatisés valent leur pesant de ricanements tout comme l'espèce de robot chapeauté, Electric Larry, dealer efficace toujours accompagné de sa valise nutritive bourrée de pills multicolores. Vous l'aurez compris, ces quelques gags ne font pas un film qui tient la longueur, surtout quand des clichés aussi éculés que la seringue monumentale dans les chiottes ou les babas karmalisés accompagnés de leurs chèvres l'emportent sur le reste. Le reste, d'une păleur affligeante. Le théâtre où a lieu le concert n'a pas l'ampleur souhaitée, Malcolm McDowell est sombrement ridicule dans sa parodie de as, exces-

sif) et les groupes présentés n'offrent quère d'attrait.

Le film est dédié au célèbre escroc Bill Graham, organisateur et propriétaire du non moins célèbre Fillmore East de San Francisco où tous les groupes de l'épopée hippie ont joué. Un hommage qui sent le rassis. Rock'n'Roll Highschool était autrement plus percutant dans sa parodie débridée et insouciante du Rock. Get Crazy rate tout, sa portée comique, ses prestations scéniques et pire que tout, ennuie au bout d'un quart d'heure. Arkush ou l'archange dechu, ah, ah!

Au fait, Paul Bartel, dont on attend toujours la sortie improbable d'Eatting Raoul, tient le rôle du toubib de service.

Hervé "Action Man" DEPLASSE

FICHE TECHNIQUE

GET CRAZY Américain 1983 R : Allan Arkush SC . Danny Opatoshu, Henry Rosenbaum, David Taylor PR : Hunt Lowry PH : Thomas Del Ruth MUS . Sparks, Lon Eastside and Nada, Lou Reed, Ramones,... INT Malcolm McDowell, Allen Goorwitz, Daniel Stem, Paul Bartel, Lou Reed, Lee Ving .



# ACTUALITES



### TRAHISONS CONJUGALES

Trahisons Conjugates est une histoire d'amour impossible et montée à l'envers, donc doublement impossible. Des cendres aux braises, du demier verre au premier geste, on remonte le temps par tranches d'un ou deux ans pour suivre à reculons les scènes clés du passé d'un trio dont on connaît déjà le présent. Une femme entre deux hommes, classique, au ciné comme dans la vie. Ce qui l'est moins, c'est que le mari-la femme-l'amant sont les trois seuls personnages du film, și l'on excepte quelques figurations intelligentes. Et nous voici en plèin dans le suiet : le théâtre au cinéma. Harold Pinter écrit des pièces de théâtre, qui sont ensuite adaptées pour le cinéma, ou bien il adapte directement les romans des autres. Trahisons appartient à la première catégorie, on pourrait ajouter : corps et âme. Tiré d'une pièce, il est interprété par des acteurs de théâtre, filmé par un metteur en scène de théâtre dont c'est le premier film, il séduira tous les amateurs de théâtre intimiste, et de cinéma doux-amer. Malgré le côté statique, presque sec, de la mise en scène, on ne s'ennuie pas une seconde dans ce film construit selon les habitudes de Pinter, avec une précision d'horloger. La grande force de l'auteur est d'avoir compris le jeu des délicats mécanismes qui règlementent les rapports humains, et de réussir à les rendre perceptibles au spectateur par la qualité exceptionnelle des dialogues et la direction des acteurs. En fait, le titre français reflète mal l'ambiance du film. Dans le mot trahison, joint à conjugal, il y a toute une résonance glauque et violente, honneur bafoué,

drame, ragots et ruptures. La réalité de Betrayal, un nom aussi impossible que l'histoire d'amour formant sa trame, donc justifié, est beaucoup plus subtile, plus complexe aussi, et moins "fait divers"... Emma, Robert et Jerry s'aiment profondément les uns les autres, comme il est demandé dans la Bible, avec un soupçon de sexe en plus. Je dis un soupçon, parce qu'il est évident que les galipettes au lit ne sont pas l'élément le plus important de leur relation. Ces trois êtres sont pétris de la même sensibilité, de la même culture, et des mêmes souvenirs. Ils sont ternblement proches les uns des autres, malgré leur peu d'expansivité apparente, la violence est toujours si inténeure dans Trahison que lorsque Robert apprendra de la bouche d'Emma sa liaison avec Jerry, l'une des premières choses qu'il dira sera : "J'aime Jerry beaucoup plus que toi. En fait, c'est moi qui aurais dû avoir une histoire d'amour avec lui". Et si sa voix est amère, c'est peut-être parce qu'ils ne sont visiblement pas attirés physiquement l'un par l'autre...

Par contre, ils sont attirés par la même femme, qui partage avec eux le goût de la littérature anglaise contemporaine et du bon vin. Il est rare de les voir dans le film sans un verre à la main, bien qu'ils ne soient jamais enivrés grossièrement, l'alcool est juste un plaisir sensuel et un stimulant intellectuel. Dans ce microcosme, la façon de boire est d'ailleurs révélatrice de l'état d'esprit. Quand l'atmosphère est légère, le vin l'est aussi; les doses doublent dans les moments de crise, pour mieux supporter le choc, ou trouver le courage de faire, dans des termes poétiques et exaltés à la fois, une déclaration d'amour qui tourne autant la tête de celui qui la prononce que celle de celle qui l'écoute. L'amour triangulaire de ces trois personnages est à la fois sans issue et assez fort pour nouer entre eux des liens secrets mais solides, difficiles à trancher. Tout le film est basé sur l'ambiguité inhérente à ce genre d'amour et toumant autour du thème : "Moi, je sais, mais les autres, savent-ils? Et savent-ils que je sais?" Aussi à l'aise dans l'équivoque qu'un poisson dans l'eau, Pinter cisèle à ce propos des petites merveilles de dialogue, avec morceaux de bravoure, aussi bien au niveau de l'écriture que de l'interprétation, dans les scènes de discussions feutrées et acrobatiques entre les deux hommes, que ce soit au début du film dans l'appartement de Jerry, ou meilleur encore, dans l'italien, au retour de Venise...

### De chair et de sang

Le cinéma est un loisir plus facile à consommer que le théâtre. Il n'y a pas à louer à l'avance, ni à attendre, ni surtout à s'impliquer devant des êtres de chair et de sang qui, cha-que soir, risquent leur mise face au public. Si filmer des acteurs et un décor leur ôte leur réalité "physique", par contre, cela fait éclater l'espace et apporte à l'histoire un souffle de liberté qui la replace dans la réalité. Et quand il s'agit d'une équipe aussi solide et professionnelle que celle de Trahisons Conjugales, le dit et le non-dit, l'atmosphère, les regards, les tensions, toutes les petites choses impalpables et primordiales qui font le qualité et la crédibilité d'un film, sans parler de son charme, sont ici parfaitement restituées. Cela grâce en grande partie à la prestation des trois acteurs : Ben Kingsley, ex-Gandhi, donne à Robert une présence à la fois massive et très fine, ce qui ressemble à une perfortôt "Un amour de Swann" sous la direction de Volker Schlöndorff, apporte à Jerry une élégance oscillant entre la désinvolture et l'exaltation, parfaitement adaptée au rôle. Entre ces deux hommes à forte personnalité, Patricia Hodge est une Emma sensible mais déterminée, capable aussi bien de dissimulation que de brusque franchise, synthétisant dans son personnage toutes les principales tendances du film...

Aucun des trois n'est vraiment beau, au sens "mode" du terme, mais ils sont tous beaucoup mieux que cela: il sont de chair et de sang, de doute, de désir et de souffrance, profondément humains, et profondément émouvants...

### Claire L. PAILLOCHER

FICHE TECHNIQUE

TRAHISONS CONJUGALES (Betrayal)
Angleterre 1983 Filmedis. PR Sam
Spiegel. David Jones, SC: Harold
Pinter PH. Mike Fash, BCS. DEC
Eileen Diss MUS: Dominic Muldowney.
DIS: UGC Europe 1. Avec: Jeremy
Irons (Jerry) Ben Kingsley (Robert) et
Patricia Hodge (Emma)

nance. Jeremy Irons, qui sera bien- Patricia Hodge (Emma).	
AFFICHES DE FILMS  par  correspondance (liste contre 2 timbres) en écrivant à:  Stock ciné-affiches 68, bd de Port-Royal - 75005 Paris	
PROMOTION  Une affiche GRAND FORMAT (1,20 m x 1,60 m) au prix de	
BON DE COMMANDE (à découper ou à recopier)  Midnight Express	
Règlement :	



	N.B.	F.C.	H.D.	C.G.	B.L.	F.A.L.	C.L.
L'ASCENSEUR	3	3		3			
BLANCHE NEIGE	4	2		4		3	4
BRAINSTORM	1	3		0	1		1
LE CHOIX DES SEIGNEURS	- 1	0	0	0			
CHRISTINE	3	3	2	4	4	2	1
CLASH	- 2			<b>-2</b>			
THE DEAD ZONE	4	4					
LES DENTS DE LA MER 3	- 2	-1	<b>– 2</b>	0			~ 2
LA FOIRE DES TENEBRES	3	1		3	2		2
'L'HOMME QUI VENAIT D'AILLEURS			2	- 2	3	1	3
LE JOUR D'APRES	2	2					
KRULL	1	1_		1	1		1
MONTY PYTHON A HOLLYWOOD		2	1	0			
MOTHER'S DAY	1	2	2	2	+ 2		1
LA NUIT DES JUGES	3	1_	2	3	3	2	0
OF UNKNOW ORIGIN	3	4		4	2		
LA 4º DIMENSION	4	4	4	4	3	2	3
RONDE DE NUIT			-2		0	1	
RUE BARBARE	1	1	3_	1_			-1
SHINING	4	2	0	1	2_	1	
TCHAO PANTIN		2	3				
WAR GAMES		2	2	3_		3_	4

Null : -2 - Mauvais : -1 - Médiocre : 6 - Honnéle : +1 - Bien : +2 - Excellent : +3 - Génial : +4. N.B. : Nicolas Boukrief, F.C. : François Cognard, H.D. : Hervé Deplasse, C.G. : Christophe Gans, B.L. : Benoît Lestang, F.A.L.: Frédéric Albert Lévy, C.L.: Claire Lionel.

Comment faire pour gagner ce Col-lector magnifique et d'une rareté rare d'ici quelques semaines, en bien, il vous suffit de répondre avec exactitude au questionnaire suivant.

De Johnny Thunders le Légendaire aux Saints australiens en passant par les percutants Outcasts ou le maléfique Gun Club, Starfix et New Rose vous en offrent plus sur le Rock and Roll des Eighties.

KIDS, REPONDEZI

➤ Quel est le nom du metteur en scène du Film "History of the World". (Aucun rapport avec le dis-

que)

Chris Bailey est-il un kangourou, une Gu ness ou un BigMac?

▶ Quel fut le premier groupe de Johnny Thunders?
 ▶ Question subsidiaire : Citez au moins une Rock Star qui ait joué sur "So Alone", le premier disque solo du sus-nommé Johnny Thunders.



**UNE NOUVELLE VISION DU ROCK ET STARFIX, UNE NOUVELLE VISION DU** CINEMA, OFFRENT AUX LECTEURS UN ALBUM PICTURE DISC A TIRAGE LI COMPILATION NEW ROSE. "THE HISTORY I **WORLD PART 1"** 

Répondez au plus tôt sur carte postale à : STARFIX, 13, Rue de la Cerisale, 75004 PARIS

# T.V.ACTUALITES



de toucher aux deux formats, certains ne se sentent plus toumer et déversent sur le petit écran douze heures d'un film qui ne durera que deux heures sur le grand : expérience la plus récente : Au nom de tous les miens de Robert Enrico (beau film d'ailleurs) qui suit l'exemple de Shogun ou des misérables Scènes de la Vie Conjugale de Bergman, le trifouilleur de nombrils suédois.

Ne commencez pas à froncer le nez et à cracher vos chiques sur les pieds du voisin, pour une fois, la Tétévision française se fatigue à produire de vrais films de 90 minutes réalisés par des routiers du Cinéma; entreprise ambitteuse imaginée par Pierre Grimblat : adapter des romans de la Série Noire.

Les Editions Gallimard, Harnster Films et TF1 proposent dès le mois de janvier 1984 une soirée mensuelle, "Série Noire", avec la diffusion d'un film présenté par un "Monsieur Série Noire" – alias Michel Constantin – qui viendra vous souhaîter bon cauchemar à la manière d'Alfred Hitchcock l'inimitable; si elle n'est pas nouvelle, l'idée n'en parait pas moins sympathique

La bonne vieille Série Noire n'a pas pris un gramme de poussière depuis 1948, date de sa naissance

A côté des grands qu'on relit sans se lasser, Raymond Chandler, John D Mac Donald, James Hadley Chase, Dashiel Hammett, des fous géniaux et extravagants comme Charles Williams, Donald Westlake, John Mac Partland, Jean Amita, David Goodis, on trouve des auteurs plus récents tout aussi passionants comme Robin Cook (Crème Anglaise), Marc Behm (Mortelle Randonnée), Glendon Swarthout (Ré-percussions), une mine de scénarios pour les réalisateurs!

La série de huit films noirs destinés à la T.V. mélange tous les genres :

clin d'œil aux insouciantes années cinquante, quand Peter Cheyney nous servait son impertinence sous les traits déjà burinés d'Eddie Constantine ou ceux, gracieux, d'héroines à la Milton Caniff comme Dominique Wilms ou Claudine Dupuis, quand l'inspecteur Callaghan avait la tête et l'humour de Van Johnson: clin d'œil aux déjà pessimistes années soixante, l'époque de La Revanche du Sicilien avec Henry Silva, La Chute d'un Caid avec Ray Danton, ou de cet unique film noir à souhait du producteur Raoul Lévy Je vous salue Maffia ; référence aux années négatives de l'après-Vietnam où le cinéma oubliait définitivement les happy-ends avec Taxi Driver de Scorsese ou Tueur d'Elite de Sam Peckinpah.

Aujourd'hui, Jacques Rouffio rappelle Eddie Constantine et une vamp post-Bardot, Mylène Demongeot, pour J'ai bien l'honneur d'après Yvan Dailly; un scénariste et réalisateur comme Michel Audiard adapte l'Ennemi Public n° 2 de Gérard Lecas, un auteur de Séne Noire, scénariste aussi, Jean-Patrick Manchette collabore avec Juan Luis Bunuel sur Aveugle que veux-tu de Robert Destanque, 'et Jean Amila, un très grand – rappelez-vous La Lune d'Omaha – adapte lui-mème sa propre Série Noire Noces de Soufre; des metteurs en scène comme Juan Luis

Bunuel, Paul Vecchiali ou Daniel Duval, également acteur, participent avec enthousiasme à l'entrepnse

Feront-ils aussi bien que Fritz Lang avec Regiements de Comptes (1953), Joseph Losey avec Eva (1962) ou John Schlesinger avec Marathon Man (1976)? On le leur souhaite!

Voici le calendrier de programma-

### L'ENNEMI PUBLIC nº 2

Réalisateur : Edouard Niemans Diffusion : 26 janvier 1984

### AVEUGLE, QUE VEUX-TU?

Réal. Juan Luis Bunuel Diffusion : fin février 1984

### SA MAJESTE LE FLIC Réal Jean-Pierre Decourt

Diffusion : fin mars 84

### J'AI BIEN L'HONNEUR Réal. Jacques Rouffio

Diffusion : fin avril 84

### **UN CHIEN ECRASE**

Réal, Daniel Duval Diffusion : fin mai 84

### **CŒUR DE HARENG**

Réal, Paul Vecchiali Diffusion : fin juin 84

### **NOCES DE SOUFRE**

Réal. Raymond Vouillamoz Tournage en mars 84, diffusion probable: septembre 84

### **NEIGE A CAPRI**

Réal non communiqué Auteur : Paul Paoli - Tournage printemps 84

La Sérle Noire? Volci comment Marcel Duhamel, son créateur, la définissait : "de l'action, de l'angoisse, de la violence sous toutes ses formes et particullèrement les plus honnies du tabassage et du massacre... Il y a aussi de l'amour – préférablement bestial – de la passion désordonnée, de la haine sans merci. Notre but est fort simple: vous empêcher de domir!"

LAUREL HAMILTON

## ALLEZ VOIR LES LIONS SANS PUISER DANS VOS RESERVES.



L'Afrique, la brousse, les lions... rêve impossible? Pas du tout. Si vous avez entre 12 et 29 ans, UTA vous offre selon les périodes de l'année et pour un séjour de 14 à 60 jours une réduction d'environ 60% sur ses vols réguliers, en classe économique, vers la plupart de ses destinations en Afrique.

De plus, les parents des plus jeunes peuvent être rassurés. Leurs enfants voyageront en toute sécurité grâce au personnel UTA. Si vous êtes comme un lion en cage à l'idée de découvrir l'Afrique, les quelques beures de vol sauront vous faire patienter très agréablement. Sièges confortables, très bonne musique, repas savoureux, le rêve encore une fois! Les voyages forment la jeunesse, UTA y a pensé pour vous. (\*) Pour les conditions

d'application de ces tarifs et des autres possibilités, renseignez-vous auprès de UTA ou de votre agence de voyages.



NOS PASSAGERS SONT NOS HOTES.

# LES BRÈVES... NOUVEL

■ Harold Backer (TUEURS DE FLICS) a fait appel au génial chef op. Owen Roiz-man (L'EXORCISTE) pour atteindre sa VISONQUEST, Bonne chance!

■ Sybil Danning, the most dangerous bavaroise alive (cf. Starfix 9) dans les bras de THE MOST DANGEROUS MAN ALIVE? En projet pour août 84.

Sortie tout droit des directives du metteur en scène de PSYCHOSE 2, Meg Tilly, la pauvre, subit aussitôt celles de Graham Backer, metteur en scène de LA MALEDICTION FINALE pour IMPULSE. A tous les coups un film fantastique.

La de nouveau belie Jamie Lee Curtis (UN FAUTEUIL POUR DEUX) aux côtés de l'outsider C. Thomas Howell (vei-nard!) dans le nouveau film de Randal Kleiser (GREASE), GRANDVIEW USA.

■ Des nouvelles de la firme Cannon (responsable de bien des mauvais films de ces cinq dernières années), ça vous dit? Alors sachez que les deux compères Golan et Globus ont en chantier un troisième épisode de leur série des NALJA, en préparation un troisième JUSTICIER DAKS LA VILLE (Charles Bronson a signé) et un WHITE STALLION (!). Des mauvais jours en perspective...
■ P.J. Soles (HALLOWEEN) et Martin

Balsam (PSYCHOSE) sont au générique du nouveau film de Colin Eggleston (le superbe LONG WEEK-END) : IMNOCENT

PREY.

■ 16 millions de dollars, tel est l'impo-sant budget de THE MOGHUL, une série T.V. de huit heures tirée de l'œuvre de Thomas Hoover. On y retrouvera Kabir Bedi, le Sabu raté des années 70 et Dharam Priya (qui ça?).

■ Gérard Kikoïne, notre grand réalisa-teur de X français, devrait réaliser à Pa-ris, Madrid, Rome, Hong Kong, Holly-wood et New York (rien que ça!), LA RONDE 84, version moderne de la pièce de Arthur Schmtzler.

■ Des ninjas, encore des ninjas, tou-jours des ninjas dans THE NINJA MIS-SION. Et envoyés en Russie cette fois! Décidément, ils en voient de toutes les couleurs, les Rouges, en ce moment. Le film est en cours de production et la fiche technique ne comporte pour l'instant aucun nom connu.

■ Wolfgang Petersen (LE BATEAU) attaque en mars THE NEVER ENDING STORY, un film de S.F./Heroic-Fantasy avec Noah Hataway, Deep Roy, Thilo Prueck-ner, Effets Spéciaux : Brian Johnson (L'EMPIRE CONTRE-ATTAQUE).

L'increvable Klaus Kınskı a rejoint George Roy Hill pour le tournage de son LITTLE DRUMMER GIRL (La petite fille

au tambour).

Deux guerriers entraînés en secret pour combattre le crime, c'est DARK WARRIOR interprété par Sho Kosugi (REVENGE OF THE NINJA) et Lance Kerwin (LES VAMPIRES DE SALEM). Toiiogooh...

■ Mon curé chez les curs? THE POPE OF GREENWITCH VILLAGE de Stuart Rosenberg (BRUBAKER) avec Eric Roberts (L'HOMME DANS L'OMBRE), Mickey Rourke (LA FIEVRE AU CORPS), Burt Young (ROCKY) et la belle Darryl Hannah (BLADE RUNNER).

■ Le petit Henry Thomas (E.T.) dans les bras du nul Richard Franklin (PSY-CHOSE 2) et aux côtés de Dabney Coleman (WARGAMES) et Michael Murphy (L'ANNEE DE TOUS LES DANGERS)

pour CLOAK AND DAGGER.

■ Quels sont les SECRETS OF THE **PHANTOM CAVERNS?** Deux solutions pour les connaître : lire Howard ou attendre l'adaptation de Don Sharp (LE SECRET DE LA BANQUISE) avec Robert Powell (HARLEQUIN), Timothy Bottoms (TAPS) et Richard Johnson (L'ENFER DES ZOMBIES). Sans doute ferminé à cette heure.

■ Le réalisateur Martin Ritt (L'ESPION QUI VENAIT DU FROID, HOMBRE) revient à ses premiers amours, l'interprétation. Il se retrouve en effet capitaine d'une équipe de base-ball dans le nouveau film de Hal Ashby (BIENVENUE MR CHANCE), THE SLUGGER'S WIFE. Une

comédie.

■ Engueulades entre le producteur Gary Kurtz (LE RETOUR DU JED!) et la firme Disney à propos du budget de leur projet commun **RETURN TO OZ.** Nécessitant de nombreux maquillages et effets spéciaux à la STAR WARS, ce film mis en chantier par Walter Murch (bandes son de plusieurs Coppola dont APOCA-LYPSE NOW), atteindrait déjà les 20 millions de dollars! Un peu trop au goût de la firme Disney.

■ Un film d'aventure fin de siècle au Tibet et en Chine, c'est **TULKU** (Non, pas CHTULUH!). Réalisateur : Tim Hunter

(TEX). En projet.

■ Tab Hunter (rien à voir avec le Tim de la nouvelle précédente) et le travesti Divine, l'ignoble couple de POLYESTER, de retour pour LUST IN THE DUST. Beuh, beuh 1...

■ Deux nouveaux projets pour Bernardo Bertolucci (LE DERNIER TANGO A PARIS) : 1934, d'après un roman de Moravia, et FUGUE qu'il devrait co-écrire avec Paul Schrader (AMERICAN GI-GOLO).

■ William Fruet (WEEK-END SAU-VAGE) met en chantier BEDROOM EYES avec la belménul Dayle Haddon (LA CRIME).

■ Produit et écrit par John Carpenter, THE PHILADELPHIA EXPERIMENT est en cours de tournage. Réalisé par Stewart Raffill (l'excellent RISQUES DE L'AVEN-TURE), le film nous montrera les déboires de l'armée américaine avec deux pitotes disparus qui réapparaissent 41 ans après leur disparition (vous me suivez?) en amenant avec eux un petit copain : un nuage électrique gigantesque.



Une fois terminé le tournage de KIM en Inde (cf. Starfix 10), Peter O'Toole devrait enchaîner avec CREATOR, le nouveau film du mésestimé Ivan Passer (CUTTER'S WAY),

Richard Loncraine (LE CERCLE IN-FERNAL), dont le film avec Sting BRIM-STONE AND TREACKELS n'est d'ailleurs toujours pas sorti, attaque fin mai le tournage de son nouveau film : ENEMY

■ Ils reviennent | Qui ? Mais les Muppets, voyons! Pour leur troisième long-mé-trage, THE GREAT MUPPET CAPER réalisé par Jim Henson (DARK CRYSTAL) Aux côtés des Muppets on retrouvera, une fois encore, plein de têtes connues comme Diana Rigg (CHAPEAU MELON ET BOTTES DE CUIR), Charles Grodin (KING KONG), Peter Ustinov (MORT SUR LE NIL), Robert Morley (THEATRE DE SANG) et John Cleese (BANDITS, BANDITS)

■ Martin Sheen (APOCALYPSE NOW) compte passer derrière la caméra avec INCIDENT ON THE MILL ROAD, POURquoi pas?



Marion Brando quittera-t-il son île du Pacifique? Il devrait en effet rejoindre Laurence Olivier (HAMLET), Marcello Mastroianni (HUIT ET DEMI) et Nastassja Kinski (LA FELINE) dans le film de Terence Young (OPERATION TONNERRE): FIREBRAND d'après Cellini. Qui veut parier avec moi que ça ne se fera pas?

■ Le prochain Lucio Fulci (L'AU-DELA) devrait s'appeller MURDER ROCK et si le metteur en scène est logique, ce film-là devrait être pire que son précédent. mais moins mauvais que son prochain.

C'est Bob Clark (PORKY'S) qui finalement met en scène RHINESTONE avec Sylvester Stallone (ROCKY) et Dolly Parton (LA CAGE AUX POULES) remplaçant Don Zimmerman dont ce devait être le premier film. On ne saura jamals ce qu'il vaut, celui-là

■ Encore un film de propagande com-muniste, SAKHAROV de Jack Gold (LE PETIT LORD FAUNTLEROY), avec Jason Robards (LA FOIRE AUX TENEBRES), Glenda Jackson (MUSIC LOVERS), Nicol Williamson (EXCALIBUR) et Frank Finlay (MEURTRES PAR DECRÉT)

■ Après L'HOMME AUX DEUX CER-VEAUX, le nouveau Carl Reiner : ALL OF ME, avec Steve Martin (LES CADAVRES NE PORTENT PAS DE COSTAROS) et

■ Une nouvelle version du JOUEUR DE FLUTE DE HAMELIN en préparation 1 Que fait la SPA?!

■ Franck La Loggia a déjà réalisé un film très nul, EFFROÎ. Il récidive aujourd hui avec TRACKER.

C'est sans doute Richard Attenborough (GANDHI) qui se chargera du passionnant projet CHORUS LINE, adapté d'une comédie musicale qui, comme on dit, a fait les beaux jours de Broadway,

Après la boxe, George Alvidsen (ROCKY) s'attaquerait-il aux arts martiaux avec KARATE KID?

P.R.V., au budget de 4,5 mil ions de dollars, racontera les aventures de tueurs de l'armée américaine supér eu-rement entraînés. Y'a du Rambo dans l'air.

■ Le grand Richard Sarahan (LE CONVOI SAUVAGE) de retour avec THE BEAR qu'interprétera Gary Busey (BUDY HOLLY'S STORY) maquillé pour l'occasion par Steve La Porte (ZELIG). Espérons que ce sera meilleur que le dernier film du réalisateur.

■ Des nouveiles du COTTON CLUB de Francis Coppola. Ce sont les monstrueux Stephen Goldblatt (LES PREDATEURS) et Richard Sylbert (CHINATOWN) qui s gneront respectivement la photo et les décors du film!

■ Une sorte de James Bond téminin. C'est CHRISTINA, d'après les romans de Blakely St James. Vu le budget (2 millions de dollars), ça ne sera pas du OC-TOPUSSY.

Giorgio Moroder (FLASHDANCE), Culture Club et Heaven 17 dans la bande son d'ELECTRIC DREAMS de Steve Barron, au titre bien éloquent. Autre détail, c'est Alex Thompson (EXCALIBUR) qui signe la photo.

# ES BRÈVES... NOUVELLE

■ Hélas! Les fous de Clint Eastwood devront attendre le mois d'août pour suivre le quatrième épisode de l'Inspecteur Harry. SUDDEN IMPACT ne sortira pas avanti

■ En août également, nous retrouve-rons un autre barbare : CONAN, pour le deuxième épisode de la série réalisé par Richard Fleischer. C'est moi qui suis

Crom Argo 1

Un projet aberrant. Le double retour de Dustin Hoffman(TOOTSIE) et Michael Cimino (VOYAGE AU BOUT DE L'ENFER) devrait se faire dans MAILLOT JAUNE. Basé sur le tour de France! Et ce ne sont pas des paroles en l'air, le tournage devrait débuter en France cet été!..

■ L'équipe Lucas/Spielberg vient de terminer le bouclage du deuxième volet des aventures d'INDIANA JONES. On trouvera pas mai de choses passionnantes dans LE TEMPLE DU DESTIN. Un python géant, des éléphants, des hordes de puces... Et l'équipe est déjà prête à enchaîner sur le troisième (et dernier?) épisode Harrison Ford sera, bien sûr, de la partie

E LES AVENTURES DE L'ARCHE PER-DUE d'ailleurs, casse tout en vidéo aux USA. Les distributeurs ont déjà vendu 500 000 cassettes et vidéo disques du

film!

■ 30 millions de dollars, tel est le bud-get de **GHOSTBUSTERS**, la comédie dont on vous parlait le mois dernier. Pour les besoins du film, les décorateurs ont même construit, en studio inténeur, un gratte-ciel !

L'événement en vidéo pour le mais de Février, c'est la sortie de LA GUERRE DES ETOILES! J'en connais qui vont bondir dans leur vidéo-club...

Après LA KERMESSE DES AIGLES, l'acteur Bo Svenson va s'occuper de sorciers pour WIZARD WARS, un film d'Heroic Fantasy réalisé par Hector Olivera

■ THE EMERALD FORREST, le nouveau John Boorman (EXCALIBUR), raconte les mésaventures d'un gosse kidnappé par une tribu d'amazones et retrouvé par ses parents quinze ans plus tard. Le décor du film sera principalement la jungle amazonienne. Pas vraiment sorti de ses obsessions, le père Boorman. Tant mieux pour nous!



■ Une brave Américaine épouse un Allemand détraqué, pro-nazi et pervers (rassurez-vous, elle ne le sait pas quand elle dit "oui" à l'église). C'est HOSTAGE un petit thriller bien efficace de Franck



Plein de projets pour la firme <u>Disney</u>. Autant de merveilles si l'on se fie à ses dernières productions (LE DRAGON DU LAC DE FEU, TRON, LA FOIRE DES TE-NEBRES)

Plusieurs films d'animation tout d'abord : THE BLACK CAULDRON, un dessin animé d'Heroic Fantasy dont la réalisation est enfin en cours (sortie prévue : novembre); BASIL OF BAKER STREET, contant les aventures d'un Sherlock Holmes murin; WHO FRAMES ROGER RABBIT?, combinant animation et prises de vue réelles et basé sur un sujet pour le moins surprenant ; un acteur de dessin anime, Roger le Lapin, y est soupconné du meurtre de son producteur.

De nombreux films "réels" ensuite TWO SCOOPS, une comédie policière réalisé par Tim Hunter (voir nouvelles brèves sur TULKU dans ce numéro), JOSHUA, écrit par Alvin Sargent (JULIA) sur la vie d'un jeune homme au siècle denier; SPLASH, une histoire d'amour entre un reune garcon et une sirène : BABY, où un groupe de paléontologues découvre une espèce animale préhistorique; un remake du VOLEUR DE BAGDAD et un autre remake passionnant, celui de LA BELLE ET LA BETE, que devrait réaliser Carroll Ballard (L'ETALON NOIR et, pour Disney, le magnifique NEVER CRY WOLF).

Un film d'animation par ordinateur enfin: THE BRAYE LITTLE TOASTER (Le vaillant petit grille-pain) d'après la nouvelle de Thomas M. Disch...

Du pain sur la planche pour la famille

■ Ann Margret (MAGIC) jouera dans JEAN, le film musical inspiré des vie et mort de l'actrice Jean Seberg.

■ Le très inégal Michael Winner (UN JUSTICIER DANS LA VILLE 1 ET 2) tourne actuellement SCREAM FOR HELP. Un thriller écrit par Tom Holland (CLASS 1984). Alors, Michael, bon ou nul ce coup-cí?

Dépassement de 3 millions de dollars sur le budget du FIRESTARTER de Mark Lester d'après Stephen King (cf. Starfix 11). Dino De Laurentiis doit avoir 3 miltions de cheveux blancs supplémentaires.

■ Michael Jackson par ailleurs, voudrait bien faire un long-métrage de son BILLY JEAN! Pourvu que ça marche...

 La firme Cannon, encore et toujours, a réuni pour un projet du nom de NAKED FACE, Roger Moore, Rod Steiger (IL ETAIT UNE FOIS LA REVOLUTION) et Elliott Gould (CAPRICORN ONE). Malgré ca, comme toujours, 9 chances sur 10 pour que ce soit nul.

■ Le dernier film du cinéaste mexicain Juan Lopez Moctezuma (ALUCARDA), TO KILL A STRANGER, est d'une struc-ture assez bizarre. C'est en quelque sorte HALLOWEEN à l'envers. On est donc pris toute la première demi-heure et on s'y emmerde l'heure suivante. Après la mort de Donald Pleasance (HALLOWEEN justement).

In thriller paraît-il meilleur que VICE SQUAD : FEAR CITY d'Abel Ferrara (L'ANGE DE LA VENGEANCE) avec Tom Berenger (LES CHIENS DE GUERRE) et BILLY DEE WILLIAMS (LE RETOUR DU

JEDI). Bientôt en France

■ Deux réalisateurs . Harvey Hart (DES PRISONS ET DES HOMMES) et Kevin Connor (NUITS DE CAUCHEMAR). Deux chef op. : John Coquillon (CRÓIX DE FER) et Arthur Ibbetson (LA GRANDE MENACE). Deux bons acteurs : Dyan Cannon (PIEGE MORTEL) et Cliff De Young (LES PREDATEURS) Si tous ces gens ratent MASTER OF THE GAME, ils sont impardonnables

Un remake de SAMSON ET DALILAH. Bof! Cela s'imposait-il vraiment? Lee Phillips (DOUCE CAPTIVE) le pense lui, parce qu'il en met un en chantier. C'est Anthony Hamilton qui va sacrifier sa chevelure. On s'en fout, il est inconnu.

■ Deux projets pour Joseph Losey (THE SERVANT) : STEAMING, une comédie dans les bains turcs pour femmes avec Sarah Miles (VENIN), et FOOLS OF FORTUNE où il retrouve le scénariste Harold Pinter (LE MESSAGER) pour conter les trois générations d'une même famille. On prélère les bains turcs

■ Des nouvelles du FLESH AND BLOOD, le film d'Heroic-Fantasy de Paul Verhoeven (cf. Starfix nº 10) : le tournage devrait se faire en Espagne pour un budget de 7 millions de dollars. Ron Lacey (LES AVENTURIERS DE L'ARCHE PERDUE) et Susan Tyrell ont rejoint Rutger Hauer

■ Après avoir vu SCARFACE, les critiques américains avouent ne pas comprendre l'achamement de la censure sur le film...

■ Scandale, scandale, scandale, pour LA CHIAVE (LA CLEF) de Tinto Brass (CALIGULA). Refusé aux festivals de Venise et Nice, le film a maintenant d'énormes problèmes de censure en

Italie, Ça promet...

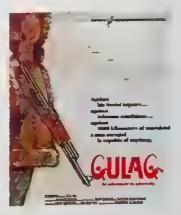
9 1/2 WEEKS, tel est le titre du prochain Adrian Lyne (FLASHDANCE) interprété par Mickey Rourke (LA FIEVRE
AU CORPS).

PRISOMERS OF THE LOST UNIVERSE est un mauvais film, mais ringard, de Terry Marcel (HAWK THE SLAYER) qui n'aurait jamais vu le jour sans le succès des AVENTURIERS. Ça n'en fait qu'un

■ SLEEPAWAY CAMP, le psycho-killer bien malsain dont on vous parlart le mois demier, marche très bien aux USA. Tous des pervers, ces Américains...

Donald Pleasance toujours, apparaît dans une autre production mexicaine : TREASURE OF THE AMAZON. Un sous-AVENTURIERS réalisé par le malsain René Cardona Jr (SURVIVRE, GUYANA LA SECTE DE L'ENFER)

■ Dans la séne "Moujik, mon ami, mon frère" : GULAG. L'histoire d'un homme poursuivi en Sibéne par des méchants rouges. C'est bête, on sait déjà qu'il va



■ Jean-Marie Pallardy (l'immortel auteur de L'AMOUR CHEZ LES POIDS LOURDS et LE JOURNAL EROTIQUE D'UN BUCHERON) vient de signer un film d'action nul WHITE FIRE avec, on se demande comment, Robert Ginty (LE DROIT DE TUER)

On en a déjà beaucoup parlé, on en reparlera encore beaucoup, 2010 : ODYSSEY TWO, la suite du 2001. L'ODYSSEE DE L'ESPACE de Stanley Kubrick, sera mis en chantier début fé vrier. Pour un budget de 25 millions de dollars, Peter Hyams (LA NUIT DES JU-GES) y dirigera Roy Scheider (TON-NERRE DE FEU), John Lithgow (LA QUATRIEME DIMENSION) et Bob Baia-ban (RENCONTRES DU TROISIEME TYPE). Prenez là-dedans ce que vous ne savez pas

■ Des paras en grève. Non? Si! Sur le tournage du nouveau John Milius (CONAN), RED DAWN, L'intraitable metteur en scène leur a demandé des sauts impossibles. Le film racontant l'assaut de douzaines de paras communistes sur Las Vegas, ils ont dû tout bonnement atternr sur des toits ou dans des fils de

fer barbelés! Bilan : 5 blessés graves.

Un projet de film post-nucléaire pour Costa Gavras (MISSING) : WAR DAY. C'est bon, la terre détruite, il ne pourra gaver que les rats!... (Il restera quand même toujours la Salle Gave-Éau -NDLR).

# SHNIC

UN FILM DE STANLEY



Piégé. Me voilà piégé. A rebours, mais piégé quand même. Et par un des films sur lesquels j'ai le plus craché ces trois dernières années! Je n'aurais jamais cru cela possible, mais le fait est là. Pour tout expliquer, revenons au point de départ...

> En automne 80 sortart sur les écrans français le demier film de Stanley Kubnck, Shining. Kubnck, nous le connaissions tous. C'était pour nous l'un des plus grands. Le plus grand peutêtre. Un type qui parvenait à concilier à la perfection personnalité et commerce, grand spectacle et intellectualisme. Un génie, tout bêtement. Nous lui devions parmi les chocs les plus intenses de notre vie de cinéphiles. Le meilleurfilm-de-SF-de-tous-les-temps (2001, L'Odyssée de L'Espace), le film-le-plus-violent-de-tousles-temps (Orange Mécanique), le film-leplus-cynique-de-tous-les-temps (Docteur Folamour), le film-le-plus-pictural-de-tous-lestemos (Barry Lyndon), le film-le-plus-antimilitanste-de-tous-les-temps (Les Sentiers de la Gloire) et quelques chefs-d'œuvre inclassables, de-ci, de-là, comme Lolita, Spartacus ou Le Baiser du Tueur..

En automne 80, après cinq années d'attente, Stanley Kubrick nous offrait un film d'horreur. Un film d'horreur | A nous qui avions grandi dans les bras de Vampirella et Oncle Creepy, qui quettions chaque semaine les programmes de ciné pour y découvrir un film, un monstre, un fr.3son que nous ne connaissions pas ! Jamais film ne fut plus attendu par la future Starforce que de Shining.

Vision éblouie de la bande annonce au Festival de Cannes, six mois auparavant. Délires, potins, quête de la moindre photo. Euphone.

Ce mercredi-là, nous étions tous à la première séance de Shining. Qui à Paris, qui sur la côte d'Azur, qui dans le centre de la France, mais tous là. Avides...

Premier plan. Le choc. Sur le Dies Irae de Berlioz, retravaillé par Wendy (ex-Walter) Carlos le "compositeur" d'Orange Mécanique, la caméra survole des paysages de montagnes fabuleux. Ça y est, Kubrick a fart le 2001 du film d'horreur i Nous sommes déjà conquis.

Et puis, soudain, sur une montagne, nous remarquons tous l'ombre de l'hélico avec lequel Kubrick fait sa prise, Impossible de ne pas la voir. Comment? Le metteur en scène le plus perfectionniste du monde, celui qui exige parfois quarante prises de ses acteurs, faire une erreur aussi grossière! Ce n'est pas possible, l'operateur a dû se tromper de cache ! Non. Volontairement ou non, Stanley Kubnck nous a presque foutu en l'air ses somptueux premiers plans. Et tout le film se déroule ainsi. Sous nos regards désespérés, Shining ne marche pas, ne fart pas peur, ne fascine pas. Ou si peu. Oh, bien sur le penseur est là et l'on discerne bien ses intentions. A l'analyse, le film est passionnant. Mais en même temps, raté. La Terreur selon Stanley Kubrick ne vaut pas la SF selon Stanley Kubrick ou la Guerre selon Stanley Kubrick Cette Terreur-là est mefficace. C'est tout,

Reste quelques travellings somptueux, quelques cadrages impossibles, quelques séquences hallucinantes. Et beaucoup d'idées inache-

Pour la première fois de sa carrière, Stanley Kubnck nous a décus. On ne va pas lui pardonner. Chaque fois que l'un d'entre nous prononce

le nom de Shining, c'est pour le descendre. Le regretter. Pour signifier la même insatisfaction en fart.

### **AUTOMNE 81,** 82, 83

Aucune nouvelle de Kubrick, Peut-être écrit-il ce Napoléon qu'il rêve de mettre en scène depuis si longtemps... Au hasard des reprisi nous revoyons Orange Mécanique, 2001, Spartacus, Barry Lyndon, Le Baiser du Tueur La télévision programme Les Sentiers de la Gloire déclenchant du même coup une émeute dans les foyers d'anciens combattants. Bref, Stanley Kubnok a beau ne donner aucun signe de vie, comme d'habitude, il reste bien présent dans nos esprits

Et toujours ce Shining que l'on n'a plus jamais revu mais qui gêne par le souvenir de son imperfection. Toujours ce film, sur lequel on revient bien souvent, juste histoire de dire que l'on peut s'inquiéter, maintenant, quant à la perfection du procham Kubrick, Juste histoire de remuer un peu plus le couteau dans la piaie.

Dans cette meute de loups, je ne suis pas le demier, loin de là, à baver sur le film. Comme tous les autres, je n'avale pas la pilule et ne pardonne pas au maître de m'avoir décu. Comme tous les autres, je me sens prêt à mettre Shining en pièces devant toute personne qui voudrait plaider un tant soit peu sa cause.

Pourtant, le désir de revoir le film est là, irrésistible. De me refaire un jugement, calmement, sans passion. Loin de l'achamement des premers temps et de la foule déchaînée. Qui sart, peut-être vais-je l'apprécier différemment avec plusieurs mois de décalage ? Il n'est jamais très sain de rester sur un même avis sans revisiter l'objet de son jugement. Cette règle fonctionnant avec des films mineurs, qu'en est-il pour um Kubrick?

Si seulement Shining pouvait ressortir !... Mon vœu est exaucé. Shining est ressorti. Je l'ai donc revu ; en essayant d'être le plus objectif possible et de refouler mes impressions premières. Mais sans pour autant partir en sa faveur! Mon état d'esprit était même plutôt fourbe. Genre "Cette fois, je n'attendais rien, j'étais objectif, mais le film ne m'a tout de même pas plu. Comme quoi, c'est bel et bien un échec." Me voltà contraint aujourd'hui de reconnaître mes torts. Shining est un chef-d'œuvre, j'en suis le premier surpris. Je vais être la risée des autres, ici, j'en suis sûr. Mais ce n'est pas grave, its ne l'ont pas encore revu. Hé! Hé! Parions que d'ici quelques serraines, ils se seront tous ralliés à ma cause. Je me réjous d'avance à l'idee de voir leurs mines penaudes...

### DE S.K. A S.K.

Stanley Kubnok / Staphen King Les deux personnalités les plus impliquées dans le projet Shining. D'un côté, l'écrivain le plus en vogue de cette fin de siècle. De l'autre, un cinéaste très personnel qui n'a plus nen à prouver sur ses qualités. Alors, entre les deux, communion ou dissension?

Première remaggue : Stanley Kubrick n'a pas fait appel à Stephen King pour adapter son bouquin. Une fois les droits vendus, ils n'ont quasiment plus eu aucun contact. Deuxuème remarque : la scénanste engagee, Diane Johnson, ne cache pas son mépris pour le travail de King. Troisième remarque : l'écrivain émet de serieuses réserves sur le film, Conclusion : le film et le livre sont sans doute légèrement différents. N'ont, à vrai dire, en commun qu'une vague structure dramatique. Un postulat identique.

Vous le connaissez tous. Comment un écrivain ex-alcoolo part tout seul avec sa petite famille garder un hôtel de luxe perdu dans les monta-





gnes. Comment ce même écrivain va se lasser séduire par les forces qui hantent la demeure. Comment il va, du même coup, se retrouver en conflit avec les mystérieux pouvoirs extra-sensoriels de son fils. Et comment il va réussir ou échouer à massacrer sa famille. (Je ne vais quand même pas vous révéler la fin!)

Le livre de King, malgré son écriture un peu négligée, se révétant très efficace dans ses objectifs. Centré essentiellement sur l'enfant lumière, il racontait en fant comment un môme découvrant ses facultés, apprenait à s'en servi contre des forces maléfiques et mettant du même coup un terme aux terreurs élémentaires de l'enfance.

Chez Kubnck, l'enfant est bien moins mis en relief. Comme d'habitude, le cinéaste n'adopte pas vraiment un point de vue précis. Ou plutôt si ! S'il faut absolument définir sa place dans le rècit, disons, ni plus ni moins, qu'elle se situe à un niveau divin. Dès les premiers plans, la caméra de Kubnok, comme autrefois celle de John Boorman dans L'Hérétique, adopte une vision superieure du récit. Elle est partout, nous révèle tout. Le décor et l'envers du décor. Aénenne, la steadycam suit les personnages dans toutes leurs déambulations. Ne les traque pas, ne les effeure pas, n'influe pas sur eux, les suit, tout simplement. Mais en sachant déjà où ils vont aller. Et celui auquel elle s'attache le plus, ce n'est pas, contrairement au roman, le gosse, mais Jack Torrance, son père.

### PRENDRE UNE HACHE ET TUER TOUT LE MONDE

Si Kubrick est si fasciné par le personnage, c'est peut-être bien parce qu'il est sa propre antithèse. Artiste peut-être démué de talent, écrivain pour l'heure stérile en tout cas, Jack Torrance, par son impossibilité à créer, s'oppose totalement au cinéaste/Dieu qui le met en scène. Shining le film, le produit, est par sa présence matérielle, la preuve évidente que Kubrick n'a rien de commun avec son personnage improductif. Reste maintenant à ce que son film soit bon pour que la démonstration parvienne à ses fins. Film d'un créateur sur l'impossibilité d'un autre à créer et la psychose qui en résulte, ou film vain sur un personnage vide, au spectateur de juger...

Torrance, quoi qu'il en soit, semble ravi de communier avec les forces malefiques de la demeure. C'est pour lui la preuve qu'on peut lui confier quelque chose. Qu'il peut, réaliser quelque chose. Qu'il peut, tel un dieu, dominer et manipuler ses proches. C'est du moins ce que tendrait à évoquer ce plan de Torrance fixant la maquette du labyrinthe de buis, situé dans le parc de l'Hôtel Overlook, raccordé à une plongée vertigineuse sur le labyrinthe réel où sa fernme et son fils se promènent.

Par son alliance avec le Mal, l'écrivain croit sans doute vaincre sa propre nuflité. Comprendre les méandres de son propre cerveau. C'est pour-tant dans les circonvolutions du labyrinthe qu'il se retrouvera, une fois encore, lace à sa propre incapacité. Car s'il a le Mai avec lui, l'enfant est lui aussi doué de pouvoirs. Et le combat se fait le nouveau sur un pied d'égalité. L'ongine de ces pouvoirs, de ces forces bénéfiques et maléfiques ? Elle n'est pas donnée. Alors Shining, un film religieux ? Qui sait...

Par contre, l'origine de l'impossibilité de Torrance à construire quelque chose de durable a, elle, plusieurs explications. Visiblement, l'écnvain est déjà fou lorsqu'il pénetre pour la première fois dans le champ de la caméra. Il semble par ailleurs déjà renseigné sur lui-même. Et c'est sa femme qu'il rend responsable. De tout.

Et c'est vrai qu'elle est insupportable, cette

épouse trop docile avec ses exclamations de voix abruties et ses réactions hystériques. C'est vrai qu'elle doit être périble quand on veut mener a terme un bouquin! Torrance veut la faire taire à coup de hache. On ne lui donne pas entièrement tort.

Et, comme dans les autres Kubnok, le spectateur participe ainsi d'un double mouvement. Un mouvement contre : Non, Torrance ne doit pas tuer sa famille. Non, la bombe ne doit pas exploser (Docteur Folamour), Non, Alex ne doit pas massacrer un clochard bourré (Orange Mécanique). Non, Barry ne doit pas rouer de coups son beau-fils (Barry Lyndon), etc. Et un mouvement pour : Oui, Torrance doit faire cesser les piaillements de sa femme. Oui, la bombe doit exploser, histoire de rire un dernier coup. Qui, Alex doit massacrer ce clochard obscène et insolent. Oui, Barry doit donner une leçon à son insupportable beau-fils, etc. Un mouvement de raison et un mouvement de déraison. Construction et destruction. Eros et Thanatos, ce n'est pas nouveau, mais rarement aussi bien exprimé. Suivant l'époque et le sujet, c'est tantôt l'un, tantot l'autre mouvement qui l'emportera. Mais jamars Kubrick ne nous fait part de ses sentiments propres quant à l'issue de l'affrontement. En ce sens, le cinéaste se place effectivement au-dessus du conflit. Ce qui lui enlève une bonne dose d'humanité et peut le rendre, à certains, antipathique. A d'autres, supéneur. (Désolé, c'est le mot 1)

### LE FILM D'HORREUR ABSOLU ?

En abordant un genre, il est évident que Kubrick veut lu fournir l'œuvre absolue. Le révolutionner, mais en même temps le clore. Ainsi, aucun film n'en a plus dit sur la bombe que Docteur Folamour, sur la violence qu'Orange Mécanique ou sur la SF que 2001. On pourra dire les mêmes choses différemment, mais on ne pourra pas en dire davantage. Tout au moins dans l'état actuel de notre culture occidentale. A sa l'açon, Kubnick est bel et bien un danger.

Avec Shining, le cinéaste a donc fait un film d'horreur. Un film d'horreur, qui, pour mieux attembre son propos, réunit à lui seul toutes les composantes du genre. Le personnage est fou, mais il s'ailie à des forces sumaturelles. La maison est hantée, mais elle ne peut nen faire sans un "coup de main" extérieur. Les appartions sont horrifiques (cadavres des petites filles dans le couloir), mais elles peuvent tout aussi bien être grotesques (l'espèce de nounours en peluche qui copule dans une chambre avec un type en smolung). Légendes anciennes, contes de fée, fait divers, psychose, toutes les formes possibles de la Peur sont présentes dans Shining. De fait, on peut apposer au film de multiples lectures. Kubrick a réussi son coup. Une fois encore, intellectuellement tout au moins, il me paraît impossible d'en faire davantage. Carpenter, De Palma, Argento, Hooper, Cronenberg, je vous plains... NICOLAS BOUKRIÉF

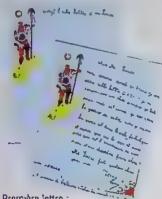
P.S.: Essayez d'éviter la V.F. L...

PLOSE TECHNICIO

SHINING (Shining). 1980. USA. PR. et R: Stanley Kubrick. SC: Stanley Kubrick et Diane Johnson d'après le roman Shining de Stephen King. PH: John Alcott. DEC: Roy Walker MDNT: Ray Lovejoy MUS: Wendy Carlos, MAQ: Tom Smith DIST: Warner-Columbia Film. Avec: Jack Nicholson (Jack Torrance), Shelley Duvall (Wendy Torrance), Danny Lloyd (Danny), Scatman Crothers (Hallorann), Barry Nelson (Ullman), Philip Stone (Grady), Joe Turkel (Lloyd), Tony Burton (Durkin).

# COURRIER DES LECTEUR

### LETTRE DU MOIS



Première lettre Envoyé l'autre lettre à M. Lucas. Deuxième lettre :

Chère M. Lucas

Nous sommes samedi en france je vous écris sette lettre à 19:20 je ne compren pas une chose pourquoi je tombe aussi male cet samedi je doi voire la guerre des étoiles mais je ne pas la quare cet dans le cicle fantastique et parce que ces le soir et aussi parce que cet l'aniversaire de mon papa et mon deusième frère alors M. Lucas fète quelque chose

Fabien Baras, Vichy-Les-Garets

Quand je vois chaque jour le nouveau tas de lettres posé sur ma table de travail, je sais d'avance que bien peu d'entre elles vaudront le coup d'être publiées. Cela fait déjà six mois que je vous exhorte à écrire de laçon un peu plus correcte, à surveiller vos propos el votre syntaxe, el je vois que vous n'y changez rien Alors O.K. les gars! Vous voulez la manière forte, vous l'aurez

Bimensuel. Tel sera dorénavant ce courrier des lecteurs. J'ai intérêt en ellet à sacrilier la quantité à la qualité si je ne veux pas (et vous avec !) mourir d'ennui Suivant l'évolution des choses, je changerai peut-être ma stratégie. On verra. Mais n'oubliez pas! Ce n'est pas moi que vous frustrez, en vous laissant ainsi aller à la facilité, mais vous. Vous étes en train de diminuer l'espace qui vous est offert pour vous exprimer. Et même si je vous larde la gueule, c'est à vous de relever le déli et de faire diminuer, par votre humour ou votre intelligence, mes commentaires. De gagner chèrement le droit de parler, polémiquer, critiquer!

Tenez, un exemple de crétinerie. Juste histoire de vous laire partager ma lassi-



Mon Colonel,

J'aimerai que vous me disiez si Rambo est plus fort que James Bond et que Belmondo dans Le Marginal, et croyezvous que si Rambo avait été dans Allen il aurait tué le monstre tout de suite et qu'il y aurait eu moins de morts?

Qu'en pensez-vous? Moi, rien. Pareillement, d'autres lettres, sans toutefois atteindre la nullité de celle-ci, ont un discours bien trop limité pour être publiées à 100000 exemplaires. Genre commentaires du tableau de cotations ou d'autres notules vidéo

Alors, les membres de la Starforce qui n'avez pas encore dévoilé vos qualités, à vous de jouer!

Je pense que pour From a View to a Kill, le prochain "James Bond", les producteurs dolvent sérieusement changer quelques personnages, notamment le principal ennemi de James Bond, le fameux nº 1, le grand chef du SPECTRE. Je me permettrai une suggestion que, je l'espère, vous transmettrez au pro-ducteur Broccoli. Je pense que le rôle du numéro 1 du SPECTRE devrait être tenu par une femme, une actrice de caractère de 40-50 ans (pas une James

Bond Girl) assez blen conservée et encore sexy. Je pense que ce serait un rôle encore idéal, un grand rôle pour la dernière Star, Elizabeth Taylor, qui a l'envergure suffisante pour jouer un personnage sulfureux et machiavélique, une garce chef d'espions. Je verrai bien Elizabeth Taylor en ancienne actrice d'Hollywood, labuleusement riche, vivant dans une luxueuse villa, entourée de gardes, ou de James Bond Girls qui seraient ses servantes, masseuses, gardes du corps... On pourrait même l'appeler Cléopâtre au ileu de

Un lecteur épisodique

C'était une très bonne idée, Dommage. Etant un très bon ami de J.V. Cottom, je suis une des rares personnes à connaître Le fait qui rend ton projet impossible. Je ne devrais pas le révêler, mais je crois que ses proches ne pourront pas garder le secret encore longtemps, Voilà : Liz Taylor est MORTE, M O R.T.E. MORTE

J'ai douze ans et j'ai acheté trois exemplaires de votre magazine que je trouve très bien réussi.

Je vous écris pour vous demander si vous pourriez me faire parvenir des documents et des photos des engins du film de Walt Disney : Condorman (surtout pour la voiture du héros)? Je suis allé voir ce film en juin 81 et tout de suite j'ai été passionné par la voiture jaune avec un aigle sur le capot et qui est bourrée de gadgets. Il faut vous dire que je ne vais que voir des films avec des engins "hors série" comme dans Condorman, Tonnerre de Feu, Le Ca-mion de la Mort (mis à part II était une tois dans l'Ouest).

J'ai deux questions à vous poser : 1) Qui était le compagnon de Nathalie Wood dans La Fureur de vivre de Nicholas Ray (1955)? Henry Fonda, James Dean ou John Wayne?

2) Quel est le film qui a été réalisé en 1947 d'après un roman de Stendhal et qui raconte les amours malheureuses d'un homme dans l'Italie du XIX° siècle avec Gérard Philipe.

Je vous remercie beaucoup d'avance. Philippe Crochet, Landerneau

Désolé pour les photos, Philippe! Comme je t'ai déjà dit plusieurs fois, nous ne pouvons nous séparer de notre documentation.

Les réponses à tes questions sont, ma foi, très faciles. Le compagnon de Nathalie Wood n'est pas James Dean, comme on pourrait le penser, mais tout simplement la Star du cinéma Sim qui donnait là une de ses premières grandes inter-prétations. Le film de 1947 avec Gérard Philipe n'est pas quant à lui tiré d'une œuvre de Stendhal, Le Rouge et le Noir par exemple, mais tout simplement de autobiographie intitulée Qu'est-ce qu'elle a ma gueule? du même Sim.

Que penseriez-vous d'une demi-page ou d'une page consacrée à une grille de mots croisés parlant uniquement, seulement et spécialement de cinéma tantastique, horreur, gore?
Robert Regali. Béziers

La grille de Max Favalékurtz

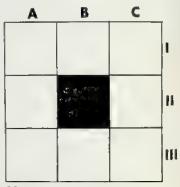
HORIZONTALEMENT

A) Notre réponse C) Notre réponse

VERTICALEMENT

I) Notre réponse

III) Notre réponse



REPONSE:

Νοπ, ποπ, ποπ εί ποπ !

Lecteur de votre magazine, je tiens à vous dire qu'il n'est plus d'aucun intéret pour moi. Vous devriez faire tout le nécessaire pour faire partager votre amour du cinéma à vos nombreux lecteurs. A la place, vous remplissez vos pages de baratin sans intérêt, avec un style narralif qui ferait bondir mon prolesseur de français, ou de photos immenses sanguinolentes qui donnent en-vie de vomir. Vos "journalistes" ne sont même pas capables d'écrire une critique qui tienne debout.

Débile profond, c'est le qualificatif que l'attribueral à vos jeunes lecteurs qui élalent dans leurs lettres leur long répertoire d'expressions vulgaires et leurs blagues de lycée qu'un gamin de cinq ans n'oserait pas faire.

Qu'est-ce que cela a à voir avec le cinéma? Rien! Vous me dégoûtez tous.

Ex-lecteur anonyme Adieu lecteur, on t'aimait bien.

Avis à la Starforce et à ses chevallers : lais trucages mécaniques (créations de monstres, masques de latex, têtes artificielles, maquillages fantastiques...). pour film super 8 amateur ou pour particulter. Toutes les demandes seront amplement satisfaites soit par cour-rier, soit par téléphone. S'adresser à : Fabrice Delauré (15 ans) 31, allée de Eanle Rane

Club de Cameyrac, 33450 Ye Loubès Tél.: 16 (56) 23.40.73 le mercredi après-midi ou le week-end.





Pow (Files)

Dans la série, les Rpb Bottin de demain .

Mon très cher Colonel, je voudrals blen que tu me dises si David Bowle, à part *Mol Christlane F...*, a falt d'autres B.O. de films,

Martine Bosser, Pont-l'Abbé

La Féline, disponible partout, et le concert filmé Ziggy Stardust qui devrait bientôt sortir en France. Rien d'autre?

Laissez-moi rire! Je viens de voir *Le* Retour du Jedi et plus j'y pense, plus je

Quel désastre l'On se croirait dans un film d'amateurs, avec des poupées débiles complètement ratées. Pourquol ne pas avoir invité Casimir, Nounours et ses collègues? Mais II n'y a pas que de mauvaises choses. Je veux parler des effets spéciaux qui sont vraiment très réussis. George Lucas n'est plus à la hauteur. SNIF

Robert K. Champigny

Un détracteur du Jedi, c'est rare! Bravo petit lu as du courage! Car je doute que ta lettre n entraîne pas de vives protestations... Monsieur,

C'est par hasard que j'ai eu l'occasion de lire le numéro 8 de votre... "magazine". Il ne m'a pas souvent été donné de lire de telles insanités en guise de critiques cinématographiques. L'une d'elle, en particulier, m'a révoltée : celle de Frances. Il est vrai que iorsqu'il faut à vos critiques une certaine dose d'hémoglobine avec expositions de tripes en tout genre pour arriver à "vibrer" un tant soit peu, il est parfaitement compréhensible qu'ils trouveront un film comme Frances vide des horreurs dont ils ont l'habitude de sa délecter...

La remise en question, attitude positive mais o combien déstabilisante et "mai vue", vous ferait-elle donc peur au point de trouver l'héroïne naïve, "infantile", et pourquol pas... dérangeante, anormale, dangereuse?... Et la vollà bonne pour le "flic-latre"... Frances a essayé de déclencher à son échelle une prise de conscience, une espèce de Mai 68 anticipé à Hollywood, mais elle s'y est blen évidemment cassé les dents.

Le seul point sur lequel je vous rejoin-

drai est celui des relations mère-tille. En effet, à lui seul il pourrait constituer le sujet d'un scénario indépendamment de la toile de fond d'Hollywood. Je salue au passage l'excellente Kim Stanley si vraie qu'il m'a été donné d'entendre "Vive le matricide!" dans la salle. C'est cet aspect du flim qui m'a incitée à y emmener une classe de troisième. J'ai estimé que la relation de Frances à sa mère était susceptible d'illustrer ce que pouvait avoir de négatif, même de criminel, une mère par trop possessive et abusive. Cela s'inscrivait par ailleurs dans le cadre d'un débat entamé avec mes élèves, à savoir "Les situations conflictuelles dans les rapports parents-enfants". Pour votre information, sachez que tous ont aimé, voire adoré Frances et cela sans le moindre conditionnement de ma part.

Je ne suis nullement une enseignante en mal d'intellectualisme, mais le manque de discernement m'a toujours révoltée. Mais peut-être suis-je mol aussi une personne aux réactions intantiles... une Frances... Alors gare à ma pomme!...

Corinne E.T. Strasbourg

Eh dis, la prof. tu connais Beethoven? : Pomme, pomme, pomme!

J'aimerals savoir s'il existe une adaptation du livre Demain les chiens. Demain l'adaptation.

### **BONNES ADRESSES**

- Pour les livres, revues, affiches, photos: Temps Futurs, 8, rue Oante, 75005 Paris. Tét 325 85.19 ou Movies 2000, 4, rue Mansart, 75009 Paris. Tét.: 874.57.36 ou Contacts, 24, rue du Colisée, 75008 Paris

Colisée, 75008 Pans] -Pour des matériaux divers (latex, etc.): Chez Adam, 11, bd Quinet, 75014 Pans.

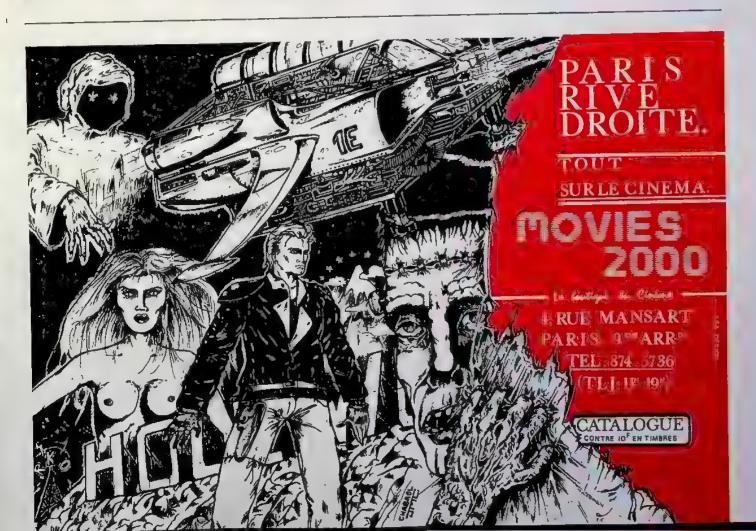
Tél.: 320 68.53X

-Pour des musiques de film : Le Club Filmusic, 16, rue de la Folie-Méricourt, 75011 Pans. Tél. 805.28.37 ou Cinédiques, 121, rue de Reuilly, 75012 Paris. Tél. : 887.93.55.

- Official Star Wars Fan Club Bantha Tracks, P.O Box 2202 San Rafael, CA 94912, USA.

Et n'oubliez pas, dans deux mois!

COLONEL XURTZ







Christine est une Plymouth Fury. De couleur rouge. Vingt ans plus tard, la voilà de retour pour faire sortir de son cocon un petit gars tîmide et maladif et l'aider à prendre sa revanche sur l'humanité tout entière. Enfin presque...

### STEPHEN KING CHEZ JOHN CARPENTER

Stephen King est un monsieur qui n'a pas un très bon style, qui bâcle souvent l'écriture de ses bouquins, mais qui est bourré d'idées très visuelles. Plus un scénanste, en fait, qu'un réel écrivain. Même s'il n'a pour l'heure signé que très peu de scénarios...

Comment pourrait-on autrement expli-quer les rapports de King avec le cinéma? Aucun auteur ne peut en effet revendiquer autant d'adaptations sans, quelque part, s'imposer inconsciemment comme scénariste.

Ainsi, King a, au cours de ces dernières années, intéressé les plus grands réali-sateurs anglo-saxons. Brian De Palma (Carrie), Stanley Kubrick (Shining),



Tobe Hooper (Les Vampires de Salem), David Cronenberg (Dead Zone), George Romero (Creepshow et, blentôt, The Stand), Lewis Teague (Cujo) ont alnsi adapté ses "bouquins".

adapté ses "bouquins".

A ce palmarès, manquait de tout évidence le nom de John Carpenter, le réalisateur de Assaut, La nuit des Masques, Fog, New York 1997 et The Thing; l'un des meilleurs cinéastes actuels.

Le vide est comblé, c'est lui qui s'est chargé de l'adaptation du Christine de Stephen King. Comme toujours, un best-saller. Et comme toujours, un best-saller. Et comme toujours, un best-saller.

seller. Et comme toujours, il y a des fortes chances que le succès du livre entraîne celul du film...

### TROP BOLIDES **POUR ETRE** HONNETES

Christine appartient à une mythologie fantastique on ne peut plus contempo-raine. Et pour cause! Vous en connais-



sez beaucoup, vous, des récits de terreur du XIX\* siècle basés sur une voiture hantée ? De même, pouvez-vous imaginer un seul instant un tacot de 1920 poursuivant un type pan qué pour lui régler son compte?

Si l'image de la vorture-possédée nous paraît hyper-clichée, il nous faut pour-tant communi qu'elle a très peu été utilisée en littérature, et encore moins au cinéma. Mais son principe paraît tellement limité qu'il est difficile de ne pas le réduire ainsi : - Que peut donc faire une voiture hantée sinon écraser les gens? - Rien ou pas grand-chose,

Dès lors, il aura suffi d'un film, peut-être deux, pour quasiment tout montrer, sinon tout dire, sur le thème. Ce film, c'est le Duel de Steven Spielberg.

Aucun de vous n'a oublié cette effrayante course-poursuite entre un brave représentant de commerce et un poids-lourd déchaîné lâché à ses trousses. En un téléfilm d'une violence effarante, Spielberg, avec une brutalité qu'on ne reberg, avec the bittathe do in the re-trouve plus guère chez lui, avait, semble-t-il, déjà tout dit sur le sujet Quelques années plus tard, un Enfer Mécanique signé Elliot Silverstein marqualt quelque peu les spectateurs avec une voiture-démon qui écrasait fout sur son passage. Maigré son efficacité cer-taine, cette séne B apparaissa't déjà comme un ramassis de vieilles dées. Le décor était le même que dans Duel (Sud des USA, routes perdues et soleil étouffant) et les péripéties évidentes. Une fois empres une voiture ne pouvant nen faire d'autre qu'écraser son monde, on ne voyait pas vralment ce que l'on pouvait dire de neuf sur la question.

Bref, comme devait le confirmer le Crash de Charles Band, une fois passé l'effet de surprise, rien n'est plus monotone qu'une voiture-monstre.

### COUP DE **FOUDRE POUR** UNE FURY

La grande originalité du Christine de John Carpenter vient justement de ce qu'il apporte au sujet. De toute façon, on pouvait lui faire confiance, le cinéaste n'a jamais fait de film réellement conventionnel

Contentionner
Pour Christine, la méthode est simple
mals efficaca: "Pulsque c'est l'inhumanité de la machine qui fait tourner les
scénarii à vide au bout d'un moment. rendons la machine humaine 1

Et voilà notre véh cule doté non seule-ment de vie, mais d'intelligence, et surtout de caractère. Spielberg était déjà allé dans ce sens, mais en laissant supposer un conducteur au camion, il gommait du même coup la personnalité propre du véh cule.

La Christine de King et de Carpenter a un caractère. Un caractère plus fort même que tous les êtres humains qui l'entourent. Elle est nerveuse, alouse, possessive, complice ou déterminée, mais elle est. Pas vraiment une personnalité dotée de raison, mais une personnalité do-tée de déraison. C'est déjà quelque chose.

La déraison, c'est justement ce qui manque à Amie, le personnage princi-pal, trop sage dans ses réactions et rela-tions (Interprété par Keith Gordon, le jeune hèros de *Pulsions*) Chrisitine va être pour lui un moyen de faire exploser son carcan familial et social, de décou-var la Passion, Cette Passion à la Bonny and Clyde qui peut tout faire, tout déclencher. La mort comme le reste... Et pour la première fois de sa carrière,

John Carpenter filme une histoire d'amour. Pas de vagues amourettes de collégiens comme dans Halloween (La Nuit des Masques), pas un désir ré-fréné, comme dans Assaut, non, une passion réelle, énorme, dévorante,

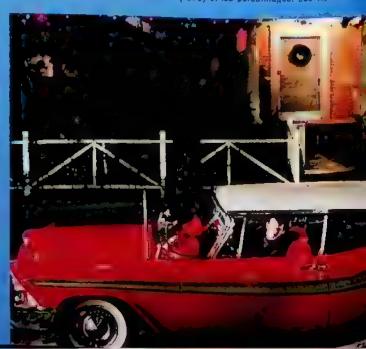
Emouvoir avec un homme et une machine? Pourquoi pas Souvenez-vous

de 2001 et la mort de Hal, l'ordinateur ou de Blade Runner et l'assassinat de Zora, la réplicante.

Vous me direz que là, la machine est on ne peut plus utilitaire puisqu'il s'agit d'une voiture. Mais justement, la voiture est de ces outils avec lequels l'être humain peut avoir des rapports ambigus, Et nul ne nie aujourd'hui que la jouissance de la vitesse est toute sexuelle. Et Arnie ne se gêne pas pour le dire, lorsqu'il affirme à son ami Dennis que rien, "excepté une belle chatte", n'est plus agréable à toucher que le volant de Christine...

### MAIS OU S'AR-RETERA-T-IL?

La Passion semble donc être le seul "but de vivre" de Christine. On peut donc supposer qu'au cours des années, elle vit avec chacun de ses propriétaires un amour intense et destructeur. C'est du moins ce que tendrait à évoquer le témoignage fascinant du frère de son précédent proprio, bien décidé à se dé-barrasser d'elle. Il faut dire que son frère s'était suicidé dedans... Et que sa bellesœur et sa nièce sont plus ou moins mortes à cause de Christine... Et qu'elle est revenue toute seule à son garage... D'où viennent ses pouvoirs? Aucune explication. C'est un posturat à admettre, un point c'est tout. Dans cette usine, cette voiture-là de cette chaîne-là vit Nous n'ayons pas à en savoir davantage Faciulé de scénario? Peut-être Mais également moyen de développer le mystère. Mêier comme dans les Halloween et Fog, vieilles légendes et modernisme. Le modernisme dans Christine, c'est le contexte. Le décor du campus, l'époque (1978) et les personnages. Les vieilles



CHRISTINE

(Keith Gordon) finira en charpie...

légendes, tout ce qui concerne le passé Ce vieillard mystérieux, tout droit sorti du prologue de Fog, qui vend la voiture à Arnie. Et c'est également Christine Même si ette n'a que vingt ans, c'est déjà blen vieux pour les personnages. Toujours est-il que Christine est dotée d'une force démesurée, illimitée, quasiment invincible. Christine est donc bien une créature à la John Carpenter. Souvenez vous de l'assassin de Halloween, de l'extra-terrestre de The Thing ou des fantômes de Fog. Aulant de for ces en mouvement. Aveugles. A cet égard, on notera que l'auteur va toujours plus loin dans cette optique. Et l'on peut s'inquièter quant à l'issue de cette évolution. Effectivement, si es assailants. d'Assaut pouvaient se faire descendre d'un coup de fusil à pompe il fallait dé, à utiliser un couteau et un magnum pour repousser, momentanément,









Pour tenter d'étouffer, par exemple, la petite amie de Arnie...

Là réside en tout cas le point faible de Christine. Trop évidente, cette tendance à faire de la voiture une force indestructible entraîne peu à peu une certaine simplicité dans le récit. Dans ses péripéties, le film reste malgré tout un peu trop

### HALLOWEEN IV

La raison d'un tel parti pris me paraît évidente. Le dernier film de Carpenter, The Thing, a été un bide. Il s'agit donc pour le metteur en scène de ne pas se planter s'il ne veut pas voir son image de marque se ternir. On sait comment fonc-tionne le système de production améri-cain. Il ne fait pas bon là-bas, comme ici d'ailleurs, essuyer un échec. Michael Cimino en a par exemple fait les frais avec ses Portes du Paradis. Carpenter, donc, ménage visiblement ses arrières dans Christine. D'autant plus que son budget avoisine tout de même les dix

millions de dollars! Comment? Tout simplement, en mettant de côté l'horreur trop extrémiste et le cynisme trop décapant de The Thing et en revenant aux recettes qui ont fait son succès. Autrement dit en fabriquant un film d'horreur pour des spectateurs bien précis. Les teenagers, ce public jeune qui avait adoré *Halloween*, en faisant à ce jour le meilleur rapport succès/coût de production du réalisateur.

On pourra donc reprocher au Carpenter de Christine de ne pas vraiment prendre de risques. De réaliser en fait une sorte de Halloween IV. Sans le Boogey Man qu'il a fait exterminer par procuration dans Halloween II, mais avec, à la place, une autre créature susceptible de railier un public leune.

Plus grave, l'esprit quelque peu Porky's des premières séquences peut laisser perplexe. Jusqu'où un grand cinéaste peut-il aller dans la concession commerciale sans perdre de sa personna-

Réponse : jusque-là. Car, malgré tout, Carpenter s'en sort et son génie du filmage, sa facilité à créer un mouvement dans le cadre, rattrape, in extremis, la vulgarité de ces quelques séquences. Et puis n'oublions pas que le metteur en scène est un pur Américain. Et sa peinture des milieux étudiants US, si elle sent la concession, n'en reste pas moins crédible. A du charme même

quand il l'associe à une musique Rock surannée

### JOHN CARPENTER 1984

Malgré cela, Christine n'apparaît pas à première vue comme le film le plus exaltant de John Carpenter. Peut-être parce qu'une certaine froideur est née chez lui. il n'y a pas dans ce film le même esprit que dans le précédent. Et si l'on fait abstraction du scénario, une fois encore trop évident dans son déroulement, on se retrouve en présence d'un film quasiment parfait.

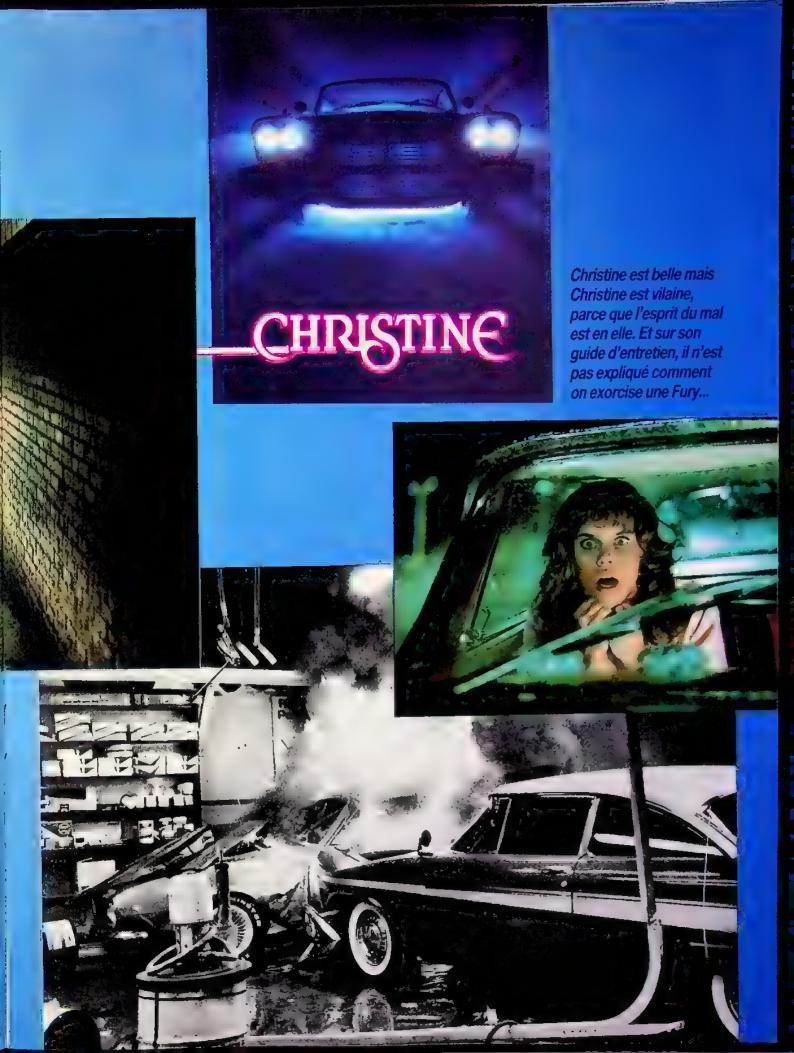
Pour la première fois de sa carrière, le cinéaste a réalisé un film sans son équipe habituelle. Obligation de la production sans doute, mais en même temps preuve de maturité. Ce n'est pas, par exemple, Dean Cundey, son chef op, habituel, qui signe la photo, mais celle-ci n'en est pas pour autant moins "carpenterienne". Et je défie quiconque de trouver dans Christine les rares faiblesses, voire la modeste à l'égard de ses aînés, qui atténuaient Pour la première fois de sa carrière, le

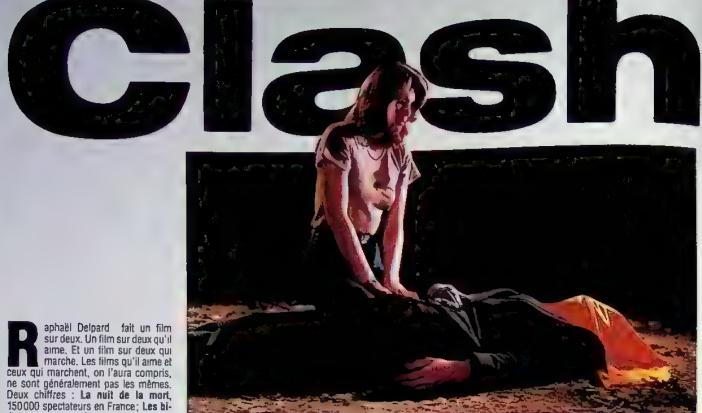
quelque peu l'impact de ses précédents

Le John Carpenter de 1984 semble bien être en pleine possession de son génie. Et son film est une fabuleuse leçon de mise en scène, le jeu avec la lumière, le décor et la bande son qui y est instauré. la perversion de ces éléments, n'a, à sa manière, rien à envier à un Stanley Kubrick. Même si Carpenter doit pour cela retrouver quelque peu la "rudesse" du cinéaste d'Orange Mécanique. NICOLAS BOUKRIEF

### FICHE TECHNIQUE:

CHRISTINE (Christine), USA, 1983, PR: Richard Kobritz, R: John Carpenter, SC; Bill Phillips d'après le roman de Stephen King Christine, PH: Donald M, Morgan, DEC: Danlel Lomino, MONT: Marion Rothman, MUS: John Carpenter et Alan Howarth, SFX: Roy Arbogast, Avec: Keith Gordon (Amie), John Stockwell (Dennis), Alexandra Paul (Lelgh), Harry Dean Stanton (Junkins), Robert Prosky (Darnell), Christine Belford (Regina Cunningham), Robert Blossom (LeBay).





dasses aux grandes manœuvres, qui l'ont suivi, 900 000 spectateurs, Explication? Aucune à vrai dire "Ce n'est sans doute pas le même public", lance Delpard. Mais, même și l'on se place d'un strict point de vue commercial, même si l'on pense uniquement à ce qui plaît au public, l'intrigue "policière" de La nuit de la mort devrait attirer plus de clients que les plaisanteries sans grande onginalité des Bidasses, Mais La nuit de la mort est un film fantastique. Et alors, en quoi est-ce rédhibitoire ? Il faut finir la phrase : La nuit de la mort est un film fantastique français. Et là, rien ne va plus. Malgré un déluge de critiques élogreuses, Le dernier combat de Luc Besson ne fait rentrer que quelques dizaines de milliers de spectateurs à Paris.

et il n'est pas sûr que sa ressortie prochaine arrive à augmenter sensiblement ces chiffres. Delpard connaît ben Besson; c'était son premier assistant sur Les bidasses.

Bien évidemment, certains diront que dans tout ce qui précède, on n'a pas dit un mot de la qualité de La nuit de la mort. Et c'est vrai, ne serait-ce qu'à cause des limites de son budget, le film ne peut prétendre être le chef-d'œuvre du siècle. Mais tout amateur de fantastique normalement constitué devrait donner les trois **Vendredi 13**, et, en prime, le quatrième qui se prépare, en échange d'une **Nuit de la mort**.

Face à cette situation, il faut bien du

courage et de l'obstination pour poursuivre dans la voie du fantastique en France. Et il faut à Delpard toute sa foi dans le genre pour le soutenir dans ses innombrables démarches pour trouver un producteur. Sa foi? Elle a deux divinités. Corman et Argento. Delpard frissonne en parlant des Frissons de l'angoisse. En revanche, sa glonfication du cinéma fantastique lui fait rejeter la gorification du même cinéma. Le sang qui coule toutes les cinq minutes sous la hache d'un maniaque qui ne s'est jamais remis d'avoir échoué à son CAP de garçon-boucher lorsqu'il avart quinze ans, Delpard n'en a que faire. Ancien collaborateur de Mocky, Delpard aime bien que les films

aient un sens, une charge affective, un propos social. L'horreur, oui, Les monstres, oui. Mais à condition qui its soient comme le reflet de l'âme et de l'esprit.

### LE GRAND CAUCHEMAR

C'est pourquoi le film qu'il commence à écrire après l'intermède des Bidasses s'appelle tout naturellement Le grand cauchemar. Cauchemar, parce que, si les événements en face desquels se trouve le héros, enfermé dans une usine désaffectée, semblent bien se produire effectivement, ils dérivent directement de son passé, de son enfance. Et le géant à la fois bourreau et protecteur qu'il croise sur son chemin est comme le souvenir d'un père qu'il aurait mal connu. D'ailleurs, à cette époque, le héros s'appelle encore David, comme pour annoncer le Goliath qui surgit de nulle part

Mais... Mals... un lieu clos sans une femme! Vous n'y pensez pas! déclara le syndicat des producteurs de films français. Allons, allons, changez-nous le sexe du héros. On verra ensuite.

Delpard est réticent. L'histoire du cinéma est pleine de ces rôles originellement destinés à un acteur et réécrits pour une actrice à la suite de contraintes de production (Barbra Streisand a ainsi remplacé "au pied levé" Elliott Gould). mais, dans le cas qui l'intéresse, il a des doutes : où va passer la relation avec le géant-père si le héros devient une héroine? Il s'exécute cependant, David devient Martine. Et, surprise, l'histoire semble toujours tenir le coup. Plus de géant. Mais, à la place, pour garder une disproportion entre les deux personnages principaux, un leune homme gra-cile... qui pourrait être pour l'héroine comme le souvenir du père qu'elle aurait connu dans sa jeunesse.



Pierre Clementi et Catherine Alric dans l'étrange Salle des Jambes.

### CLASH

Et puisqu'on change, on change aussi de titre. Le grand cauchemar paraît un peu rébarbatif au producteur. Scott Baker (l'auteur des romans L'Idiot-roi et Dhampire), qui passait par là parce qu'il trava.Nait sur un autre projet du même producteur, suggère Clash. Clash comme choc, et comme choc intérieur, puisque, au milieu des déchaînements de l'usine désaffectée (elle est restée in-tacte dans le scénario!), l'héroine rencontre un double d'elle-même lorsqu'elle était enfant. Comme choc opératoire : au bout de ce voyage dans la conscience et l'inconscient, il y a peut-être la mort . ou la résurrection

Tout commence pourtant comme un bon vieux film de gangsters bien tran-quille. Un hold-up De l'argent. Et la nécessité de mettre cet argent "au frais" pendant un certain temps, et donc, d'abord, de lui faire traverser une frontière Cette dernière tâche, c'est celle de Martine, ouvrière dans un atelier de couture, fatiguée de son métier sans avenir, mais protégée - en tout bien tout honneur, ils se sont "reconnus" la première fois qu'ils se sont vus - par le chef des gangsters. Elle prend l'argent, elle passe la frontière, elle va se cacher pour quelques jours dans une usine désaffectée qu'on lui a indiquée.

Pour quelques jours? Ou pour toujours? Cette usine a une âme. Ses machines se remettent en marche après des années d'inaction. Ses portes se verrouvient. Ses fenêtres se ferment. Ses vitres devienment indestructibles. Martine fuyait. Elle est entermée Jusqu'au jour où, au détour d'un couloir, apparaît un jeune homme à l'allure

de Pierrot ...

### PIMPOMPIMPOM

Après deux ans d'efforts incessants, Raphaël Delpard vient de terminer Clash. Il serait trop long d'entrer ici dans les détails des difficultés rencontrées. Il a fallu, entre autres, tourner en Yougoslavie. Il a fallu convaincre des acteurs français, toujours réticents lorsqu'il s'agit de s'engager dans le fantastique. Il a fallu se battre pour avoir le son Dolby. Il a fallu. Mais Clash est là, avec Catherine Alric dans le rôle de Martine, Pierre Clementi dans celui de l'inconnu, et Bernard Fresson dans celui du gangster

Et Raphaël Delpard peut délà préparer son nouveau film fantastique. C'est-àdire que, en vertu du principe énoncé au début, il est en train d'écrire Viva les Pompiers I une comédie blen française qui fui permettra de mettre en chantier le prochain film fantastique. Il y a des jours où l'on se dit qu'il serait moins fatigant de monter les marches deux par deux que

une à une...



"Le monstre de la nuit", le ciou du film, est en fait un costume de caoutchouc-

Préparation de la tête mécanique de Pierre Clementi par le responsable des effets spéciaux de maquillage de CLASH, Benoit Lestang (tiens, ce nom me dit quelque chose) assisté de Christien Orven et Gilles Rosine.





PRENEZ LES ESCALIERS!
PRENEZ LES ESCALIERS!
POUR L'AMOUR DE DIEU,
PRENEZ LES ESCALIERS!
PRENEZ LES ESCALIERS!



DERRIERE LES PORTES ROUGES, UN SILENCIEUX. INUTILE DE TRIPOTER DEBROUILLE TRES BIEN TOUT SEUL



ASCENSEUR RAPIDE ET SES BOUTONS : IL SE

... par François Cognard

'Ascenseur est le type même du petit film bien pensé, bien foutu et bien commercial. Une série B modeste, mais exaltante. Comme les Carpenter du début.

Le réalisateur s'appelle Dick Maas. Il est hollandais. Ça m'étonnerait qu'il reste encore longtemps dans l'ombre. Son film a remporté un immense succès en Hollande et en Allemagne. Les droits sont achetés pour l'Europe et les Etats-Unis

Moralité : vu son talent, Maas ne va pas tarder à tourner pour les Ricains. moi je vous le dis. Tout comme son compatriote Paul Verhoven (le metteur en scène du Quatrième Homme, également programmé à Avoriaz) qui termine actuellement une épopée d'Heroic Fantasy à gros budget Flesh and Blood.

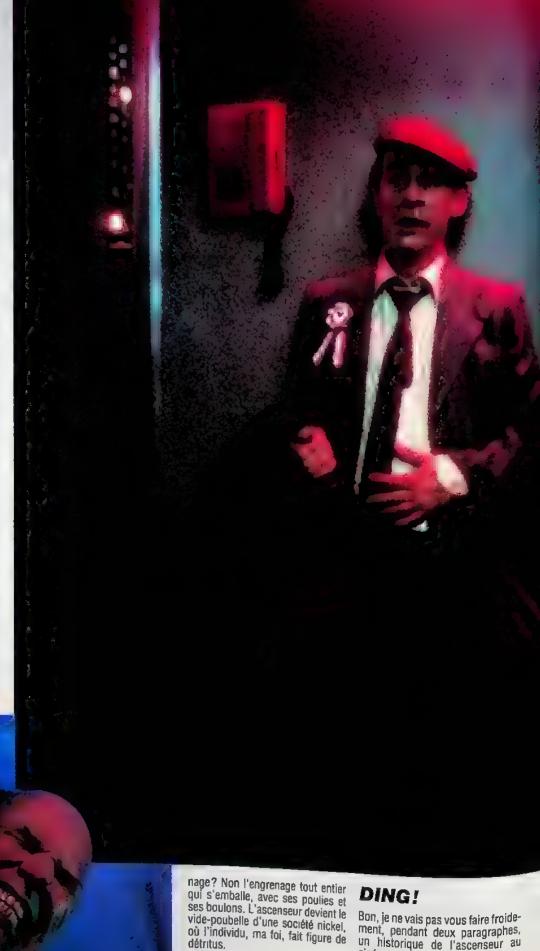
### ENFER BLANC

Les films de David Cronenbero (Rage, Chromosome 3, Frissons) ne pourraient pas se passer ailleurs qu'au Canada. Les hôpitaux glacials, les rues piétonnes clean et novées la nuit de lumière glabre contribuent à anémier les personnages, à les engourdir dans une réalité sans émotion D'où les névroses, délires sexuels et autres tares psychiques qui remontent violemment à la surface. Expressions exacerbées d'une inconscience suffocante

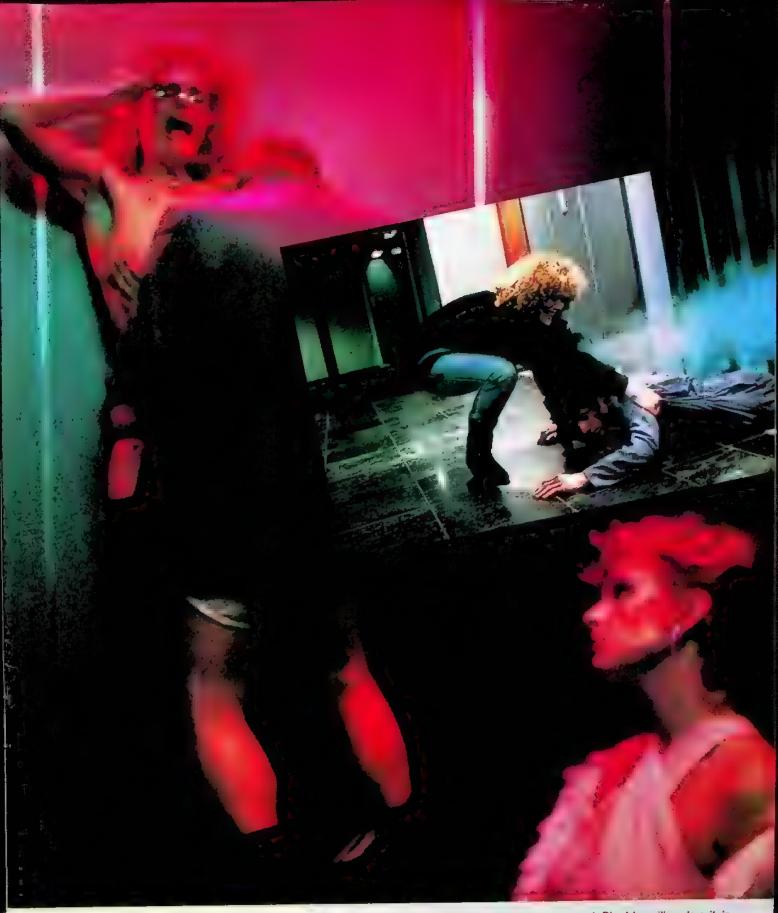
Le décor de L'Ascenseur est quasiment le même. Plages de macadam fumant au petit matin, buildings couleur saumon, couchers de soleil gris. Un paysage de banlieue industrielle, le dimanche après-midi. Utilisé à tire-larigot dans les films de

S.F. à bon marché.

Comme Cronenberg, Dick Maas vit lui aussi dans une forêt de Lego : en Hollande (les tulipes, ça sera pour un autre jour...), pays où les caméras vidéo scrutent les badauds, où le moindre résidu à serpillière s'ouvre électroniquement, où l'ascenseur... Ah non! celui-là, il déconne. Le grain de sable dans l'engre-



cinéma. Notons simplement, que



comme beaucoup d'endroits domestiques clos et réduits (douche, toilettes, cave), il est souvent le cadre des tueries (Pulsions, Zombie, L'Oiseau au Plumage de Cristal, La Crime) ou de morts violentes (La Tour Infernale). Mais Maas cette fois, modifie les données : l'ascenseur n'est pas le lieu du crime, mais le criminel lui-même. 12° étage. Le petit voyant clignote. Les portes rouges s'ouvrent. Ding! Un aveugle qui venait de signer un contrat de location d'appartement (!) s'écrase 60 m plus bas. Sur le toit de l'ascenseur... resté au rez-dechaussée!

6º étage. Les portes rouges s'ou-

vrent. Ding! Le veilleur de nuit, intrigué, passe la tête. Les portes se rabattent brusquement. La tête et la casquette restent coincées. L'ascenseur descend lentement. Le corps de l'homme se plie de l'autre côté. Le haut de la cage rejoint le palier de l'étage. La tête tombe.

Rez-de-chaussée. Les portes... Ding! Deux couples de Hollandais entrent. Le bide gonflé de saucisses et de Kronenbourg. L'ascenseur monte, puis s'immobilise. Rires. Mains aux fesses. Braguettes ouvertes. Jambes écartées. On se paie du bon temps avant que le courant ne revienne. Il ne revient pas. Les gros beaufs et leurs donzelles pompent l'air désespérément. Toussottements, suffocations. Cris. Trop tard. Le SAMU repart au petit matin avec quatre cadavres violets dans son fourgon.

### A GHOST IN THE MACHINE

Tout cela ne manque pas d'humour noir. Maas, consciencieux, passe pratiquement en revue toutes les morts possibles et imaginables par ascenseur, déployant à chaque fois une virtuosité technique époustouflante. Sa caméra explore la machine jusque dans ses moindres recoins, pénètre dans sa cheminée noyée de lumière bleue spectrale, survole sa carcasse, guette le frémissement des câbles. Il la filme comme une entité vivante, tour à tour endormie et déchaînée. Poulies, cordes, témoins lumineux semblent se répondre, conspirer ensemble.

Mais le coup de génie de Maas est bien d'avoir conçu une façade d'ascenseur, qui emplit parfaitement le cadre de l'écran, comme dans le Shining de Kubrick. Avec ses trois portes rouges et son chapiteau grisâtre, cette façade prend l'allure d'un décor peint de théâtre. A chaque victime, pour le plaisir des grands et des petits, se joue alors une saynète sadique en un acte (je vous recommande celle de la décapitation...). On remplace les trois coups de bâton par un Ding!, le rideau de velours pourpre par trois portes automatiques, et on obtient la version moderne d'une pièce du Grand Guignol d'autrefois, écrite par André de Lorde et ses complices. Croyez-moi : le spectacle est réjouissant.

Défilent ainsi un aveugle, un nettoyeur de bureaux, un veilleur de
nuit.., L'ascenseur n'épargne personne. Personne sauf une charmante
petite fille, avec laquelle il joue à
cache-cache: ses portes s'ouvrent
Ding! La gamine approche, et elles
se referment bien vite avant qu'elle
n'entre. Comme dans un manoir
hanté de parc d'attraction! Cettescène poétique tranche résolument
avec la cruauté des mises à morts
précédentes. Non seulement l'ascenseur vit, mais il sélectionne ses
proies. De préférence des gros cons

paillards, obsédés par le fric et le sexe (il faut avoir vu la mère de la gamine, justement, grimper tout porte-jarretelles dehors, sur le bide ventru de son amant...). Maas ne fait pas de cadeau à ses citoyens. Sa machine s'acharne sur les représentants les plus dégoûtants du genre humain. Ni plus, ni moins. Les microprocesseurs supportent très mal le spectacle du sordide.

Evidemment, au bout de cing morts dans le même ascenseur, les propriétaires finissent quand même par s'inquiéter un peu. On convoque d'urgence un ouvrier spécialisé. Un M. Darty qui connaît par cœur les branchements, connexions et autres bidouilleries de transistors. Une voyante en bleu de travail, capable de vous prédire l'avenir en lisant dans les plaques de circuits imprimés. Il se trouve que ce sympathique réparateur est le héros du film. Qui. Pour Dracula, on va chercher Peter Cushing; pour Frankenstein, on demande la participation des villageois du patelin le plus proche; mais quand c'est un ascenseur qui déraille, eh ben, on s'en remet à son agent d'entretien. Tout simplement. Pour ma part, j'attends impatiemment un film d'horreur avec un mystérieux lavabo bouché, rien que pour voir le plombier. Enfin...

Le héros, en tout cas, n'y comprend rien : la machinerie purement mécanique fonctionne parfaitement, l'ascenseur répond sans grogner à ses commandes manuelles... Que se passe-t-il donc? Il se met à enquêter de son propre chef, retrouve dans un asile de fous l'ancien agent d'entretien responsable de l'immeuble, tente de l'interroger, mais se heurte à un zombie au visage hagard, visiblement traumatisé. Il n'obtient rien de lui. Jusqu'à ce qu'un des autres fous balance contre le mur un pot en verre, qui laisse dégouliner une pâte visqueuse. L'ancien réparateur se met à hurler comme un beau diable. comme si cette tache lui rappelait quelque chose (c'est un indice, ça). Etrange, Malgré les protestations de son patron et de sa femme, notre héros continue de chercher, aidé d'une journaliste curieuse, intriguée comme lui par la tournure des événements. Pendant ce temps, l'ascenseur continue ses exploits, On ne peut s'empêcher, en suivant ses pérégrinations, de penser à un héros de Michael Crichton, Comme Geneviève Bujold dans Morts Suspectes ou Albert Finney dans Looker (toujours désespérément inédit en France d'ailleurs), le réparateur de L'Ascenseur est un type simple, tenaillé par des problèmes professionnels et intimes (sa femme le plaque quand elle entend parler de la journaliste), qui se heurte à une énigme dans son travail routinier. La suite

des événements confirme la similitude. Comme dans Morts Suspectes, le héros accroche sur un détail particulier (le placard des microprocesseurs électroniques qui contrôlent certaines fonctions de l'ascenseur), et s'obstine à remonter la piste. Il se heurte alors à une mystérieuse organisation para-scientifique (la boîte qui fabrique les pièces électroniques justement) et décou-

vre finalement un complot machiavélique, fruit d'une technologie expérimentale bien trop avancée pour être inoffensive.

Comme le héros crichtonnien, il affrontera en solitaire le danger désormais localisé. Dans un suspense final haletant. Arrivera-t-il à mettre hors d'état de nuire la chose qui tire les câbles de l'ascenseur, avant que ce dernier ne lui tombe dessus?





# LA CLARICITE DE LA CONTRACTORIA DE LA CONTRACTORIA

l y a encore quelques mois, seuls quelques allumes du feuilleton connaissaient Twilight Zone, serie américaine fanatisant les foules outre-atlantique. Aujourd'hui, le moins instruit des amateurs de cinéma SAIT que, grands parmi les grands, Steven Spielberg, George Miller, Joe Dante, John Landis, ont transformé la Twilight Zone Série en Twilight Zone Movie en adaptant pour le cinéma quatre épisodes significatifs de la série TV. Dès le premier février, vous serez des dizaines de milliers à vous précipiter dans les salles obscures, pour voir la réalité basculer vers le fantastique avec un sourire entendu et quelques effets frappeurs... Avant même de commencer sa carrière commerciale, TZ The Movie est devenu un film mythique, bruissant de bruits et pétri de potins, surveillé dès la naissance par tous ceux qui s'intéressent de près ou de loin au cinéma. Spielberg + Dante + Landis + Miller, ça ne pouvait donner que l'événement ciné de l'année ; qu'il soit bon ou mauvais, leur film va faire couler des flots d'encre et soulever des pelletées de questions. C'est un peu en pensant à toutes celles que vous allez vous poser que nous avons conçu ce copieux papier, nourrissant comme un sandwich club et un peu plus informatif... Pour décortiquer TZ, tout le monde s'y est mis, redacteurs de Starfix et correspondants d'Amerique. C'est des USA que nous viennent tous les détails sur



Claire Lionel-Paillocher.

Compte rendu du tout.
Nicolas, intimement persuadé de faire le bon choix, s'est attribué à l'unanimité le privilège de vous parler de Nigtmare at 20 000 Feet, le sketch de Miller, qui vous ôtera pour un bon moment l'idée saugrenue de prendre l'avion. Quand je suis arrivée au journal, chacun emballait son petit "segment", avec la mine gourmande et papelarde du matou filou qui vient de rouler ses copains bétas en leur raflant le bon morceau sous le nez. Le Spielberg Kick The Can restait, lui, à ma disposition, avec l'étiquette "Idéal pour une nana". Les benêts... Ils

m'avaient laissé le meilleur l...

### Doo Doo Doo Doo ...

Quand ces quatre notes obsédantes résonnaient dans la maison, chacun se précipitait sur son petit écran pour se plonger dans l'univers familier de l'inconnu...

Dour les Américains, The Twilight Zone est devenu plus qu'une vieille série télévisée. C'est anjourd'hui une partie de leur culture. Il n'est pas rare, dans le langage courant, d'entendre dire d'une personne qu'elle semble tout droit sortie de la Twilight Zone; autrement dit des Contre Crépusculaires. Dans la seule region de Los Angeles, des épisodes de la série sont encore diffusés jusqu'à quinze fois par senaine. Tous les 24 novembre (jour de la Féte de Thanksgiving), la télévision présente depuis quatre ans un Marathon Twilight Zone, soit huit heures consécutives extraites de la série.

A l'origine de tout ceia, un homme nomme Rod Serling. Ou, plus précisément, Rodman Edward Serling. Né dans l'Etat de New York le 25 décembre 1924, à Syrneuse. A la fin de ses études secondaires, il s'engage comme parachutiste dans la 11 Division Aéroportée et participe à des actions militaires dans les l'hilippines pendant la Seconde Guerre Mondiale. Pendant son service, il rejoint l'équipe des hoxeurs militaires : alixiluit combats, dix-sept victoires. C'est ausai pendant cette période qu'il se met à écrire : il élabore des émissions pour la Radio des Armées.

A su libération, en 1946, il suit des cours à l'Antioch College de Vellow Spring, dans l'Obio. Au bout d'un an, il se spécialise en Langue et Litterature. Et il met tout de suite en prutique ses talents littéraires : en 1948 et en 1949, il écrit à lui seul toutes les dramatiques radio diffusées par l'atelier



Red Setting, présentateur et créateur d'une nouvelle dimension dans les séries télévisées.

théâtral de la Radio du Collège. Il commence à vendre des scénaries à la radio et à la télévision. Et aussi, c'est en 1948 qu'il épouse Caroline Louise Kramer, à laquelle il restera uni jusqu'à sa mort.

Lorsqu'il quitte le Collège, en 1950, il est engage comme redacteur à la WLW Radio de Cincinatti. Il écrit tout et n'importe quoi : des publicités pour des médicaments vendus dans les drugstores, des accaaries pour de tristounettes émissions documentaire Mais le soir, torsqu'il rentre chez lui, il bichonne ses projets personnels. Et il arrive a vendre des scenarios pour diverses séries télévisées telles que Lux Video Theatre, Suspense ou Kraft Television Theatre. Dans l'un de ses téléfilms, intitulé A Long Time Till Dawn, on remarque la présence d'un jeune acteur qui monte : James Dean, En 1985, Rod Serling remporte son premier vrai succes avec une piece televisce intitulée Patterns, qui bai vaut l'Emmy Award (l'équivalent des Oscars pour la télévision).

L'année suivante, en octobre, est diffusé dans le cadre de la série Playhouse 90 Requiem for a Heavyweight (lift, : Requiem pour un poids fourd), avec Jack Palonce dans le rôle d'un boxeur sur le retour. Cette fois, les récompenses pleuvent : cinq Emmy Awards et d'autres encore accordées par des jurys de scénaristes. La pièce deviendra d'uilteurs un film. Et, soit dit en passant, elle contribue à faire connaître en Angleterre (où elle est reprise à la télévision quelture (emps plus tard) un acteur écossais choisi un peu au hasard pour remplacer Jack Palance relenu par le tournage d'un film aux Etats-Unis : son nom est Connery. Sean Connery.

En route vers la gloire, Serling signe alors avec MGM un contrat de 25000 dollars portant sur quatre films. Ce qui ne l'empêche pas de poursuivre ses activités de scénariste pour la télévision. Citons entre autres Nom un Doomsday, The Arena, A Town Has Turned to Dust, Seulement, il y a quand même une chose qui agace Serling lorsqu'il travaille pour le petit écran : la censure. On lui coupe des répliques ou des scènes entières, de peur de heurter la sensibilité des sponsors de la publicité... on celle du public.

Serting imagine alors que le moyen pour lui d'échapper aux eiseaux des censeurs de tout poil serait d'inclure ses thèmes socio-politi-



William Shainer, lo monstre de la première version de Kightmare al 20000 feet, épisode repris aujourn'hui par G. Miller.

#### NOMME ROD SERLING... A L'ORIGINE DE TOUT CELA UN HOMME

ques dans des histoires fantantiques et des récits de science-fiction. Et, sans même encore le savoir lui-même, il pose la première pierre de The Twilight Zone en écrivant The Time Element, téléfilm diffusé en 1957 à l'intérieur de la série Desilu Playhouse. (Souvencz-vous : Desilu, c'était la compaguie qui produisait Les Incorruptibles:..)

The Time Element récolte de bonnes critiques, et mieux encore, suscite un abondant courrier de fans de science-fiction, qui n'avaient eu jusque-là rien d'autre à se mettre sous la dent que des séries télévisées destinées aux enfants. Devant un tel ac-cueil, la chuine CBS décide de produire "le pilote" d'une série qui s'intitulera The Twilight Zone. Un premier projet, The Happy Place, est abandonné pour son manque d'originalité, Le suivant, Where Is Everyhady, cerit par Serling lui-même, est le bon. Mis en scène par Robert Stevens, et soutenn par une musique de Bernard Herrmann, il marque le début d'une série qui durera cinq ans. Au total, cent cinquante-six episodes, dont plus de cent vingt imagines par Serling.

L'extrême soin apporté à la production a compté pour beaucoup dans son succes. On décida de tourner tous les épisodes aux Studies MGM de Culver City, qui étaient parmi les plus riches en décors, costumes et accessoires. A côté de Serling, on engagea, pour imaginer des histoires, des gens aussi connus que Richard Matheson ou Charles Beaumont. Le premier en particulier adapta plusieurs de ses propres nonvelles pour la série. Quant aux réalisateurs, il suffit de citer les noms de Don Siegel, Robert Florey, Buzz Kulik, Jack Smight, ou Douglas Hayes, pour comprendre comment et pourquoi The Twilight Zone occupe une place unique dans l'histoire de la télévision américaine.

The Twilight Zone, au fil de ses nombreux es, n'a laissé de côté aucun aspect du fantastique. Récits sornaturels, tels que King Nine Will Not Return - sur on pilote hante par les fantômes d'un bombardier qu'il pilotait pendant la Seconde Guerre Mondiale. Fantastique futuriste, dans des pieces telles que Eye of the Beholder, où l'on voyait une femme magnifiquement helle jugée horrible par ses compagnons victimes d'une mutation atomique. Epouvante totale dans Nightmare at 20,000 Feet, où William Shatner (qui ne connaissait pas encore Star Trek) incurnait un passager découerant avec horreur à travers sun hublot qu'un gnome est en train de détruire les moteurs de l'avion qui le transporte. Comme souvent, la formule du succes consistait précisément à n'obéir à aucune formule. Toot an plus un point commun a tous les épisodes : le retournement inattendu du dénouement.

La carrière de The Twilight Zone se termina en février 1964, avec la diffusion d'un épiande étranger à la série : Serling avait découvert avec enthousiasme le court métrage de Robert Enrico La civière du hibou tinspicé d'une nouvelle d'Ambrose Bierce) et le fit programmer dans sa Zone avec quelques coupes mineures.

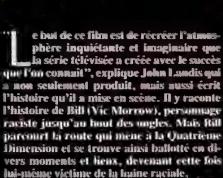
La serie terminee, Rod Serling se consacra au cinema. C'est à lui qu'on doit les scenarios de Sept jours en mai et de La planete des singes. Il revient blem à la télévision en 1971-1972 pour la série Night Gallery, mais il n'avait plus l'indépendance dont il avait disposé pour The Twilight Zone, et, exception faite de l'épisode dont il écrivit lui-même le scénario – They're Teuring Down Tim Riley's Bar –, Night Gallery se satisfit le plus soovent d'un gentil traintrain.

Rod Serling mourut le 26 juin 1975 des suites d'une operation à cœur ouvert - il avait en un léger infarctus le mois précedent. Mais The Twilight Zone lui a survecu. La série a été constamment rediffusée sur de nombreuses chaînes, et de nouvelles générations ont pu en découvrir les qualités. Une publication, The Twilight Zone Magazine, est apparue en 1981, cautionnée par Carol Serling. On peut y lire des articles de gens prestigieux comme Stephen King ou Robert Silverberg, et plus generalement d'écrivains et de cineastes amoureux du fantastique. On y trouve des concours destines à favoriser l'éclosion de jeunes talents. littéraires. El bien sur des trésors d'informations, y compris scénarios et photos, sur la série télévisée originale The Twilight Zone. Le film qui nous occupe aujourd'hui a egalement fait l'objet d'un numéro spécial.

Phil FDWARDS (traduit et adapté de l'anglais par F.A.L.)

## De TZ Série à TZ Movie





#### Sketch I, mis en scène par John Landis

Comme le fait remarquer Landis, son sketch contient un des éléments traditionnels de la version originale télévisée de la série La Quatrième Dimension: la prépondérance du point de vue moral, "La Quatrième Dimension trade de grands thèmes: l'annour, la haine, l'ambition, la guerre, la paix, la peur et le racisme". A un moment de l'histoire, dans le l'aris de l'occupation maie, Bill, soupconné d'étre juil, cherche à échapper à la Gestapo: plus loin, le Ku ktox ktan s'apprele à le tracher parce qu'on le croit Noir et, encore plus loin dans le film, Bill est au Vietnam, poursuivi par le Vietcong qui le prend pour un soldat américain et par les trumpes américaines qui le prennent pour un Vietcong, Finalement, il est retransporté dans le l'aris et déchiré par la macerre, pris dans one ratte et déporte dans un camp de romecuteation.

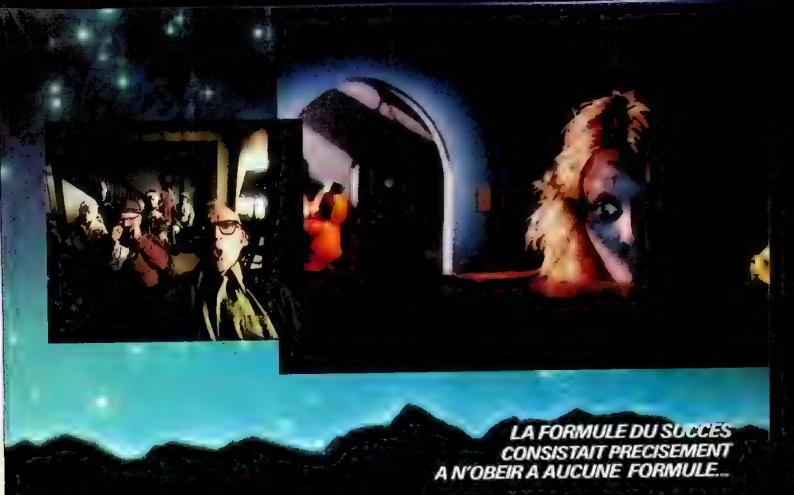
Comme Landis le fait cemarquer, "ec film est un hammage a la serie televisee et un

hommage a Rod Serling". De laid, son sketch cappelle un épisode de la série originale La Quatrième Dimension intitulé A Quality of Mercy. Projeté pour la première fois le 29 décembre 1961 un cours de la troisième série, cet épisode avait pour ve-dette Dean Stockwell dans le rôle d'un soldut américain, un dur engagé dans le Pacifique pendant la Seconde Guerre mondiale. À la tête d'une section de G.I.'s, il s'apprête à attaquer une caverne dans laquelle un groupe de Japanais à demi morts de faim 'est réfugié et ne peut opposer qu'une faible résistance. Brusquement, on le retrouve en soldat japonais, terré dans une caverne du même genre dans l'île de Corregidor, Em dépit de ses tractations avec eus pour être épargné avec ses hommes, les Américains avancent. An moment même où sa mort parail inévitable, il est brusquement ra-mené, à fravers le temps et l'espace, à in situation initiale et redevient l'Américain montant à l'assaut des Japonais. Alors que in situation est presque irréversible, un message lui apprent que la baralle atomique a été lûchée sur le Japon. Maintenant qu'il a vu, grâce à son expérience de la Quatrième Dimension, les deux côtés du problème, il s'effondre, ayant découvert les "vertus de la pitié" (c'est le sens du titre). A l'origine, il était prévu dans le sketch de Landis que le personnage de lifit tirerait de ses expériences cruciales une lecon du même genre et se ruchêterait en sauvant deux enfants vietnamiens. Mais c'est pen-

dant le tournage de ces scenes que survint le tragique accident d'hélicoptère qui entraina la réfonte de l'épisude. Dans le sketch tel qu'il se termine aujourd'hui, il n'y a aucun espoir pour Rill, et l'histoire se conclut sur une note d'horreur et de désesnoir irrémédiables.

#### Sketch II , mis en scène par Steven Spielberg : Kick the Can

A maints égards, il est tout à fait normai que, dans son skeich du film La Quatrième Dimension, Steven Spielberg ait voofu traiter de l'enfance retrouvée, car c'est le monde des enfants et un seus "enfantip" du merveilleux qui ont, en diverses occasions, séduit le metteur en scène, notamment dans E.T. et dans Rencontres du Troisième Type. Kick the Can est le remaniement d'un épi-sode de la troisieme serie, diffusé pour la première fois le 9 février 1962 et mis en scène par Lamont Johnson (réalisateur du Guerrier de l'espace). C'est un conte qui met en seène un groupe de personnes agées pensionnaires d'une maison de retraite, qui, avec l'aide d'un mystérieux nouveau venu, incarné par Scatman Crothers, pénèfront dans la Quatrième Dimension grace à un jeu d'enfants appelé "KICK THE CAN", et qui, comme par enchantement, se retroitvent transformés en enfants. Par ce biais, ils redécouvrent toutes les joies



de l'existence avec des yeux d'enfants, se rendant niest compte qu'ils se sont laisses vieillir simplement parce qu'ils se croyaient vieux.

La version télévisée initiale avait été écrite par George Clayton Johnson, auteur de science-fiction auquel on doit plusieurs autres épisodes marquants de La Quatrieme Dimension, et qui est aussi coauteur (avec William F. Nolan) du roman intitulé Logan's Run, paru en 1967, d'ou fut tiré en 1971 le film L'ége de cristal.

Pour la version cinématographique de Kick the Can. Johnson a rééeril son scénario original en collaboration avec Richard Matheson et Josh Rogan. C'est d'ailleurs à Richard Matheson que l'on doit le reste du scénario du film, exception faite du sketch de John Landis et du prologue.

Dans la version télévisée, c'est un pensionnaire de la maison de retraite, Charles Whitley, interprété par Ernest Trues, qui exhorte ses amis à *être* jeunes en se compor-tant en Jeunes, Dans le film, le rôle de Whitley est tenu par le remarquable acteur mir Scatman Crothers, un enfant de la balle qui fit, il y a plus soixante ans, ses débuts dans le monde du spectacle comme batteur, guitariste et chanteur dans les bars clandestins, pendant la Prohibition. Ces derniers temps, Crothers s'est illustré à l'écran dans des rôles de composition : Vol au-dessus d'un mid de coucou, Lady sings the blues, et plus encore dans l'adaptation que Stanley Kuhrick a faite de Shining de Stephen King. Pendant le tournage de Kick the Can, Crothers, musicien incorrigible, a composé et dédié à son metteur en scène une chanson intitulée Un jeune homme remarquable.

Et quelle fut la réaction de Steven Spichberg, lorsqu'il lui fallut travailler avec des interprétes d'un âge tout à fait différent de celui de ses acteurs habituels? "Il y a une véritable symbiose qui s'établit entre des enfants de six ou sept ans et des personnes âgées de suixante-dix à quatre-virgt-dix ans. Tous retrouvent d'instinct une sorte d'audace, et c'est en cela qu'il est merveilleux de travailler avec eux. Certes, ils ont tous du mai à savoir leur texte, mais leur spontanéité dépasse l'entendement."

#### Sketch III, mis en scène par Joe Dante : It's a Good Lile!

"S'il faut qu'un film d'horreur suit une expérience positive - ce qu'il devrait être seion moi –, il vous faut jouer avec les peurs du public en faisant alterner les plages de détente et les scènes d'horreur". Voilà comment Joe Dante définit, du mains en partie. son attitude face au macabre, et c'est justement ce qu'il a fait dans ses deux dernières productions, Piranhas et Hurlements, sinsi que dans son prochain long metrage, Gremlins. C'est aussi le principe qu'il a applique dans son skeich de La Quatrième Dimension. Tiree d'une nouvelle de Jerome Birby, la version télévisée avait été écrite par Rod Serling et diffusée pour la première fois le II mars 1961. Bixby est l'auteur de plusieurs nouvelles de science-fiction, bien que It's a Good Life reste la mieux connue et la plus souvent citée dans les anthologies. On lui doit aussi le scénario d'un classique de la série B intitulé It, the terror from beyond the space, qu'on s'accorde à considérer comme l'archetype d'Alien, le film de Ridley Scott sorti en 1979.

La version télévisée de It's a Good Life racontait l'histoire d'un petit garçon. Authony Fremont Goterprété par Rilly Mumy, jeune acteur de la télévision américaine trepopulaire dans les aonées 60), doué de pouvoirs immenses et terrifiants. Comme Serling l'a précisé en présentant le conte, "c'est un petit garçon de six aux, avec une jolie petite frimousse de bambin aux yeux bleus et candides, mais quand ces yeux se tournent vers vous, vous avez intérêt à faire votre prière, parce que l'esprit qui se cache derrière ces yeux est prêt à charger".

La petité terreur mêne parents et amis par le bout du nez, car parmi son arsenal de plaisanteries, il a la faculté de transformer un être bumain en diable à ressort et de faire tomber la neige a volunte, provoquant ainsi la ruine des récoltes du voisinage. En fait, il terrorise toute la ville de Peals-ville, et ce jusqu'aux dermières junages que Serling commente ainsi : "...si, par quelque curange hasard, vous tombiez sur lui, vous auriez intérêt à faire votre prière. Sinon, vous agissex à vos risques et périls parce que, si vous reneuntrez vraiment Anthony, vous pouvez être sûr d'une chose : vous avez pénétré dans la Quatrième Dimension".

Des trois histoires adaptées de la série originale Im Qualrième Dimension, Il's a Good Life est celle qui se démarque le plus de sa source, hien que les prémisses restent les mêmes : un petit garçon terrorise sa famille par ses, pouvoirs surnaturels. Mais, en adaptant l'histoire pour le grand recon-Dante et Matheson, son scénariste, unt utilise les récents progrès accomptis dans la



technologie des trucages au cinéma. La fin est un véritable festival d'effets speciaus créés par le talentueux Rob Bottin, dans la scène où Anthony (interpréte par Jeremy Licht) déchaîne ses terrifiants pouvoirs, La passion du melteur en scene pour les classiques du dessin anime eclate dans It's a Good Life, à en juger par ses scènes hautement expressionnistes et par la profusion de dessins animés cauchemardesques que l'on peut voir sur les nombreux écrans de télévision disséminés dans la maison d'Anthony, t'est comme si Tex Avery avait rencontré le Docteur Caligari dans les profondeurs d'un reve d'opium.

#### Sketch IV, mis en scène par George Miller : Nightmare at 20.000 Feet

Nightmare at 20,000 Feet a fourni l'un des monicots les plus marquants de la cinquieme et dernière saison de la série télévisee La Quatrième Dimension, lorsqu'il fut projeté le 11 octobre 1963, grâce au scénariste Richard Matheson (adaptant sa propre nouvelle) et au metteur en scène Richard Donner. Ce dernier devait s'imposer quelques années plus tard en signant la mise en sciene de Superman I. En ce moment il met en scène un autre long métrage, Ladyhawke. Le conte remplit la même function dans la version pour grand écran, elle aussi écrite par Matheson et mise en scène par le créateur de Mad Max, George Miller, Comme l'explique Miller, "ee qu'il y a de merveilleux dans le fait de realiser ce film, c'est que nous devons faire lace au defi qui était celui de Rod Serling dans chaque épisode de La Quatrième Dimension. Il faut à la fois, et dans un laps de temps très bref, raconter une histoire et mettre en situation un certain nombre de personnages, d'où la nécessité de concentrer tous les effets".

Et c'est justement ce qu'il fait : nous voyons un homme à bord d'un avion, pendant une tempéte : d'aperçoit un monstre ou un majin génie qui détruit systématiquement les moteurs. Mais malbeureusement, il est la seule personne à bord à le voir !

Dans l'épisode télévisé original, c'était un William Shatner d'avant Star Trek qui jouait le rôle du passager halluciné qui a de honnex raisons de douter de sa santé mentale : à la suite d'une dépression nerveuse, il a passé six mois dans un asile, et il vient à peine d'en sortie. A plusieurs reprises, il aperçoit l'étrange créature dincarnée par Nick Cravat, ex-trapéziste de cirque et partenaire de Bust Lancaster) en train de percer les moteurs, mais lorsqu'il le dit à su femme, à l'hôtesse ou à un autre pussager, le monstre a mysterieusement disparu du champ de vision. En proje à une terreur grandissante, il prend conscience qu'il est le scul à pouvoir agir, et passe à l'action : il vole le revolver d'un agent de police endor-mi, ouvre une issue de secours et abat le malin génie en le faisant ainsi tomber de l'aile de l'appareil. L'avion atterrit sans mal; mais là encore, personne no le cruit, et il sort de l'avion dans une camisale de force. En adaptant l'histoire, Miller et Matheson ani supprimé le personnage de l'épouse pour mieux faire ressortir la solitude du herns et les progrès terrifiants de sa paranoia. Le passager, interprété par John Lithgow, a simplement peur de l'avion, et grace à la mise en scène intensement personnelle de Miller, nous partageons son horrour, Miller caracterise ainsi la façon dont il a fraite l'épisode : "tout y est porté à son paroxysme; chaque bruit est accentué pour devenir plus suggestif; si le passager cherebe les youx de l'hôtesse, c'est pour y trouver la confirmation d'un incident. C'est simplement un homme de bon sens qui a peur de l'avion. Ce pourrait être vous ou moi". Il y a aussi, dans le sketch de Miller, des effets et des maquillages spectaculaires. Au cours d'une scene rapide et discrète, on voit l'acteur ouvrir des yeux exorbités et, hien que le trucage passe insperçu. l'effet psychologique est considéra-ble. Le défi était triple : construire en studio une aile d'avion grandeur moure, déverser des tonnes d'eau sur cette maquette géante et ereer un monstre inédit.

Craig Reardon, qui s'est récemment illustré dans Poltergeist et Dreamscape, a élaboré une créature hérissée de piquants et dotée d'un visage terrifiant, Reardon a di reter én permanence sur le plateau de laurnage afin de réparer les dommages que causaient à sa création les tonnes d'eau et les ventilateurs qui simulaient la tempété déchainde à l'extériour de l'avion. Le travail de Reardon a été complété par David Allen, qui a fourni un un deux plans montrant le malin génie quittant l'avion à tire d'aite.

PHILEDWARDS (udapte de l'anglais par Judith et Amfré BOUVET)

# Entre chien et loup...

POUR QUE LA CIVILISATION SURVIVE, IL FAUT QUE L'HOMME SE CONDUISE EN ETRE CIVILISE...

Vil est un genre difficile à réunir et à imposer, aussi blen au cinéma qu'en littérature, c'est bien celui du skelch ou de la nouvelle, modes d'expression ramassés sur eux-mêmes pour raconter une histoire complète en moins de temps qu'il ne faut aux autres pour installer leur intro-duction. Le court, le bref, le concentré sont généralement réservés à la chanson ou à la télévision, spécialement adaptés aux temps limites. Et ceux qui s'aventurent à sortir un recueil de nouvelles, ou un long métrage formé de plusieurs courts, prennent toujours le risque de se casser les dents, quelle que soit la valeur de leur œuvre. Décider de se mettre en quatre pour parter an cinému quelques épisodes d'un feuilleton télé des années 50, aussi bons soient-ils, est forcement risqué, même pour les stars inconstées que sont nos valeureux mousquetaires de la camera... A leur actif, il y aura le gigantesque mouvement de curiosité suscité par leur as-sociation. Sur cette superbe brochette s'alignent les responsables des plus grands succès commerciaux de ces dix dernières années; il ne manque que Lucas, qui doit être insensible aux charmes crepusculaires... En fait, il est difficile de speculer sur les chances de réassite de TZ. Gros succès ou demi-plantage? C'est, comme d'habitude; le public qui rendra le verdict. Il peut plebisciter la qualité exceptionnelle de ce film esthetiquement parfait : la virtuosité technique de nos quatre larrons n'est vraiment plus à démontrer, et c'est on véritable régal que de se plonger dans des images de crite beauté-là.

Mais il peut aussi ne jamais se sentir vraiment accroché par ces petites histoires, très



différentes les unes des autres et plutôt inégales : si l'épisode de Miller n'a aucune prétention "moralisante", s'il s'agit juste là d'une tranche de vie spectaculaire, une tranche de peur faite de rire et de panique mêlés, les trois autres ont un message à faire passer. Pour Lundis, c'est le rocisme qu'il faut extirper de l'homme. Pour Spielberg, c'est la jeunesse du ereor qu'il faut garder jusqu'au bout. Pour Dante, c'est l'inconsciente cruauté enfantine qu'il faut savoir désamorcer par les vertus de l'enseignement.

Impossible d'oublier, en regardant ces sketches, qu'à l'origine il y a un homme nomme Rad Serling, profondement humain, consciencieux et intègre, toujours prêt à pourfendre le mal dans ses scenarios, à se battre pour que régoent sur le monde l'hommèteté et la droiture... Le fantastique était à ses yeux un moyen comme un autre de défendre les valeurs qui lui tenaient à cœur sans se faire traiter de vieux radoteur par un public et des annonceurs par nature peu enclins à donner dans le social. 30 ans plus tard, les bonnes àmes se font toujours aussi rares, pour ne pas dire plus, et les étans moralisateurs de Serling sont à la fois inat-

taquables ao niveau do fond, et légèrement désuets parfois au niveau de la forme. Malgré tout leur talent, et leur indéniable "modernité", les trois réalisateurs des segments suscités ne peuvent empêcher que, par endroits, leurs historiettes ne déropent vers le cours d'instruction civique; avec une mention spéciale pour la scene du trois où l'instit et le sale moutard se retrouvent flottant dans un no mon's land pavé de bonnes intentions. Quant à la promenade du sale raciste au pays d'autres sales racistes, mieux vaut ne pas trop la chalouiller sous le menton : elle a coûté trop de vies humaines (et cette de l'acteur principal, entre autres) pour qu'il soit aise de la décortiquer.

Et puis, zut! A un moment au tant de films miteux brandissant la violence, le sexe ou l'horreur comme unique étendard et comme sordide appăt, Twilight Zone apparaît comme un bain de bonne et helle jouvence, parfois déconcertant au premier abord, mais dans lequel îl est bon de plonger, et de replonger sans arrière-pensées, puisqu'il ne taissera pas d'arrière-gout douteux...

Claire L. PAILLOCHER

Contre le racisme, Landis





TRAQUE

PAR LES UNIFORMES NOIRS,
IL EST TROP TARD

POUR CRIER POUGE...



Personne o'a jamais dit que le genre fantastique devait s'abstenir de toute réflexion, bien au contraire. Muis précisement, s'il suscite souvent une réflexion, c'est par le recal qu'il prend par définition vis-à-vis des choses. Spielherg a fait avec K.T.

un film antiraciste, mais il e'est abstenu de toute référence directe au rueisme "quotidien". Or Landis, dans son sketch de Twilight Zone, one ce qui n'avait (presque) jamais éte osé précedemment : une condamnation du rueisme dans un film fantastique,
mais sons parabole. Par opposition à
George Miller qui va chercher pour nous
faire peur un goome surgi de nulle part,
Landis "se contente" de mettre en scène
des soldats maris, des cagoulards du Ku
Klux Klan, ou des soldats américains opérant au Vietnam.

La presse américaine a été, sinon hostile, du moins très condescendante à l'égard de son histoire. Un cadre (très) moyen américain sort d'un café où il vient de discourir contre les juifs, les Noirs et les Jannes. Mais, lorsqu'il est dans la rue, il découvre qu'il n'est plus dans sa chère Amerique contemporaine, mais dans le Paris occupé de 1940, et qu'il est pourchassé par la Gestapo comme s'll était juif. Lorsqu'il croit avoir échappe à ses poursuivants, il se retrouve au milieu de membres du Ku Klux Klan, qui le craient Noir. Et ainsi de suite... Rien sur, les intentions du réalisateur sont claires, mais une question de principe se pose ; a-t-on le droit de construire un spectacle, et même, d'une certaine façon, de plaisanter avec des choses pareilles...? (oui, de plaisanter, parce que la sketch est extrêmement drôle.)

Mais demander cela, c'est oublier deux choses. La première, c'est que Rod Serling - créateur de la série télévisée originale (v. l'article qui loi est consacré dans ce noméro) - en était venu à concevoir des récits fantastiques pour échapper aux ennois de la censure. On n'aimait pas beaucoup les "thèmes sociaux" dont il agrémentait ses scénarios. Avec son sketch faisant référence à la réalité et à l'histeire, Landis réalise done tout simplement on retour aux sources. La seconde chose qu'il convicot d'avoir à l'esprit, c'est que Landis, comme beaucoup de grands créateurs, fait d'une cer-taine manière toujours le même film, ou est en tout cas hanté par les mêmes obsessions. Disons simplement que le titre original d'Un fauteuil pour deux, Trading Places (litt.: échange de rôles), conviendrait à merveille à son sketch de Twilight Zone, et l'on aura compris l'étonnante cohérence de son travail. Depuis qu'il a commencé à faire des films, Landis passe son temps à franchir des barrières ou à construire des ponts. Entre les animaux et les bommes (Schlock!). Entre les morts et les vivants (Le toup-garon de Londres). Et maintenant entre les hommes et les hommes. On parlait de titres : Twilight Zone, avec son crépuscule entre le jour et la nuit, sa frontière qui n'en est pas une, par qu'elle est progressive; Twilight Zone (qulions cette Quatrième Dimension française déja démodée) était fait pour lui.

En fait, si l'ou peut à certains moments éprouver un malaise à la vue de son bérostraqué par des uniformes noirs ou par des chiens, le malaise n'est pas dans le film; il est dans ce dont il nous parle. Absurde, cette histoire d'Américain-juif-Noir-Viet-cong courant à perdre haleine à travers le temps et l'espace? Bien sur. Mais pas plus absurde que les principes mêmes du racisme, qui consistent à poser en vérité des affirmations arbitraires. Landis aurait pu imaginer une espèce de Zelig à géométrie variable qui deviendrait vralment juif ou vraiment Noir pour justifier ses malheurs. Au contraire, en tout lieu, en toute époque, il garde la tenue et l'apparence de l'Américain moyen qu'il était au début. Et lorsque les membres du Klan s'apprétent à le lyn-cher parce qu'il est Noir, it a beau leur montrer ce qui devrait leur crever les yeux (sa peau blanche, si blanche), rien n'y fuil. Ils ont dit qu'il était Noir. Donc il est Noir. Absurdité plus grande encore torsqu'au Vietnam il est pris entre des Américains et des Vietcong.

On reprochera peut-être à Landis d'en faire un peu trop et de transformer en roman-feuilleton un court métrage de vingt minules en faisant parcourir à son héros une véritable galerie des racistes en tous genres. L'épisode télévisé original dont il s'est librement inspiré se limitait à lu partie vietnamienne. Mais cette "diversité" est ich nécessaire. Landis rappelle de façon saislissante que le racisme n'est jamais limité à une "race" précise : le processus, lorsqu'il s'engage, devient mouvement perpétuel. A l'intérieur de se frontières se construisent d'autres frontières. Et à l'intérieur de ces autres frontières, d'autres frontières, d'autres frontières encore. Exclure les juifs, soit. Mais c'est aussi exclure les Noirs, Soit. Mais c'est aussi exclure les gens à lunettes. Soit. Mais c'est aussi exclure les gens à lunettes. Soit. Mais c'est aussi exclure les gens à lunettes. Soit. Mais c'est aussi exclure les gens à lunettes. Soit. Mais c'est aussi exclure cenx qui portent un pantalon



vert. Soit. Mais c'est aussi s'exclure soimême. Mais il est alors trop tard pour crier "Pouce!" Rappelons que, pendant la Nuit des Lougs Conteaux, les SS afferent assussiner l'un des leors à tanite d'une erreur due à une homonymie. Ils envoyèrent les cendres à la veuve avec un mot d'excuse. Il est tellement difficile de tenir tous les fichiers à jour!

Mieux vant, dans cer conditions, ne pas en tenir du tout. En quittant le café à cause de la diversité humaine qu'il représente, le cadre moyen américain u'a pas isolé les autres. Il s'est isolé lui-même. Et c'est "en toute logique" qu'il se retrouve enfermé dans un wagon pour être déporté.

C'est, sauf erreur, le premier plan subjectif do film : le spectateur voit les mains du hérus cherchant à passer à travers les jours des parois du wagon. Camme si c'étaient les siennes. Trading Places, échange de rôles encore. Mais quand le rôle est celui du raciste, il vaut mieux éviter de le prendre... FRÉDÉRIC ALBERT LÉVY.

#### FICHE TECHNIQUE:

TWILIGHT ZONE, LA QUATRIEME
DIMENSION, U.S.A. 1983.
PROLOGUE ET 1" SKETCH. PR: George
Folsey Jr. R: John Landis. SC: John
Landis. PH: Steven Lamer. MONT:
Malcolm Campbell. MUS: Jerry
Goldsmith. MAQ (PROLOGUE): Craig
Reardon. DEC: Barbara Paul Kneger.
COST: Susan Patricia Dugan. AVEC:
Vic Morrow (Bill), Doug McGrath (Larry).
Charles Hallahan (Ray), Remus Peets,
Kai Wulff (les officiers allemands). AVEC
(PROLOGUE): Dan Ackroyd (Le:
passager), Albert Brooks (Le
conducteur).

Twilight Zone - The Movie A novel by Robert Bloch. Corgi Books, Londres.

Pourquoi a-t-on appelé Robert Bloch pour écrire cette adaptation "romanesque" de Twilight Zone, alors que Matheson avait écrit les scénarios de deux sketches sur quatre et collaboré à la rédaction d'un troisième? Voilà un mystère de plus à ajouter à ceux de la Quatrième Dimension! Pour la petite histoire, signalons que le livre respecte, sauf erreur, l'ordre des sketches qui avait été initialement prévu : celui de Miller est en seconde position et celui de Spielberg - comme son thème semblait l'imposer - est placé en conclusion. Le travail d'adaptation de Bloch est extrêmement réussi : il parvient à rendre fluide dans sa narration un épisode aussi "découpé" sur l'écran que celui de Miller, Il adopte

volontairement un style simple et clair pour évoquer toutes ces contrées crépusculaires, et (peut-on le dire sans offenser les puristes?), ses histoires sont plus agréables à lire que celles du créateur de la série, Rod Serling, régulièrement réimprimées aux Etats-Unis chez Bantam Books (trois volumes en tout : Stories from the Twilight Zone, More Stories from the Twilight Zone, New Stories from the Twilight Zone*).* 







Initialement, le sketch de Spielberg était le dernier de la série. Pour de mystérieuses raisons, il s'est, au moment de la production, retrouvé en deuxième position et ce n'était pas un avancement dans l'échelle hiérarchique pour cause de bonne tenue... Au

contraire. Il semblerait que, pour l'opinion américaine, l'épisade Spielberg soit l'un des moins bien acceptés, juste derrière le Landis, justement, qui est, lui, franchement boudé. Matheson, l'heureux auteur des deux autres sketches (fort bien reçus par la critique, eux), explique ce phénomène de rejet avec bon sens et indulgence : les gens n'aiment pas le Landis à cause de l'accident, et reprochent au Spielberg son rôté "romance", parce qu'ils ont oublié à quel point beaucoup d'épisodes originaux de TZ étaient sentimentaux. Matheson est un type teier fair play.

un type très fair play.
Il défend l'épisode écrit par George Clayton Johnson, alors qu'il avait lui-même écrit un scénario d'abord accepté, puis refusé par Spielberg. Il s'agissait d'une histoire de vilains gurnements terrorisant leurs petits camarades la nuit d'Hulloween. Bien que sedait par l'idée. Spielberg estima que la réalisation de cette histoire prendraît trop de temps et d'argent, alors qu'il avait décidé en accord avec ses partenaires de faire un fim vite fait hien fait, et pour pur cher. Matheson, qu'u courmement travaille pour le TZ série TV, était de toute façon d'avis que, pour le cinéma, it fallait écrire de nou-

veaux sketches, et ne pas réutiliser les vieux, même ravalés. Mais il étuit apparemment le seul à penser ainsi, puisque ce furent quatre sketches extraits de la série qui furent sélectionnés. Avec, bien sûr, quelques modifications, surtout au niveau des fins : celles du Dante et du Miller sont plutôt plus optimistes que les originales (la jeune femme reprend en main le gamin, le réacteur porte recllement les traces d'une agression venue d'ailleurs, qui réhabilite le passager), alors que celle de Landis est sans espoir (au lieu de sauver deux enfants, le raciste partira en déportation).

raciste partira en déportation).

De toute façon, Spielberg, qui est l'un des meilleurs directeurs d'enfants du monde, était bien décidé à en mettre dans son "segment". (Il paraîtrait d'ailleurs que s'il a demandé à François Truffaut de jouer dans Rencontres, c'est aussi parce qu'il admirait énormément sa façon de diriger les enfants, et qu'il vouloit l'avoir sous la main pendant le lournage.)

Kick the Can (litteralement "Shoote dans la buile"), épisode initialement écrit par George Clayton sur le thème "même les vieux peuvent redevenir jeunes", ou plutôt "plus on est vieux plus on pense jeune", avait fout ce qu'il fallait poor séduire Sieven Spielberg. Un côté conte de fées pour adultes, plein d'enfants, d'espoir et de gentillesse. En regardant Kick the Can, d'un reil généralement attendri, on comprend assez vite pourquoi Spielberg ne voulait pas de scénarios neufs, sans passé ni souvenirs, spécialement écrits pour le film à la manière du feuilletom. Où auraient été le charme et l'âme de Twilight Zone? Pour retrouver le



goût de la série, il fallait obligatoirement revenir à la source, et reprendre d'anciens épisodes, ceux qui l'avait marqué, lui et les autres. Il fallait retrouver le vert paradis de l'enfance, et le parfum du familier... "Juste avant Twilight Zone, il y avait cette musique au theme si particulier, reconnaissable entre tous, que l'on entendait de la pièce à côle, et qui vous appelait devant le poste ou vous restiez aggripe pendant une demiheure", raconte Steven. De cet envoûtant carillon il a fait une petite musique d'automne, donce à dire et jolle à entendre. intemporelle et nostalgique à la fois. Filmés avec sa maestria habituelle, les bambins version troisième ou premier âge sont merveilleux de naturel et de juvénilité. Les enfants sont la réplique exacte, juste un peu rafraichie, des vieux, qui sont, eux, des copies conformes des enfants, en plus fripe. A



l'origine, le scenario de Clayton laissait les héros à leur âge tendre, mais au moment de tourner le film, George Clayton se pose la question : mais qu'est-ce que ces matheu-reux vont devenir? Hs n'ont plus de foyer, aucun embroit pour aller, Personno ne les attend... Allez savoir pourquoi, cette triste constatution a suffisamment troublé George pour qu'il change sa fin, et que chacun récudosse son âge initial, sauvé de justesse d'une nouvelle vie picine de danger et d'imprévu (sans oublier l'école! ne serait-ce que pour cela, je refuserai toujours farouchement de tout recommencer, une fois c'est déjà bien assez. Trop, même.) Il est amusant de penser que ce type transforme same sourciller d'un coup de baguette magique les grands-parents en petits-enfants, et qu'ensuite il s'inquiète du réalisme de leur avenir. Ce genre de crainte ne semble pas avoir trop affecté les autres sketchistes, parce qu'un niveau dy futur immédiat, celui de leur héros n'est pas d'une grande limpidité non plus. Peut-être George Clayion est-il sculement à moitié fou, alors que les antres le sont complètement... En fait, c'est Joe Dante qui devait au départ tourner ce sketch; on se demande bien quel intérêt le réalisateur de *Hurlements* aurait trouvé à mettre en images une si charmante remanecon

Deux choses cucore à propus de Kick the Can: Allen Daviau, le chef opérateur, est, andgré son jeune àge, un génie de la muit mise en pellicule, et le gamin posé sur le rebord de la fenètre, prêt à s'envoler, fait si fort peuser à Peter Pan qu'il est difficile de ne pas y voir la confirmation de l'information selou taquelle épielberg à appréterait à tourner les aventures du jeune heros, avec Michael Lockson dans le rôle principal...

FICHE TECHNIQUE:

TWILIGHT ZONE, LA QUATRIEME DIMENSION.

2° SKETCH. PR: Kathleen Kennedy. R: Steven
Spielberg. SC: George Clayton Johnson, Richard
Matheson, Jesh Rogen, d'après un sujet de G.C.
Johnson. PH: Allen Davieu. MONT: Michael Kehn.
MUS: Jerry Goodsmith. DEC: Jackie Carr, William
J. Toegardon. AVEC: Scatman Crothers (Mr. Sloom).
Bill Quinn (Mr. Conney). Martin Genner (Mr. Weinstein).
Selma Diamond (Mrs. Weinstein). Helen Shaw
(Mrs. Dempsey). Murray Matheson (Mr. Agee). Peter
Brocco (Mr. Mute). Priscille Pointer (Miss Cox). LES
ENFANTS: Scott Nernes (Mr. Weinstein enfant).
Tanya Fennere (Mrs. Weinstein enfant). Evan
Richard (Mr. Agee enfant). Laura Mooney
(Mrs. Dempsey). Christopher Elsenmann (Mr. Miute
onfant).



Claire L. PAILLOCHET





## Contre l'éducation permissive, Dante





i.e PacMangobeses proies sur l'écrun vidéo pendant que deux boxeurs en sueur se castagnent à la télé. Le hamborger refroidit déja sur une feoille de laitue. Et le patron, ce vieil obsédé, n'arrête pas de faire do gringue.

Helen Foley n'est décidément pas à l'aise dans ce routier sordide. File n'arrive même pas à s'y retrouver sur la carte routière dépliée sur le comptoir. Tant pis : elle préfère quitter les lieux et continuer la route. Même si élle ne suit pas trop où elle va.

Elle serait déjà loin si le vélo d'un petit mônte n'était pas venu s'écrahouiller contre le pare-choc arrière de sa voiture, sur le parking. Ce môme, elle l'avait déjà aperçu dans le bar. C'était lui qui jouait au PacMan. et comme sa machine détraquait les images du poste de télé, il avait failli se faire cogner par un des clients hargneux. Et elle, Helen Foley, était intervenue. Maintenant, lis roulent easemble vers sa maison. Car elle est vraiment gentille. Helen Foley : elle le raccompagne chez loi, ce panyre mioche. Il s'appelle Authory, et il a une bouille ravie. Tiens! Voità sa maison. Isolée certes, mais charmante. Vraiment charmante avec sea petits volets jaunes, son jardinet fleuri et sa toiture bien régulière. Dommage qu'il y ait tant de voitures abandomées aux alentours. Et puis la végétation a une drôle d'allure aussi : arbrisseaux ratatinės, herbes folles jaunies. La maison d'Anthony par contre vous en jette un sacré coup. Même que si vous étiez perdu dans une profonde foret, vous seriez drôlement content de tomber sur une telle merveille,

En aftendant, ous deux amis passent tran-

quillement le pas de la porte. Whha! Elle est vraiment chouette, la maison d'Anthony. Mme Foley n'en revient pas. Les petits membles colorés, les rideaux quadrilles de rouge, de bleu, de jaune, la télévision toute carrée avec ses boutous dorés, le lampadaire au long cou, le papier peint à fleurettes, les lits en bois alignés et couverts de coussins de laine : même la maison de Blanche-Neige n'est pas si belle.

Et puis if y a du monde chez Authony, Oh oui! Lui et sa copine sont à peine entrés que l'oncle Walf et la cousine Ethel accourent comme des lapins pour leur souhaiter la bienvenue. Ah! cel oncle Walt, quel marrant! Il a l'air tellement réjoui de voir débarquer cette belle madame. Il en avait peut-être un peu marre de se taper ces dessins animes à la télé... Auah! Mais voità Mouman et Poupa aussi! Ils descendent bien vite pour accoeillir leur petit Anthony. et puis se compagné surbut. Il ne fant pas la délaisser, cette charmante dame, Il foudrait même exsayer de l'empécher de quitter la maison d'Anthony. Oui : elle ne dolt pas partir tout de suite, elle est bien trop précieuse, Mme Foley.

Comme tous les petits enfants. Anthony se dépèche d'emmener son amie dans an chambre, au premier. Les parents et l'oncle. Walt vont mettre la table en attendant. Ils sont faits pour ça.

Etrange, la-haut : ces ombres toutes carrées, ces tableaux en noir et blanc, ces murs qui out l'air tout penché, et ces télés dans toutes les pièces, qui passent des dessins animés en permanence. Cette maison est vraiment faite pour Authory. Il doit y passer du hon temps en compagnie de l'oncle Walt. Ah ca oui! De toute façon, Mouman et l'unpa font toujours bien attention de ne januits deplaire à Anthony. Même qu'ils ont une sacrée trouille quand le petit se met en colère.

Alors tont le monde mange ce qu'Anthony a décidé de manger, regarde les dessins animés qu'Anthony a décidé de regarder. Et tout le monde rit avec lui, même si le cœur n'y est pas... Il ne doit jamais se fâcher Anthony, sinon...

Sinon, la consine Ethel pourrait bien se retrouver dans la télé avec ses amis Bunny. Elmer et Betty Boop, les l'abitants des dessins animes, et Poncle Walt, pendant son numero de magle pourrait sortir autre chose qu'un gentil lapin de son chapeau pointu... Enfin, c'est Anthony qui décidera de tout cela. Seulement Anthony. Car Mme Foley est en train de s'en apercevoir, il fait la pluie et le beau temps dans cette maison. Et si quelqu'un a le malheur de le contredire dans ses gouts et ses couleurs, il est capable de dovenir très mechant. Anthony... Rira bieu qui rira le dernier, Oncle Walt Hl, bi, hil

#### Yes, I know...

Joe Dante, le metteur en scène de ce troisième sketch est moins connu que les autres. Pourtant, ses deux derniers films avaient largement de quoi convaincre tout le monde.

Piranhas, qu'll a réalisé en 1977 pour la New World Pictures (la boûte de Roger Corman où il fit d'aiffeurs ses premières armes comme monteur), pied de nez aux Dents de la Mer de Spielberg, avait enthousiasmé les amateurs de séries B marrantes. Mise en acène alerte, humour bien glauque (les petits poissans bouffent quasiment TOUT : militaires, enfants, heros, politiciens véreux, pècheurs!), clins d'œil intempestifs (Barbara Steele, ex-sorcière aux yeux noirs dans les films de Corman et Bava, jounit



une scientifique sans scrupules, et une petite bestiole sortie d'une bande de Ray Harryhausen se baladalt parmi les bocaux du labo du sayant fou) : bref, du travail inventif et efficace.

Pois, il y eut Hurlementr, qui relança en 80 la mode des loops-garous. Dante démontra cette fois qu'il était beaucoup plus qu'un honnéte bricoleur de séries B. Sa maîtrise technique étonnante, digne d'un Carpenter, accentuait l'impact des exploits insensés du maquilleur fou Rob Bottin (souvenez-vous des gueules mouvantes des créatures, de leur stature immense), et son regard moderne, à la fois incisif (les loups-garous ne dédaignent pas un hon humburger saignant!) et respectueux, redonnait un peu de sang neuf à un mythe poussièreux (les coups de gueule de Lon Chaoey Jr. datent quand même de 1940...).

Lorsqu'on a appris que Dante travaillait sur Twilight Zone, inutile de vous dire qu'on l'attendait au virage. Eh bien, je crois que cette fois, tout le monde va jubiller de plaisir pendant vingt minutes. Car non seulement son sketch tient la distance vis-àvis des trois autres, mais il porte en plus la patte d'un auteur résolument original, destiné certainement, comme les Gury Sherman (Réincarnations), David Cronenberg (Dead Zone) et Lewis Teague (Cujo), à illustrer le fantastique de demain.

#### L'horreur vient de la télé.

Dante, comme les trois autres, s'est régalé dans sa jeunesse d'épisodes T.V. de Twilight Zone. Nous, en France, dans le genre "série fantastique traomatisante", nous avons eu droit aux Envahisseurs, aux Mystères de l'Ouest et à quelques épisodes inoubliables d'Au-Delà du Réel (même que ça passait sur

TF1 le samedi après-midi, entre deux sourires de Denise Fabre).

Dante, su même titre que Tobe Hooper et George Romero, s'est nourri de séries T.V. et de E.C. Comies (ces B.D. d'horreur adaptées par King dans Creepshow): cette culture de jeunesse influencera terriblement le "visuel" de son cinéma.

"Je me souviens du soir où fut programmé le premier épisode de Twilight Zone. C'était l'épisode pilote qui s'intitulait Where is Everybody, en 1959. C'était le seul qui ait une explication rationnelle à la fin, mais c'était rainessaire pour vendre la série. C'était vraiment chouette, et tout le monde en parlait le lendemain à l'école. Dès son début, la série Twilight Zone était étonnante, bien meilleure du point de vue dramatique que tout un tas de trucs qu'on avait vus jusqu'alors à la télévision.

Les conditions de production de ce feuilleton étaient particulières. On utilisait des plateaux déjà construits pour d'anciens films, ainsi que des techniciens qui avaient déjà travaillé pour le cinéma. Cela donnait à la série une qualité technique, qui, combinée avec la qualité de l'interprétation, et la simplicité de la production, la rendait incomparable. Quand elle est passée à la durée standard d'une heure (qui concerne les 18 épisodes de la 4 saison, en 1963), c'est devenu un peu bancal!

Lorsque Spielberg lui proposa de réaliser un des sketches de Twilight Zone-The Movie, Dante saisit en fait l'occasion de travailler pour une grosse production, avec des moyens mutériels importants. Question de montrer une fois pour toutes son savoirfaire. Et les moyens métrages, Dante les avaient déjà pratiqués à la télévision.

"Quand j'ai déburqué sur le projet, il devait y avoir trois histoires. Jahn Landis voulait faire quelque chose de son cru, Spielberg devait, lui, réaliser It's a Good Life. Mais il suggéra que je m'occupe finalement de ce skeich.

Pendant mon travail sur le film. J'ai trouvé la forme du court métrage très agréable. J'avais réalisé avant cela ma première production de télévision, une comédie d'une demi-heure qui s'appelait Police Squad. Cette série avait été conçue en six épisodes par l'équipe de Y a-t-il un Pilote dans l'Avion?

La durée d'une demi-heure était donc agrénble en ce sens que l'on n'attend pas de vous que vous concentriez l'attention des gens pendant 90 minutes : il faut simplement la retenir, la focaliser sur 20 ou 25 minutes. On n'est jamais en train de se soucier de l'heure qu'il reste à remplir.

Ma connaissance des films à sketches était à peu près limitée aux films étrangers, des films tels que Dead Of Night (Au Cœur de la Nuit, réalisé par Calvalcanti en 1945), qui reste toujours le chef-d'œuvre du genre d'ailleurs.

Il y a en aussi tout un tas d'autres trues du même genre, chez la Amicus comme Tales From The Crypt. Vault Of Horror et Asylum. Aucun d'entre eux n'a été particulièrement réussi, je trouve. Le problème avec les films à sketches, c'est qu'il y a toujours une histoire qui est meilleure que les autres, et qui fait paraître le reste raté, trop lent ou trop rapide. Et puis, an échaue la plupart du temps à trouver une sorte de cadre, de dénominateur à toutes les histoires. Cela n'avait été fait que pour Dead of Night: c'est le seul film à sketches où la liaison entre les histoires est aussi intéressante que leurs contenus.

Twilight Zone-The Movie n'a pas de cadre. L'idée originale était que les personnages se déplaceraient d'un épisode à un autre, mais, étant donné toutes les difficultés rencontrées pendant le tournage, on a finalement abouti



à quatre histoires complètement indépendantes. Il ne restait plus que deux mois avant la sortie du film, et on ne savait toujours pas dans quel ordre on allait les mettre, on même comment on allait les relier!"

#### Le monde merveilleux de la couleur

Comme les outres sketches du film, celui de Dante a subi pas mal de modifications par rapport au scénario original de l'épisode télé. Comme il l'avait fait pour Hurtements, Dante a actualisé l'intrigue et les personnages. L'histoire originale de Jérome Bixby datait de 1953, et le petit garçon se servait alors de ses super-pouvoirs pour faire retourner à l'état de nature son entourage, et instaurer une sorte de vie rurale, sans électricité, ni automobiles. A cette époque, l'euphorie industrielle battait son plein, et les verts pâturages narguaient les citadins compressés dans les buildings.

Dante a choisi d'accommoder la nouvelle version avec les phantasmes d'un enfant des années 80 : il projette cette fois Anthony dans un monde féerique et joyeux, plein de bruits, de contenes et de fureur ; celui des dessins animés.

"Ic me suis toujours intéressé au travail des réalisateurs de dessins animés. Le premier film que j'aie vu, c'était Blanche-Neige et les Sept Nains.

Quand j'ai commencé It's a Good Life, bien que l'épisode original fût très bien fait, j'al cherché à y inclure des éléments personnels. Avec le scénariste Richard Matheson, nous avons choisi de ne pas utiliser comme décor une ferme des années 50 (comme dans l'épisode T.V.).

Nous pensions qu'un enfant d'aujourd'hui,

surtout s'il est seul, aurait pour manie de regarder la télévision, de se plonger dans un monde imaginaire. Et puisque MON monde imaginaire, c'est les dessins animés, pourquoi après tout n'aurait-ce pas été aussi le sien? Alors, on a regardé tout un tas de dessins animés avant de commencer l'adaptation.

Il y avait un dessin animé de Chuck Jones qui s'appelait Moune Wrechers qui se passait entièrement à l'intérieur d'une maison. C'était un décar parfait, vraiment idéal. On a adopté cela et an a construit pour la maison d'Amhony, le petit garçon du film, quelque chose qui ressemblait à ce décar".

Dante s'était déjà amusé avec les dessins animés dans Pirahnas et Hurlements. Alors que les victimes succombaient sous les machoires des petits paissons ou des loupsgarons, un poste de télé diffusait au même instant des dessins animes montrant un grand toup soufflant sor la maison des petits cochous et un gros poisson blaqueor harcelant un pécheur soitaire! Mais cette fois, le dessin animé, seul refuge d'un enfant soittuire, accapare la réalité.

Le monde merveilleux de Mickey n'est plus comme dans Hurlements et Piranhau une représentation logitive et hamoristique de la réalité, mais le terrain de jeu gratesque d'un enfant copricieux et de ses "parents" paniqués. D'ailleurs, dans ce décor de pain d'épice, les adultes oux-mêmes se mettent à giguler et a piaffer comme des souriceaux Tour le mande yit dans la rélé. Au son des PinPun! des Bang! des Vraoum! et des Accaargghh! aussi... Car les habitants des dessins animés in sont pas toujours bendres entre cus. Et encore moins avec les intrus... "Les dessins animés les plus drôles sont ceux qui sont les plus violents. Les enfants, je crois, som constamment sous-estimés. Les

gens essaient toujours de leur cacher des choses, de les tenir à l'écart en pensant qu'ils ne sont pas capables de comprendre la réalité. Disons qu'un enfant de dix ans aujourd'hui est largement aussi futé que je pouvais l'être, moi, à l'âge de quatorze ans. Tant de choses les stimulent dans notre société. Les dessins animés, par exemple, sont pour eux une grande source d'épanouissement".

#### La maison du docteur Caligari.

Anthony, le heros du sketch, a de quoi cire ravi. Dante et ses techniciens ont réalisé une processe : recréer en trois dimensions un univers de l'aux-semblants, de perspectives improbables, de cooleurs délavées. Du coup. le petit garçon vit bien dans la maison de Félix le Chat : les fauteuils ont des accoudoirs gonflés, des coussins trop rembourrés. le combite du premier étage, zebré d'ambres impossibles, se continue à l'infini, et on aperçuit même derrière les petites fenêtres n rideaux fuselés, un job paysage de carton-Le travail sur l'espace est époustouffant. Grace à la photographie de John Hora, a qui l'un devait deja les crépuseules blenles de Hurtements, les protagonistes sont comme traqués par leurs ombres, el les meubles semblent eneastres dans les mura-Comme dans Tom et Jerry, Anthony et sa petite famille s'évanouissent d'un seul coop derrière un bout de décor, et ressurgissent ailleurs l'instant d'après. Cette fabuleuse maison n'a en fin de compte plus de dimensions : suivant les cadrages et les eclatrages les décors et les personnages changent de

A la base de ces miracles visuels, une option technique très inhabituelle, directement hé-



ritée de l'expressionnisme allemand (remember Caligari...).

"Les décors n'ont pas été construits à l'échelle réelle. Il n'y avoit pas d'angles droits par exemple. On ne pouvait pas monter l'escalier, car il se rétrécissait énormément quand on arrivait en haut. Les perspectives ont été forcées : ce n'est pas visible au premier coup d'œil, et ça ne l'était pas même sur le plateau, mais il en résulte une déformation de l'image différente de celle qu'on peut obtenir avec des objectifs spéciaux".

#### Le lapin aux dents pointues

Et puis, bien sûr, le meilleur pour la fin. Dante et son équipe n'ont pas fait que matérialiser une bicoque de dessins animés, ils ont aussi invité quelques amis de Droopy à rejoindre la réalité d'Anthony. C'est la qu'intervient, celui que certains (moi...) nonment défà le Mertin du cinéma : Rob Rottin, ce grand mec de viogt-cinq ans hyper-doué, créateur des maquillages spéciaux de The Thing de Carpenter et de Hurlements de Joe Dante. Dante lui a demandé l'impossible : sculpter et unimer une faune de cartoons : gros honny any dents trop longues, loup de Tasmanie vrombissant, bref, tout un lot de bestioles aux tronches rigolardes et grimaçantes, aux yeus sauteurs à la démarche bancale. Un bout de Tex Avery pour de vrui quoi!

"La séquence d'effets spéciaux à la fin, a pris énormément de temps. Rob Bottin s'est enfermé dans ses studios, en est ressorit avec quelques esquisses inspirées des dessins animés de Tex Avery et des dessins de jeunesse, influencés par la "Car Culture" américaine montrant des monstres à grosses têtes au volant de petites voitures (NDLR: on retrouve cette influence sur les bagnoles "customisées", dragons cracheurs de llammes emergeant des capots laqués des vieilles Simea retapées et transformées en dragsfers). Notre ami Bottin a combiné tout cela avec des petits trucs dont il a la spécialité, pour obtenir les monstres qui jaillissent de la télé.

Tous ces effets étaient mécaniques puisqu'ils étaient réalisés sur le plateau. Des gens cachés sous les créatures manipulaient des cordes, des câbles, des hallons. Cette technique prend énormément de temps : comme elle nécessite beaucoup de main d'œuvre, elle est difficile à mettre en place. On a dû également varier constamment la vitesse de la caméra, car lorsque c'est une main humaine qui s'occupe de mettre en place de tels procédés, le rythme devient également mécanique. On le casse en changeant la vitesse de la caméra.

Il n'y a pratiquement pas dans le film de plan à effets spéciaux qui soit filmé à vitesse normale. Nous avions mis au point cette technique dans Hurlements. On commence donc un plan à 24 images-seconde, on descend à 12 images-seconde, puis on remonte à 30 images-seconde. Ensuite, lorsqu'on visionne le tout, on sélectionne les morceaux les plus réalistes. La seule difficulté, c'est qu'on ne peut pas laisser cela longtemps sur l'écran. Toutefois, il faut bien être conscient d'une chose, c'est que lorsque qu'on filme des monstres, moins on en montre, plus ils restent dans la tête du spectateur!"

#### Over the rainbow ...

Le sketch de Joe Dante retrouve la magie de ces films qu'on se tapait, tout mômes, le dimanche après-midi, après le gâteau. Des films féeriques, merveilleux, avec des arbres qui parlent et des routes toutes jauwes qu'se perdent dans l'horizon. Il nous reprécipite dans un monde qu'on croyait disparo. Un monde pétitant, où les mots lances en l'air vous retombent sur la tête, où les saucisses sunt prêtes a se coller sur le bout de votre nez, où les Droopy traversent l'ecran de la télé pour vous faire un pied de nez.

Un monde en couleur (même si on y pénétrait par une télé noir et blanc) où les grandes personnes ne sont pas bien vues. Un monde trop beau pour n'être pas vrai. Celui de Judy Gartand et de son chien Toto. Ceha de l'infame Dr. T. et de ses enfants musicieus.

On comprend que Spielberg ait supplié ensuite Dante d'imaginer Gremlins, une sorte de suite à son sketch : des magiciens pareils, en ne court pas les cues....

FRANÇOIS COGNARD III.

#### FICHE TECHNIQUE

TWILIGHT ZONE, LA QUATRIEME DIMENSION.3" SKETCH. PR: Michael Finnell, R: Joe Dante. SC: Richard Matheson, d'après un sujet de Jérôme Bisby. PH: John Hora, MONT: Trus Hirsch. MUS: Jerry Goldsmith. SFX MAQ: Rob Bottin. DEC: Jackie Carr, William J. Teegarden. SEOUENCES ANIMEES: Sally Cruikshank. MATTE PAINTINGS: Dreamquest Images inc. AVEC: Katleen Quinlan (Helen Foley), Jeremy Light (Anthony), Kevin McCarthy (Oncle Walt), Patricia Barry (La mère), William Schallert (le père), Nancy Cartwright (Ethel), Dick Miller (Walter Paisley).





"Mesdames et messieurs, veuillez éteindre vos cigarettes et attacher vos ceintures, l'avion va décoller dans quelques instants." La voix suave de l'hôtesse de l'air résonne encore aux orcilles de Monsieur

Valentine comme une prémonition funeste. Oui, Monsieur Valentine a cette trouille qu'on ne guerit pas, qui vous colle aux boyoux comme une liqueur trop amère : it a une

terreur viscérale des avions.

Oh, sur terre Monsieur Valentine est quelqu'un de très convenable! De reconnumème. Ses ouvrages mathématiques ont obtenu un succès certain et il a un nom dans le monde des Sciences. Mais lorsqu'il prend un vol, théorèmes et équations foutent le camp et il se retrouve seul... avec cette trouille noire de l'altitude.

Le voici justement dans les toilettes de l'avion. Recroquevillé sur lui-même, isondé de sueur, il laisse échapper quelques gémissements de ses lèvres serrées. Il craque,

Henrosement, les hôtesses n'en sont pas à tem premier vol. Gentiment, elles calment monsieur Valentine, l'extraient de son petit refuge dérisoire et lui font regaunt son fauteuil. L'incident semble clos et, malgré l'orage, le voyage va sans doute se passer sans encombres.

Monsieur Valentine, lui, n'use plus bouger. Epuisé, il jette un regard vide à travers le hobbot, il n'regard sans objet qui erre sur l'aile de l'avonn se balade sur les réacteurs et se peed dans la mit.

Erre sur l'ailé de l'avion, se balade sur les réacteurs et se perd dans la mit... Erre sur... Mais? Mais quelle est donc cette silbouette difforme plaquée sor l'aile? On dirait... Mais oui, elle bouge! Elle rampe! Elle vit! Elle se glisse jusqu'an réacteur, le chevauche, s'apprête à le détroire! Aamaaaaahbhhh!! Vite! Vite! Il faut faire quelque chose! Elle va nous tuer tous! Ne restez pas là à me regarder comme si J'etais fou! Elle va nous (ver. je vaus dis! Faites quelque chose!...

#### Comme une sauterelle sous un verre

N'en racontons pas plus! Vous connaissezlà le postulat de départ du terrifiant quatrième sketch de l'wilight Zone; à vous de découvrir le reste-...

Précisons tout de même un peu quel en est le décour : Terreur à 20000 Pieds se déroule presque intégralement dans un avion. Mais un avion filme par George Miller, le râtisateur de Mad Max I et 2 Le John Ford des temps nouveaux, le maître des grands espaces reduit à un décor d'à peine cent metres carrés, quelle folie!

Folie? Pas tant que ça. Le jour où Spielberg et Landix ont proposé à Miller de realiser ce dernier sketch, ils ont été bien avisés,

Le réalisateur étouffe dans ce décor. C'est évident. Et puisqu'il s'agit de filmer un type stressé, cette claustrophobie est pour le moins bienvenue. Terreur à 20000 Pieds jouant sur les nerfs, les mouvements de caméra de Miller, qui, sans cesse et sans cesse, butent sur les parois intérieures de l'appareil, sont d'une efficacité maximale, hystérique. Mais n'allez pas croire pour autant que la réassite du sketch est le fait du hasard, du tempérament naturel d'un metteur en scène habitué aux déserts australiens, projeté soudain dans un lieu clos et qui, inconsciemment. Illmerait l'un et l'autre de manière identique! On sent dans Terreur à 20000 Pieds la même intelligence, le même professionnalisme et, surtout, la même tigueur qui ont permis aux deux Mad Max d'être ce qu'ile sant (invitie de préciser, je pense).

J'en veux pour preuve ces travellings le long des rangées de fauteuil, semblables dans leur principe à ceux de Mad Max 2 le long du camion citerne. Dans un cas comme dans l'autre, il s'agit de développer l'action en offrant au regard, dans un même mouvement de caméra ultra-rapide, mille actions, mille visages différents qui se succèdent, se répondent et se lousculent.

#### Il ne faut pas parier sa tête avec le diable

Gres inspecteur obserne an visage degoulinant de graisse, couple de vieillards arborant des T-shirts branches, punk timide echappe des mains du Humungus de Mad May 2, petite fille perverse qui fusille Valentine tantot de ses veux, tantot de son polaraid, les passagers de l'avion composent une toule higarrée, aux réactions étonnantes, qui se prête volontiers à ce jeu de la frénésie.

Tout George Miller est là. Dans cette capacité à créer un onivers impossible, mais crédible. Realiste dans son délire. Réaucoup d'écrivains, mais peu de metteurs en



scène sont ainsi parvenus à rester cohérents dans un fantastique du grotesque. Federico Fellini y était arrivé loi, dans un sketch d'Histoires Extraordinaires intitulé Toby Dammit, Il ne faut pas parier sa tête avec le Diable. C'était à ce jour le dernier "court métrage". la dernière nouvelle de ce peure à avoir réellement atteint son but : effrayer en jouant la carté de la démesure, de l'Hénaurme.

Aide par le grand chef opérateur Allen Daviau (E.T. et le sketch de Spielberg!). George Miller vient aujourd'bui d'égaler legrand maître italien. Et ce, en jouant quelque peu sur le même matériau. Car dans un film comme dans l'autre, il s'agit pour le personnage principal de ne pas perdre sa tête. Au sens propre ou figore. Alors mesdames et messiems, cette boule, Monsieur Valentine la perdra-t-il? Faites vos joux...

NICOLAS BOUKRIEF.

#### FICHE TECHNIQUE:

TWILIGHT ZONE, LA QUATRIEME
DIMENSION, 4° SKETCH, PR: Jon
Davisen, R.: George Miller, SC: Richard
Matheson, d'après son sujet original, PH:
Allan Daviau, MONT: Howard Smith,
MUS: Jerry Goldsmith, SFX MAQ:
Craig Reardon, Michael McCracken, DEC:
Jackie Carr, William J. Teegarden, SFX
VISUELS: Peter Kuran, Industrial Light
and Magic, SFX ANIMATION: David
Alten

AVEC: John Lithgow (Mr. Valentine), Abbe Lane (la première hôtesse), Donna Dixon (la jeune hôtesse), John Dennis Johnston (le co-pilote), Charles Knapp (le Marshall), Christina Nigra (la petite lille).





Un serpent géant télépathe sème la terreur dans une petite ville américaine. Le nouveau thriller de Williaw Fruet, l'autre grand réalisateur fantastique canadien. Du suspense, et beaucoup d'horreur grâce aux effets spéciaux de Dick Smith, maître incontesté du genre. Starfix vous dévoile les secrets du grand Dick.

Le nom de Dick Smith est très rarement associé à des films à petit budget, surtout quand ce sont des films d'horreur. Son travail sur Spasms (anciennement Death Bite) est l'exception qui confirme la règle, puisque c'est le fruit d'un concours de circonstances : « Au départ, raconte Smith, c'est un ami, le maquilleur canadien Stephan Dupuis, qui avait été engagé pour réaliser l'unique effet du film : le bras d'un marin qui gonfle à la suite d'une morsure du serpent géant. Stéphane m'a demandé s'il pouvait venir travailler chez moi afin que je supervise la fabrication de l'effet. J'ai accepté Plus tard, le producteur et le réalisateur du film sont venus me voir parce qu'ils avaient décidé d'ajouter beaucoup d'effets spéciaux à la fin du film. Ils connaissaient la technique des bladders, mais ils désiraient quelque chose de différent. Nous avons discuté et je me suis souvenu d'une lettre que m'avait récemment envoyée Steve Laporte. Il m'expliquait qu'il avait utilisé un solvant pétrole sur du caoutchouc mousse pour l'effet spécial d'une femme se transformant en sorcière (il s'agit de Superstition). J'ai saisi un vieux masque qui trainait dans mon atelier, et j'ai fait une démons-tration de cette technique aux producteurs. Ils ont aimé le résultat et ont conçu une scène pour utiliser le procedé ». En fait, leur réaction fut si positive que Smith reçut commande de plusieurs effets basés sur cette surprenante réaction chimique : «Nous avons eu énormément de choses à faire en très peu de

temps. Stéphane est venu du Canada pour m'assister aux côtés de Carl Fullerton». La vision la plus spectaculaire du film se trouve à la fin. Le corps d'Al Waxman qui vient de se faire mordre par le serpent géant subit une horrible métamorphose: «Nous avons conçu la scène en deux temps, déclare Smith. Tout d'abord le visage de la victime se met à gonfler. Pour cela nous avons utilisé des bladders (sortes de petits ballons moules que Smith a mis au point pendant le tournage d'Altered States) disposés sous une fine couche de peau en caoutchouc mousse. Ces bladders ont été labriqués de manière à couvrir tout le visage de l'acteur. Leur superposition donne un côté fluctuant à la peau. Puis il y a une coupure, et nous passons à un bras qui commence à gonfler. C'est Carl qui s'en est plus particulièrement occupé La peau gonfle au niveau de l'avantbras, et la déformation se déplace jusqu'aux doigt, comme si le venin se propageait à travers la chair. Ce trucage combine à la fois les bladders pour que la peau se soulève, et le solvant pour qu'elle se fonde dans un même temps. Nouvelle coupure, nous passons au visage de l'acteur. C'est en fait une tête mécanique (comme celle de Catherine Deneuve pour The Hunger) constituée d'un masque en caoutchouc mousse recouvrant un squelette articulé en fibre de verre : la bouche s'ouvre, le cou pivote, et les yeux peuvent s'exorbiter ou se rétracter. Nous avions installé dix-huit tuyaux pour amener le solvant à la

peau pré-déchirée et teintée de telle manière que les plaies aient l'air plus profondes. J'avais prévu au départ de colorer le solvant pour que l'on voie le visage changer de teint autour des blessures. Mais, le jour du tournage, j'ai oublié de remuer la bouteille, et les pigments sont restés au fond. Malgré ce détail, l'effet fut parfaitement réalisé comme en témoignent les photos : la victime hurle et se débat pendant que son visage se déforme, et, sous la pression du venin, les yeux jaillissent des orbites. »

Dick Smith et son équipe partirent quelques jours au Canada pour le tournage de leur travail, qui comprenait également une séquence de cauchemar, au cours de laquelle les victimes décomposées du dieu reptile reviennent sous la forme de morts-vivants: «Nous n'avions pas le temps de faire quelque chose pour cette scène, se souvient Smith, et comme elle n'était pas très importante, nous avons fait les maquillages sur le plateau, rien d'extraordinaire, un travail improvisé fait avec du papier, du latex, et beaucoup de saletés. Je ne sais pas si cela a résisté au remontage du film! » Oui, le film a connu quelques "mutations" lui aussi, mais, comme on le dit souvent, ceci est une autre histoire... et on vous en pariera

bientöt.

BENOIT LESTANG

#### Legendes effets speciaux 'SPASMS

1. Sur le mourage de la tête de Al Waxman, Dick Smith a dessine la forme des bladders.

2 : Carl Fullerton fabrique les bladdoes (lift, les vessies) qui sont en fait des petits ballons on caputchous

3 : Les bladders sont appliques sur la tête en plâtre de l'acteur. On volt nekement les tuyaux intégrés dans la malière même.

4 : Dick Smith teste les bladders re-couverts d'une fine peau de caoulchouc mousse.

5 : Test du bras fabrique par Carl Fuis

6 : Préparation de la fausse tête mécanique. Sur le moulage de l'acteur, Dick Smith a sculpté des déformations "raccords":

7 : Le mécanisme qui fait bauger ios youx est installé dans le craxe en libre

8 et 9 : Les luyaux amenant le selvant sont collés à la peau avant d'être intégrés dans le crâne.

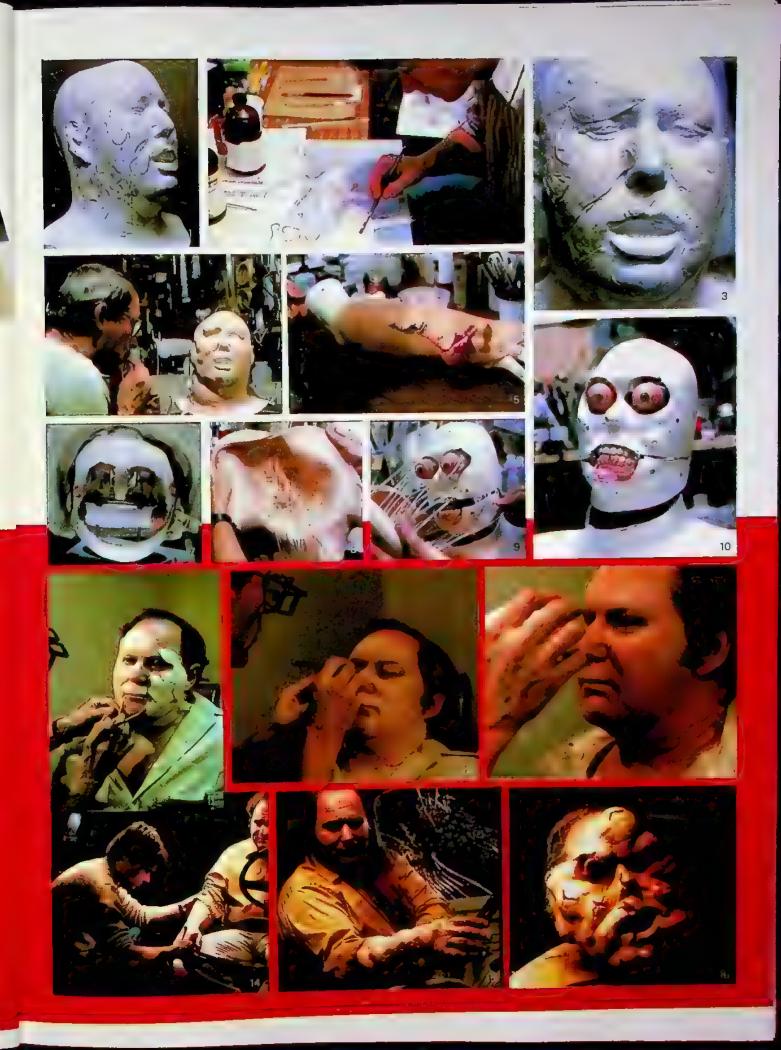
10 : Une vue do squelette, avant la pose de in peau un caputchique

11, 12 of 13 Oick Smitti pose les bladders et maquille l'acteur. Remarquez le tuyau soriani du con d'Al Waxman.

14 : Carl Follerton prépare le laux

15 : Le résultat à l'écran.

16 : Le sulvant a été injecté, transformant la fausse tête en une masse de chair informe



# La foire de



La Foire des Ténèbres est un film beau comme une baraque de fête foraine enluminée de frais, un chromo brillant aux couleurs rétro, fait de belles images, de bons sentiments et d'effets spéciaux moderne-ancien, comme Meliès aurait pu en faire s'il en avait eu les moyens techniques... La Foire des Ténèbres a la saveur sucrée et un peu perverse des grosses pommes d'amour vemies de rouge qui, quand on les croque, emplissent la bouche d'un goût à la fois familier et frustrant, fort et fade, souvenir de tours de manège trop brefs parmi les cris d'enfants enjoués et de troubles après-midi pluvieuses... Attiré par le péché, les regrets et les envies des petits et des grands, Monsieur Dark fait au village engourdi sa visite séculaire... Et méfiez-vous de ses promesses : quan ! le mal devient généreux, il fait payer très cher ses cadeaux...

# énèb



Eliot, car il "tire les lilas de la terre morte". A en croire Ray Bradbury, octobre et novembre seraient les mois les plus mélancoliques de l'année, les plus dangereux pour l'esprit. Les feuilles mortes baignent dans les flaques d'eau comme des tisanes froides, c'est l'époque d'Halloween, la nature et les esprits se teintent de couleurs spieenétiques, et les habitants du "pays d'octobre" doivent maintenant se garder des "gens de l'automne". Sicette sorte de poétique bradburienne vous

de Jack Clayton sera votre film du mois (il est vrai un peu hors saison...).

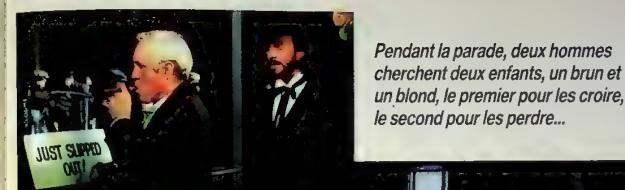
Pour commencer, je m'abstiendrai de tout résumé : si vous avez lu le roman, il serart mutile de vous ennuyer plus longtemps; si vous ne l'avez pas lu, je n'au pas l'intention de vous priver de la joie de découvrir tout seuls les sombres événements qui vont faire basculer dans le sumaturel la petite ville de Green Town. Précisons dès le début que La foire des ténèbres est à ce jour la meuleure "illustration" du monde onirique et automnal de Ray Bradbury. Celui-ci s'est adapté tout seul, comme un grand, en scébre revue Weird Tales... Jack Clayton (Les chemins de la haute ville, Les innocents) a tissé une mise en scène d'une rare élégance, en puisant dans la tradition du réalisme fantastique anglo-saxon, et en renvoyant à la phrase ampoulée et glacée de Bradbury son digne reflet cinématographique. La direction artistique est à couper le souffle et vous irez me chercher, si vous le pouvez, d'aussi beaux paysages que ceux, peints sur verre, des alentours de Green Town. La photo indescriptible de Stephen H. Burum (Outsiders) singe le technicolor



aussi bavarde que le reste était passionnant, me plonge à nouveau dans la perplexité. Que s'est-il passé? D'une séquence de dialogues à une séquence de purs effets spéciaux, les spectateurs percevront comme moi une différence de température, qui finit par résumer le film tout entier. Méfions-nous des scripts qui trainent pendant des années dans les tiroirs de leurs auteurs ou des productions : ils finissent par souffrir des remaniements, des coupes, des compromissions qu'ils ont dit subir pour pouvoir être réalisés. Parfois un rapport un peu malsain s'établit entre un script couvé trop longtemps et ses auteurs. une certaine distanciation critique disparait et on finit par oublier le regard "autre" et exigeant du spectateur. L'histoire de La foire des ténèbres est longue et compliquée, et concerne, à des stades différents de son évolution, des réalisateurs aussi variés que Gene Kelly, Sam Peckinpah, Mark Rydell, Tony Scott, David Lynch, Carroll Ballard... et Steven Spielberg. Quand le projet, grâce aux efforts de Bradbury, aboutit à Jack Clayton (metteur en scène peu prolifique, mais raffiné et perfectionniste), les producteurs se nomment Peter Vincent Douglas (fils de Kirk) et... Walt Disney! On sait les efforts surhumains que la firme de papa Walt a accompli, ces demières années dans le but d'élargir son domaine artistique et commercial et de rivaliser avec les grandes productions du style Lucas, Spielberg et autres "movie brats". Les résultats ont pour titre Les yeux de la forêt (beurk!), Dragonslayer (enfin...) et Tron (enfin!). Malgré tous ses efforts, l'insigne maison semble avoir bien du mal à se déprovincialiser, à arracher son étiquette "cinéma du dimanche avec papa et maman (+ la bonne)". Ah, si le "vieux" était là pour voir tout ça!

#### RESTAURATIONS ET ENLUMINURES

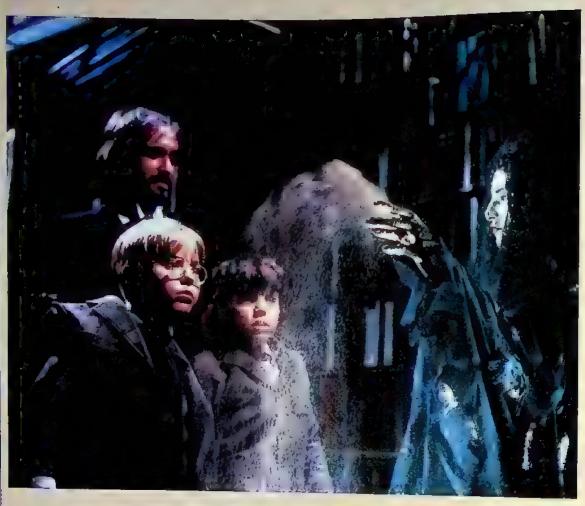
Mais le "vieux" n'est plus là (rest in peace), et il a bien fallu visionner sans lui le premier montage de La foire des ténèbres, version Clayton... Devant les yeux ébahis des producteurs, distributeurs et autres responsables de taille, défilaient les bobines d'un film esthétiquement démodé, élégant, subtilement pervers et franchement bavard, qui n'abusait pas des effets spéciaux (dont Clayton n'est pas un familier). La foire des ténèbres avait pris la bonne route pour devenir un film d'auteur(s) et un insuccès commercial. Autrement dit, si la foire était vraiment foireuse, elle risquait de rester dans les ténèbres. Affolement général. Compte tenu du budget élevé, des décors et de l'équipe technique, on s'attendail à mieux. Qu'auriez-vous fait dans une telle situation? Mais du coloriage, voyons! Le "manuscrit" original de Clayton se voit donc "enluminé" par une équipe exceptionnelle de spécialistes des effets spéciaux, sous la direction de Lee Dyer (Métal Hurlant, Tron). Nos restaurateurs coupent, rehaussent, renforcent, re-storyboardent, rajoutent, surimpriment et arrivent à transformer partiel-



lement cette "foire des ténèbres" en une "foire du trône" plus au goût du jour. D'où la sensation, un peu génante, d'assister à la projection simultanée de deux versions differentes du même film, une un peu anachronique, mais intéressante, coherente, sincère; l'autre technologiquement virtuose et par moments fâcheusement tape à l'œ l'et récupératrice (voir par exemple la séquence des tarentules).

Ce grand "fondu enchaîné" du Hollywood d'antan à celui d'au, ourd'hui pèse fourd sur la qualité et l'unité stylistique du film. Malgré la spiendeur des maquettes et des effets spéciaux optiques et mécaniques (la foire avec sa roue géante, le manège "chronophage", les tarentules vraies et fausses, les métamorphoses, animations, sunmpressions, irisations, éclairs, avec en prime une tornade digne de Raiders of the Lost Ark), une sensation de creux, un temps mort, un décalage entre plans "réels" et plans "truqués" sont là pour nous rappeter que la mayonnaise n'a pas tout à fait pris (sans pour cela tourner en eau de boudin). Notre bonne vieille toire, bien que remise à neuf, ne fera peut-être pas le nombre d'entrées qu'elle ménterait. A quoi bon dès lors tomber dans les pièges d'une pieuse c néphilie de rapiéçage, prétendument "analytique", et traiter tout le monde d'abruti, d'ectoplasme et de bachi-bouzouk tout en ordonnant une deuxième vision du film. A quoi bon sortir tout l'attirail, le "kit" complet du "petit critique" et se déchaîner à disséquer les soi-disant "thèmes profonds et très pervers" de l'œuvre. Absence du Père et crainte de la femme, complexe d'Œdipe et pédophilie latente; crises d'identité et éventail des terreurs et pudeurs de l'Amérique profonde; frustrations et phantasmes sexuels sublimés, punis selon une rigoureuse peine du "contrappasso" dantesque (si vous êtes gourmand, en enfer vous aurez du diabète; si vous aimez trop les femmes, vous deviendrez une femme à barbe, et ainsi de suite). J'en passe... Rien de tout cela ne pourra me faire rebrousser chemin : un grand film est tel dès la première vision, par vertu de cohérence, de rythme, de mesure. Il eût peut-être été intéressant de juger La foire des ténèbres sur la version "réaliste" et nuancée de Clayton, malgré ses lenteurs et ses préciosités.





Oui est donc le véritable créateur de LA FOIRE DES TENEBRES? Jack Clayton le cinéaste ou Ray Bradbury le romancier et scénariste?... Mais ce serant oublier un certain Lee Dyer...



#### POUR UN BON USAGE...

ll s'agissait, à l'ongine, d'illustrer fidèlement le recit-rêvene de Bradbury, tout en conservant sa structure un peu floue et en encourageant une floraison visionnaire, un kaléidoscope fantastique, reflet des craintes de l'enfance et des faiblesses de l'âge adulte. Mais on aurait tout aussi bien pu opter pour un scénano plus "annees'80" (quelqu'un comme Spielberg aurait sans doute choisi cette solution), et réalisé en tenant compte de la demande du marché actuel. La solution de l'allustration, flatteuse pour l'écnvain, a éte court-circuitée par les craintes (justifiees) de la production et le scénario a du subir quelques séances de rééducation pour pouvoir suivre au bon rythme l'evolution générale du film. On a si bien ménagé la chèvre et le chou que l'on ne sait plus très bien à qui s'adresse le film, dans quelle tranche d'âge se situe le public visé. Impression renforcée par l'incessante oscillation du film entre différents registres. du fantastique "soft" à l'"horror" en passant par des flashes oninques aussi splendides que gratuits; le tout enfobé d'un caramel esthétique qui rappelle les lourdes productions de jadis (comédies musicales, adaplations de Dickens, films d'aventure en studio, etc.), destinées aux grands et aux petits, où le grandiose et le spectaculaire palliaient la prudence du langage adopté face à un public d'âge incertain.

Le moment est venu de rendre hommage à l'exceptionnel talent, au rigoureux sens plastique de Jack Clayton, qui nous avai séneusement préoccupés en 1974 avec son Great Gatsby (Gatsby le magnifique) Ce qui ravit, ce qui enchante le plus dans La foire des ténèbres, est dû entièrement à l'art magique de Clayton, à ses compositions géométriques et glacées, à ses mouvements de caméra sinueux, sensuels, en accord parfait avec les décors et la photo, Le réalisateur du sublime Les innocents (The Innocents, 1961, énième et splendide adaptation du Tour d'écrou de Henry James) est bien vivant, et attend le grand sujet de son âge mûr. Nous sommes impatients... J'ai déjà dit que l'interprétation me paraissait sobre et solide à la fois, encore que curieusement discrète, en sourdine. Les morceaux de bravoure, les points d'orgue ne manquent pas pour autant, J'en veux pour preuve l'affrontement dans la bibliothèque entre Jonathan Pryce (Mr Dark), excellent acteur shakespearien, et l'émouvant Jason Robards (Charles Halloway, le papa héroique) qui incama Dashiel Hammett dans Julia de Fred Zinnemann. J'oublie volontairement la multitude d'excellents seconds rôles et souligne les appartions de Royal Dano (Tom Fury, l'homme aux paratonnerres) et Pam Gner (la sorciere). Pour ce qui concerne les emprunts strictement cinéphil ques, je me borne à relever des traces d'Hitchcock pour le manège (Strangers on a Train) et de Spielberg (Raiders of the Lost Ark) pour la nuée maléfique, les tarentules et la tomade; quelques clichés "Star Wars" traversent le commentaire musical (James Horner). Et je m'arrête là

Pour terminer, on pourrait dire que La foire des ténèbres est quelque chose de moins qu'un très bon film et quelque chose de plus qu'un simple livre d'images. Plastiquement, il est d'une incomparable séduction. Votre serviteur a plusieurs fois été tenté d'arracher de l'écran quelques photogrammes-posters à épingler dans sa chambre à coucher. Son directeur de publication et un certain respect des convenances l'en ont empêché. Gageons que, malgré ses imperfections, La foire des ténèbres saura conquerir ceux d'entre vous qui ont conservé leur esprit d'enfant. Malgré les apparences, le mien est toujours intact.

Michel SCOGHAMILLO

#### FICHE TECHNIOUF

LA FOIRE DES TENEBRES (Something Wicked This Way Comes), 1983 U.S.A. 95°. 35 mm. Technicolor. Dolby stereo, R. Jack Clayton, PR: BRYNA COMPANY (Peter Vincent Douglas), SC: Ray Bradbury, d'apres son roman, PH: Stephen H. Burum, A.S.C. DEC: J.B. Mansbridge et R.J. Lawrance. SFX: Lee Dyer. COST: Ruth Myers. MUS: James Horner. MONT: A. Nelson, A.C.E. et 8 M Correla.

Avec: Jason Robards (Charles Halloway), Jonathan Pryce (Mr Dark), Diane Ladd (Mrs Nighshade), Pam Gner (la sorcière), Royal Dano (Tom Fury), Vidal Peterson (Wii Halloway), Shown Carson (Jim Nightshade).

Celui qui a le cœur pur et innocent ne doit pas craindre les forces du mal, ni ses effets spéciaux optiques ou mécaniques, parce que le bien est la seule arme contre laquelle le mal ne peut rien...





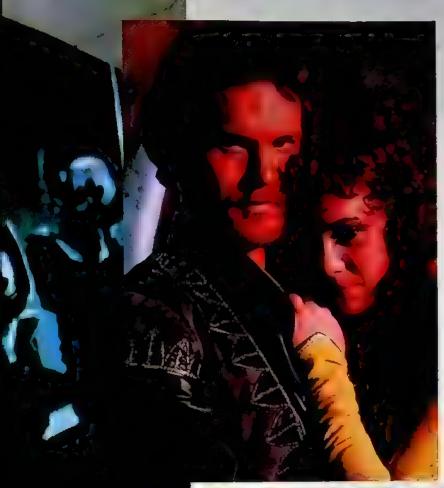
Le septième art est un art aléatoire et de plus en plus coûteux : avant même de savoir si une nouvelle superproduction est de qualité ou pas, on sait déjà ce qu'elle a coûté, ce qu'elle doit rapporter pour être rentable (en général trois fois la mise) et, après une semaine à l'affiche, ce qu'elle va effectivement rapporter. Ce qui amène, parmi ceux qui gravitent autour du movie monde, ce genre de discussion : "J'ai vu le dernier machin, hier. - C'était bien? - C'était cher, - Tu crois que ça va marcher? - Je ne sals pas. La production hésite depuis trois mois à le sortir. Ils ont peur d'in-vestir dans la promotion, et que le film se plante"... En fait, les producteurs se trouvent souvent dans des situations périlleuses, pour ne pas dire invraisem-blables. Pour toucher le gros let, il faut mettre un beau paquet de blé dans l'affaire, dès le début : on ne décroche pas le jackpot avec trois francs six sous. Mais plus il y a d'argent en jeu, plus la production ballse, normal. Et il n'a jamais été prouvé que le fait de trembler pour son porte-monnaie ait aidé à pren-

dre les bonnes décisions au bon moment... Regardez Kruli, par exemple. Est-ce que vous sentez dans vos tripes ce que signifie 40 millions de dollars? Au taux actuel de change, ça fait dans les 34 milliards de centimes, comme disent les attardés de l'ancien franc. Trente-quatre milliards, placés au taux très correct de 11 %, ça vous rapporte brut dans les dix bâtons par jour, trols nouveaux millions par mois, bon, il vaut mieux que l'arrête, sinon je vals perdre toute objectivité par rapport à ce petit film sympathique. Et comment voulez-vous que réagissent les gens qui ont investi une telle fortune dans un film, pendant le tournage? Ils surveillent tout de près, et changent vingt fois d'avis par semaine, ce qui rend le reste de l'équipe hystérique.

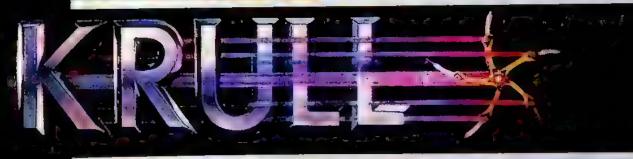
En 1980, emballée par la mode de l'Heroic Fantasy, la Columbia décide de monter une superproduction super ambitieuse sur le thème des preux chevaliers, de l'amour courtois et de la bonne vieille sorcellerie des temps anciens, genre éminemment sympathique mais

commercialement plutôt imprévisible. Jouer une mise énorme sur un sujet plutôt risqué n'a certainement pas contribué à détendre l'atmosphère financière; et les ennuis ont commencé dès le début de la production... Le scénario original du film s'appelait Les Dragons de Krull, ce qui laisse présumer, même sans avoir l'imagination particulièrement développée, qu'il y avait sur la planète Krull, en plus de la végétation, et des preux chevaliers, quelques vigoureux spécimens de ces créatures mythiques couramment désignées sous le doux nom de dragons. Là-dessus, sort Le dragon du Lac de Feu, une grosse production de Disney qui floppe misérable-ment dans les salles obscures du monde libre, îmmédiatement, le dragon devient persona non grata du tout à la Columbia, et on raye son nom du titre et des mémoires ("Il n'a jamais été ques-tion de mettre des dragons dans Krull", affirmera plus tard le producteur Ron Silverman, ce qui fait, paraît-il, bien rire les troupeaux de dragons domestiques paissant à Hollywood, dont le syn-

dicat furieux a décidé de jeter le mauvais ceil sur la production, les dragons crachant plus facilement du venin que des fleurs...). Deuxième source d'inquiétude, Conan, sous ses dehors impres-sionnants et pétants de santé, ne se porterait en fait pas si bien que ça, dixit le box office. Aïe Aïe Aïe, mauvaises augures! Difficile aussi d'oublier que dans un autre espace, mais hélas dans le même temps, se tourne le troisième volet de la guerre étollée. L'ombre du Jedi plane sur le film... "On sera mell-leur, parce gu'on fait du nouveau", affirme le réalisateur Peter Yates, (Bullit et Les Grands Fonds), qui se repasse tous les vieux Errol Flynn et Douglas Fairbanks Jr pour se mettre dans l'ambiance des héros sans peur et sans re-proche "d'époque". Il veut donner une dimension flynnienne à son jeune roi barbu, le valeureux Colwyn, pour le distinguer des Luke Skywalker et autres Solo galactiques. Yates n'a aucune expérience des films de fantastique SF. mais il en connaît un bout sur la direction d'acteurs; il va maintenant lui falloir



L'argent ne fait pas le bonheur. Ni les grands films, pourrait-on ajouter après avoir vu Krull, qui est indubitablement un petit film sympathique, idéal pour faire vibrer les gamins par une aprèsmidi pluvieuse. Mais Krull a coûté 40 millions de dollars, et quand on apprend ça, on ne peut s'empêcher de se poser quelques questions sur le rapport qualité/prix de certains films d'aujourd'hui...



apprendre à vivre avec la technologie de pointe, puisque, dans la nouvelle version du scénario, aux épées se mêlent les lasers, pour faire moins heroic mais plus Sci-Fi... A toute allure, le scénario change. Planquée dans sa Forteresse Noire venue d'ailleurs, la Bete, monstre démoniaque et sanquinaire, n'apportera pas seulement la destruction sur Krull, la planète aux deux soleils, mais aussi toute la puissance spectaculaire des armes de demain. Et les Slayers, qui n'étaient à l'origine que de noirs chevaliers, se retrouvent promus au rang d'extensions reptiliennes de la Bête, assez proches pour le look d'Alien en phase deux (vous vous souvenez, celui qui sort des entrailles de ses victimes, juste avant la mue finale) et enfermés dans des carapaces-armures rébarbatives leur donnant en phase opérationnelle un aspect humanoïde. Quand un des Slayers est détruit, son armure se fendille et un morceau de barbaque visqueux et pressé jaillit du couvercle pour se glisser dans le sol. Ensuite, il se transforme en taupe, je présume. Mais



les costumes des chevaliers noirs avaient déjà été fabriqués, on n'allait quand mêrne pas les jeter? Ce fut la cour de Colwyn qui hérita du lot, et voici pourquoi les bons sont dans ce film habillés de noir, au mépris du fait que les gentils sont plutôt clairs, d'habitude, dans ce genre d'histoire; mais comme les Slayers de l'intérieur de la Forteresse se vêtent volontiers de blanc, on ne peut plus faire confiance au jugement instinctif de ses yeux, ni aux bonnes vieilles valeurs sûres du genre...

#### LA STRATEGIE DE L'ARAIGNEE

Krull est un film fait d'abondance et de restrictions, de temps ou d'argent (ce qui au cinéma est souvent synonyme) largement prodigué ou rigoureusement compté, de bouleversements de scénario, de marches avant suivies de marches arnère, de voltes suivies de faces. avec comme parfaite illustration de l'insécurité ambiante les scènes dites de l'araignée. Stephen Archer, l'animateur sorti tout droit du Choc des Titans, a commencé de travailler avec une araignée à abdomen rouge qui fut, après deux semaines de dur labeur, déclarée inapte. Il falfait une araignée de cristal, entièrement transparente. Patiemment Archer tisse sa toile et donne vie à l'araignée – une dizaine de secondes à l'écran représentent plus de cinq jours d'animation. A un moment, le scénario prévoyait de faire une réplique du sablier de la veuve dans l'abdomen du gros insecte de l'arachnide, trait d'union visuel renforçant leur lien, mais le projet fut abandonné par manque d'argent, tout comme l'idée que le sorcier tuerait l'araignée d'un coup d'épée. En fait, toujours pour raisons économiques, Ynyr n'apparaîtra jamais dans le voisinage de l'araignée; toutes ces restrictions appauvrissent l'impact de cette assez longue scène. L'araignée est belle. esthétiquement parlant, mais elle est trop propre, trop brillante, bref trop fausse pour être impressionnante. Elle ne se rapproche jamais assez du sorcier pour que l'on ait vraiment peur. Pourtant, elle a coûté énormément de temps. et d'argent. Mais le résultat n'est pas vraiment satisfaisant, et, quelque part, on se sent frustré Ironie du sort, une des plus intéressantes scènes du film se situe au centre de la toile, au cœur du problème. Ynyr y retrouve Lyssa, la Veuve tueuse, son amour de jeunesse, Le sable rouge du sablier deviendra le symbole du sang qui coule hors des veines et, avec une grande simplicité de dialogue, sans effets spéciaux particutiers (si on excepte le maquillage très vieillissant de Lyssa) les ex-amants donneront leur vie pour que survivent l'amour et la vie de ceux qui se battent contre la Bête, donc contre les forces du mal. Ce qui prouve que l'art d'émouvoir n'est pas forcément lié à l'importance du budget...

Originellement, une grande partie du film devait être tournée en extérieur, plus exactement en Angleterre, pays qui semblait offir un très bon terrain de base pour ambiance médiévale. Quand le scénario vira de bord, le producteur Silverman mit le cap vers le studio, qui permettait une plus grande liberté d'action. Peter Yates, décidé à faire un grand

film mélant le passé au futur, les épées au laser, les costumes médiévaux aux armures en plastique, l'aventure à la romance, et le charme d'hier aux effets spéciaux de demain, se sentait plus à l'aise à Pinewood, (où furent tournés les Bond, les Aventuriers de l'Arche Perdue et les Superman) pour contrôler l'élaboration du film. Pendant les six mois de tournage en studio, trente-cinq décors ont été construits, occupant parfois de gigantesques plateaux des semaines entières, comme par exemple les marais menant au Temple d'Emeraude (qui ne sera d'ailleurs, lui, jamais maténalisé, pour raison de budget et une fois de plus). Les sables mouvants. réalisés en plusieurs variétés de liège teint et flottant sur un réservoir d'eau, faisaient, paraît-il, si vrai que divers membres de l'équipe s'étalèrent dans le potage en croyant mettre pied sur le sable ferme. Etrange, puisqu'à l'écran ces fameux sables mouvants ressembleraient plutôt à un immense bac rempli de sciure à chat... Mais le plus gênant, pendant le tournage, ne fut pas les maladroits tombant dans les réservoirs mais les arbrisseaux maignehons qui se sentaient des envies de printemps et se mettaient à fleurir sous les sunlights, comme s'ils avaient voulu casser toute l'ambiance maléfique du lieu...

#### FORTERESSE NOIRE ET CHÂTEAU BLANC

Là, on renoue avec les plus pures traditions : le château des gentils (de la princesse Lyssa très exactement) est d'un joli blanc crémeux, alors que le sweet home du monstre s'appelle la Forteresse Noire (moi je l'ai vu marron foncé, mais c'est peut-être mes yeux) Le château, d'inspiration française (nous avons tellement de goût, les Français sont si romantiques), fut construit à Londres et transporté en Italie pour filmer les extérieurs le concernant (Bien sûr qu'il s'agit d'une maquette, vous les voyez se coitiner un véritable château. vous?) La forteresse aussi est une maquette, avec certains morceaux réalisés grandeur nature, afin que les héros les escaladassent lors de l'attaque finale. (il n'est ni aisé ni réaliste d'escalader une maquette). Les dômes globuleux sont juste là pour montrer qu'il y a de la vie à intérieur de la Forteresse, qu'il ne s'agit pas seulement d'un grand caillou escarpé, inspiré du "Ship Rock". (Nouveau Mexique) vénéré par les Indiens... A l'intérieur (qui ne ressemble pas du tout à l'extérieur, ça c'est une idée origi-nale du directeur artistique Stephen Grimes : le dedans de la forteresse ressemble à l'intérieur de la Bête elle-même, avec corridors-entrailles, en maténaux indéterminés, pour donner un aspect organique-moi je dirais plutôt oninque), à l'intérieur donc, il y a ce qui inspire la crainte, l'extérieur de l'inté-rieur, c'est-à-dire la Bête. Clou bien sûr du spectacle, il faut qu'à sa simple vue le frisson se fige dans vos veines. Les miennes, plutôt trouillardes d'habitude, sont restées de marbre, mais c'est aussi bien, je deteste faire des cauchemars après. La Bête, the Beast herself, est un



peu gluante, pas vraiment étonnante et munie à la fois de tous les pouvoirs et d'un singulter manque de moyens. En fait, elle semble avoir un esprit pratique mais un jugement limité, avec un peu de bonne volonté, je suis sûre qu'on finirait par s'y attacher

#### TOUT FEU TOUT FLAMME

A défaut de faire cracher du feu à de terribles dragons, **Derek Meddings** (Superman) a fait cracher des flammes aux sabots des **Firemates**. Pour servir de montures aux sympathiques héros, et traverser la nuit à la vitesse de l'éclair, it fallait des chevaux, tradition oblige, mais pas n'importe quel canasson trotinant dans les prés, heroic fiction oblige, **Vic Amstrong**, cascadeur chef et ex-jockey, conseille à **Peter Yates** de choisir des **Clysdates**, chevaux mastocs et massifs, muschés comme des bodybuilders, poilus des mollets et costauds du garrot

La compagnie séduite ouvrit des crédits, et Amstrong se rendit en Ecosse pour acheter seize exemplaires de ces super destriers, qu'il fallut ensuite dresser dans une ferme proche des studios pour qu'ils ne paniquent pas au moment du tournage Pendant que les chevaux apprenaient leur rôle, les acteurs apprenaient à lenir sur les chevaux, aucun n'étant cavalier au départ Heureusement, les Clysdales sont aussi placides et pacifiques.. Duand tout le monde fut au point, on lilma les chevaux et les héros galopant sur un tapis roulant et sur fond bleu, pour pouvoir ensuite les incruster dans un ciel crépusculaire, façon Superman...

Pour symboliser l'idée de vitesse et d'efficacité des Firemates, rien ne valait une bonne giclée de feu traçant leur route sur terre et ciel Pour ce faire. Derek Meddings fit construire deux jeux de jambes mécaniques grandeur nature et les accrocha à l'arrière d'une LandRover pour filmer, à travers les pattes avant, les pattes arrière, sous les sabots desquelles il envoyait de courtes flammes à l'aide d'une bonbonne de gaz... Ce que l'histoire ne dit pas, c'est ce que la production a fait des robustes Clysdales, une fois le film terminé. J'espère

que, dans un but économique, on ne les a pas fait manger par la Bête, à la place de sa ration quotidienne de preux chevalier, ou par le tigre destiné à doubler Ergo le valeureux trouillard, et dont l'arrivée terrorisa les malheureux destriers

Dans sa structure, avec ses qualités et ses défauts, Kruil est un film refiétant assez bien les inquiétudes et les ambitions d'un certain type de cinéma d'aujourd'hui qui cherche à plaire à tout prix au plus large public possible (ici les enfants et tous ceux qui ont gardé eur âme d'enfant, vous connaissez le truc) "Qui trop embrasse mal étreint," affirme aussi la sagesse populaire, à côté de son histoire d'"Argent qui ne fait pas les grands films". Peut-être les producteurs auraient-ils intérêt à méditer un peu sur ces inusables proverbes.

CLAIRE L. PAILLOCHER



FICHE TECHNIQUE :

KRULL (Krull). U.S.A./G.B. 1983
R: Peter Yates. P: Ron Silverman. SC: Stanford Sherman. PH: Peter Suschitzy. MUS: James Horner. DEC: Stephen Grimes SFX: Derek Meddings SFX MAQ: Nick Maiey. COST: Anthony Mendleson. MONT: Ray Loveloy. STX ANIMATION: Stephen Archer. 1 H 40.
AVEC: Ken Marshall (Colwyn), Lysette Anthony (Lyssa), Freddie Jones (Ynyr), Francesca Annis (La Veuve), David Battley (Ergo), Bernard Bresslaw (Le cyclope Rell).



Pour lutter contre la Bête et ses Slayers Extentions, Colwyn (Ken Marshall) le jeune roi beau comme un prince, ne possède comme seules armes que son courage indomptable et un super cran d'arrêt à cinq lames efficace comme une tronçonneuse mais nettement plus gracieux...









PLUS BESOIN DE SE TIRER SUR UNE PLANETE LOINTAINE POUR ALLER CHASSER L'ALIEN. UN ENNEMI DE TAILLE VOUS ATTEND DANS LA CAVE... DANS LE NOIR.



#### LA FIN DES INVASIONS

Il faut se faire une raison. Les films à invasions animales ne marchent plus. Dès qu'une grosse bestiole monte à la ville avec de sales intentions, tout le monde ricane. Les metteurs en scène ont beau pimenter la sauce de relief et d'effets gore (Rottweiller et ses cabots en furie, Les Dents de la Mer 3), rien n'y fait.

Les animaux géants et agressifs ont rejoint les mignons dinosaures d'Harryhausen au bestiaire des ringardises, n'en déplaise aux nostalgiques. Bientôt, Eddy Mitchell se foutra gentiment de leur gueule pendant l'entracte de La Demière Séance. Maintenant, la foule réclame des monstres crédibles. Des tueurs fous par exemple. Qui empalent les jeunes filles le vendredi (le jour des morues...) ou le soir d'Halloween.

En fin de compte, les scénanstes ont été victimes de leurs délires. Pourquoi s'acharner ainsi sur l'arche de Noé et utiliser les créatures les plus aberrantes? Quand le père Hitchcock lâche simplement des oiseaux sur une petite cité portuaire, on panique pendant deux

heures, mais quand Bill Rebane, le vil instigateur de L'Invasion des Aralgnées Géantes fait grimper sa tarentule en contre-plaqué sur le capot d'une voiture de police, on roule sous les strapontins. Et pourtant, en cinquante ans de sétie B, les scénaristes auront eu la main bien lourde. Serpents, sauterelles, musaraignes, grizzlies, lapins aussi (dans le délirant Night Of The Lepus): la liste est décidément trop longue. Et l'albit atomique, qui fait tripler de volume le moindre vermisseau, usé jusqu'à la corde.

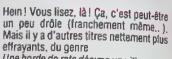
#### **FAIT DIVERS**

Alors des metteurs en scène ont compris. Compris que pour rendre les animaux réellement effrayants, il ne suffisait plus de les gaver d'uranium ou de les faire débouler par centaines dans les métropoles. Ils ont d'abord laissé tomber les vieilles ficelles : causes surnaturelles bidon (déchets atomiques), crescendos poussifs (un rat, puis deux rats, puis douze millions de rats), et remèdes miracles de dernière minute qui renvoient d'un seul coup les assaillants en enfer. Puis ils ont décidé de regarder la réalité plus en face, et de puiser leur inspiration dans les faits divers. Et dans les faits divers, les animaux sont bien plus inquiétants que dans les romans d'H.G Wells. Tenez, voyez un peu ce qu'on y raconte, dans les journaux :

son chien lui arrache l'oreille

II éternue

BAR-LE-DUC: Un habitant de Ugny-en-Barrois vient de connaîtraure
sventure douloureuse.
Un violent éternuement irrépréssble à surpris son chien, assis à côtéd
tou. Pris de peur, l'animal a bondi el
d'un coup de dernt, lui a arraché un
partie du lobe de l'oreille.
Le blessé et le morceau d'oraille de emmenés chez un médecin, qui
toutefois pas pu regretter le lobe in
ché sur son propriétaire.



Une horde de rats décime un village aux Philippines.

Ou encore.

Elle jette son bébé crocodile dans les cabinets. On le retrouve deux mois plus tard dans les égoûts : il mesure un mètre

Voità de la matière bien réaliste, capable d'épouvanter les foules blasées. Ainsi, depuis quelque temps, ce ne sont plus les mêmes créatures qui déferient sur les citadins. Elles ne débarquent pas de nulle part, mais de la cave, du jardin ou d'une manchette de journal justement. Et



# SOUDAIN...

A gauche · les petits rats atomisés très méchants (The Rats, le nouveau film de Bruno Matter Himplacable auteur de Virus Cannibale)

Dans les années 30, ils rampaient sournoisement entre les pantoulles des jeunes premières en chemise de nuit, ou 
rognaient les restes des ancêtres du baron Frankenstein, oubliés dans un obscur caveau. Ils n'étaient guère vivaces, 
mais bon, l'espace d'un gros plan, ils 
faisaient quand même leur petit effet. 
Comme par politeses, l'assistance sursautait un coup, puis ils rejoignaient vitos leur trou, à l'abri des projecteurs et 
de la tronche glabre de Bela Lugosi. 
Dans chaque film d'horreur, on les res-

sortait du placard. Par habitude Et ils passaient et repassaient devant les couples en fuite dans les escaliers mouillés, couinant un coup pour prévenir tout le monde Voilà: tel a été le destin des rats pendant un demi-siècle de cinématographe. Triste sort en fait. En plus, dès que l'un d'eux se permettait de lever le museau un peu trop haut, un figurant abruti lui filait net un gros coup de pelle

Oui, en ces temps reculés, on était terriblement injuste envers les rats peuple des abîmes", qu'ils disaient. Tu parles... Et puis, dans les années 70, en pleine inspiration atomique (la fameuse inspiration atomique cyclique qui fait enfler tout ce bouge à chaque décennie fourmis, sauterelles...), un scénariste pro-rongeur eut l'idée de les gaver d'uranium ou de quelque chose d'approchant. Du coup, les rats prirent de la panse et s'affutèrent les dents sur les buildings. Ils ne couraient plus entre les godasses, mais écrabouillaient tout le monde dans la bonne humeur. Enfin de l'action! On les entrevit deux ou trois fois dans cet état de ventripotence avancée. De la taille d'un lion qu'ils étaient les gaspards! Dans ce film incroyable de Inoshiro Honda, Latitude Zéro, ou en compagnie d'autres bestioles mutantes (un tigre ailé par exemple...), ils se-maient la panique sur un continent

si cette fois elles sont particulièrement dangereuses, c'est bien parce qu'elles sortent de notre quotidien. On les a engraissées; domestiquées même...

grasses, toutou Cujo Jouait volontiers avec les petits garçons avant de se faire mordre par une chauve-souris enragée... Le bébé crocodile de L'Incroyable Alligator croupissait dans un vivier d'appartement avant de prendre du ventre, Quand cette faune-là se met en colère, on y croit. Les chiens de banlieue arrachent vraiment des bras aux cambrioleurs (et aux autres...), et les chauves-souris saignent vraiment à blanc le bétail des déserts mexicains. Pas besoin d'aller chercher très loin. Réveiller les instincts suffit amplement, inutile de rajouter des rayons X pour corser la sauce.

### GRAND AVEC DE PETITES OREILLES

La créature de Of Unknown Origin organsait elle aussi sa petite vie d'intérieur, dans les égoûts, avant qu'elle ne se décide, on ne saura jamais vraiment pourquoi, à partir à l'aventure dans une superbe villa de Manhattan. Le propriétaire des lieux, Bart Hughes, un jeune cadre montant, comptait bien profiter du départ de sa femme et de son fils en vacances, pour se consacrer tout entier à ses contrats et à sa secrétaire, si l'intrus ne s'était mis à ronger ses paquets de farine dans le placard, et à grignoter les plinthes. Un intrus solitaire, rapide, intouchable. Décidé cette fois à bouffer autre chose que des légumes moisis. Un intrus avec deux grandes dents jaunes devant, une queue presque aussi grosse qu'un tuyau d'arrosage derrière, et entre les deux, un corps musclé et poilu. Un rat. D'Origine Inconnue. Pas un rat mutant, monstrueux, ou quelque chose comme ca. Un rat seulement un peu plus hargneux et baraqué que les autres, c'est tout

Pas besoin de lire des romans de science-fiction pour se faire une idée de la méchanceté d'un rat. Ouvrir une encyclopédie suffit amplement. Pestes, villages indiens dévastés, bébés à moitié dévorés dans leur berceau, clochards déchiquetés vivants dans le métro : le rat est un authentique fléau, un démon redouté de tous, capable des pires atrocités.



ma orra genial de giencia ficción de

4.1 D

73

Ca commence le plus anodinement du monde pour Bart Hughes (Peter Weller). Un luyau de machine à laver rongé, quelques pieges à souris pour choper la bestiole, et puis voilà. Seulement, lorsque Bart decouvre ses pieges completement bouffés, il se rend compte qui un bout de gruyère est loin de contenter le demon glouton qui se balade dans ses appartements.

# LES RATS!

sous-marin, et dans le célèbre Soudain... Les Monstres!, où ils dévoraient deux has been dodus : Ida Lupino et Ralph Meeker. Enfin, ils se montraient à la hauteur de leur réputation

Dans l'élan, les rats retrouvèrent devant les caméras leurs sales instincts d'antan ils se regroupèrent. Comme au bon vieux temps de la Peste Noire et du Puils et Le Pendule. Et défertèrent alors par centaines sous le contrôle télépathique d'un teenager revanchard (Williard et Ben), ou dans un but purement alimentaire (Le Bossu de la Morgue, L'Abominable Dr Phibes). Maintenant, ils de-viennent de plus en plus dangereux. Et c'est très bien. Ils taillent vraiment à coups de dents les mollets des héroines, déchiquètent un aviateur dans son cockpit, à 10000 mètres d'altitude, ou dévorent vivant un couple d'amoureux sur les banquettes de leur voiture

Pire encore, ils se transforment même en êtres humains pour tenter de ravir le contrôle de la planète (La Nuit de la Métamorphose). C'est bien parti pour

La suite, je la connais : ils résisteront à l'explosion nucléaire (retrouvant parmi les restes tous ceux qui résistent à l'explosion nucléaire depuis cinquante ans de cinéma : insectes, enfants mutants, Maître Capelo et Charlton Heston), deviendront vraiment intelligents, feront des litms d'horreur avec plein de petits Boris Karloff et Christopher Lee qui passeront devant la caméra en faisant "Scorrouil!".

Même qu'un des leurs, un nommé "Rognard", fera des articles sur les petits hommes dans le cinéma fantastique murin. Moi je vous le dis François Cognard

SOUDANTERES

(The FOOD of the GODS)



ques invraisemblables, pour le rendre encore plus monstrueux pendant qua-tre-vingt-dix minutes? Pourquol en rajouter alors que la réalité est déjà suffisamment inquiétante?

Comme Lewis Teague pour Cujo, George Pan Cosmatos, le metteur en scène de Of Unknown Origin, a d'abord recherché la crédibilité. Ce qui rend son rat si terrifiant, ce n'est pas une tare physique monstrueuse, mais sa seule présence à l'intérieur d'une superbe résidence située en plein cœur de Manhat-

tant. Tout simplement. D'habitude, il rampe dans les égoûts. Aujourd'hui, il s'installe dans la maison de Bart Hughes, Pourquoi? Allez savoir... Comme le dit la phrase publicitaire de l'affiche américaine : "La porte était ouverte. Et la terreur entra faire la

La terreur vralment? Oui. Ce rat est un combattant. Quelques gros plans de griffes et de dents suffisent à nous convaincre. Un combattant tenace, rapide, sitencieux, vorace. Qui n'a qu'une seule image en tête : celle du propriétaire des lieux, Bart Hughes. Son ennemi dorénavant

### LE CADRE SUPERIEUR

Bart Hughes également est tout ce qu'il y a de plus crédible. Jeune cadre supérieur efficace, bon père de famille, fier de sa position sociale et de son petit manoir dans Manhattan. Il ne profite même pas du départ de sa femme en vacances pour aller draguer dans les

bars. Il préfère réfléchir à ses contrats, potasser ses statistiques, assis à son bureau. Chez lui, bien au chaud.

Un soir il retrouve sa cuisine inondée. Une fuite quelconque... Quand, le lendemain, un voisin cantonnier lui annonce que c'est un rat qui a fait le coup, Bart se marre. Un rat chez lui! Dans un salon, sa cuisine, ses placards. Non! ridicule! Pourtant, il sort une dizaine de tapettes à souris, les planque un peu partout, et, après le boulot, se précipite comme un môme, pour voir... Manque de bol : les pièges sont littéralement déchiquetés, lardés de coups de dents. C'est à partir de ce moment que le maître du petit château de Manhattan, le jeune bourgeois propret va prendre peur. Il y a vraiment un rat dans sa maison. Il faut regarder la réalité en face. Un gros, en

### LE CADRE INFERIEUR

Pour Bart commence alors une lente dégénérescence...

li n'a plus qu'une idée en tête ; enquêter sur les rats, leurs vies, leurs ravages. Quelle est la part de réalité, de légende? il s'arme de nouveaux pièges, de poisons infaillibles, et retente son coup. Pas de résultats. Un soir, il descend dans la cave, tombe sur la progéniture de son adversaire et la tue par inadvertance. Le rat bondit toutes griffes dehors, et lui laboure le dos Bart s'en sort de justesse. Le combat va vraiment commencer : un Saint-Bernard atteint de la rage ne fait pas de cadeau. Un rat baraqué dont vous venez de décimer la famille non plus.

Cosmatos a gagné, Son intrigue tient



debout. Le rat et l'homme sont totalement vraisemblables. D'un côté, le parfait spécimen humain. Troublé dans son confort. De l'autre, l'animat. L'intrus, donc le monstre. La subtilité du scénario consiste à alterner attaques physiques et psychologiques. Le rat, en grattant dans les murs, dévorant les paquets de céréales dans les placards, nargue son adversaire, l'empêche de dormir, de travailler, Bart perd alors les pédales, oublie ses contrats, les rendez-vous de sa secrétaire.

Puis après le massacre de ses petits, la bête apparaît au grand jour, empiète sur le territoire de son ennemi, dévore son chat. Bart subit, bloque les portes de sa chambre avec des piles de bouquins, tait des cauchemars affreux, s'endort sur la table de conférences, au bureau Rientôt il va craquer..

### LE GUERRIER DES PETITS ESPACES

Le jeune loup n'en peut plus : il montre es dents. Le rat le harcèle jusque dans les endroits les plus intimes (baignoire, lit). Bart, obligé de dormir dans un hamac (le rat pénétrait dans le matelas de son lit...) décide de passer à son tour à l'attaque, de défendre son foyer, sa peau. Il n'achète plus de nouveaux pièges, mais des vêtements, des jambières, des lampes torches : il s'équipe. Il va descendre dans l'arène... Cosmatos fait très fort. Par le biais d'une attaque animale, il renvoie un honnête citoyen américain au temps des cavernes. Bart ne pense qu'au rat et le rat ne pense qu'à Bart. Les échanges sociaux disparaissent (Bart ne fait plus gaffe à son patron, SON voisin, refuse de parler à sa femme au téléphone), remplacés par des ins-tincts primaires de survie. L'intrus a non seulement forcé la porte d'entrée d'une demeure, mais aussi celle d'une conscience. Bart réagit maintenant en animal, se prépare pour l'affrontement définitif, il se réjouit lorsque l'électricité disparaît : le combat n'en sera que plus excitant.

Quand II apparaît équipé, descendant l'escalier, au milieu d'un cortège de bougies, le délire atteint son comble. Casque de mineur sur la tête, chaussures de football, survêt, et énorme batte de base-ball traliquée, perforée de

clous, et de bouts de ferraille pointus : le jeune cadre sérieux est devenu un guerner de l'apocalypse, un joueur de Rol-lerball, Un madMaxien! Quand la hargne vous tient... Pendant ce temps, le rat circule, à l'inténeur des murs, des plafonds, des conduits d'aération. Et Cosmatos, qui se souvient qu'il est un technicien hors-pair (Le Pont de Cassandra, certainement le meilleur film catastrophe du monde avec La Tour Infernale, ça vous dit?) suit ses courses avec une louma. Sans pratiquement jamais dévoiler son corps en entier. Tant mieux Pour le rendre terrifiant, Cosmatos joue sur son don d'ubiquité. Le rat est tellement rapide que des morceaux différents de son corps semblent éparpillés dans la maison. Mais cette fois, Bart, définitivement taré, pille tout le mobilier à coup de massue, s'acharne sur son butin dérisoire. Alors le rat prend peur! Et se tire à la cave, se planquer dans une maquette réduite en bois du château de Bart... La boucle est bouclée.

Qui vancra? Peu importe après tout. Cosmatos a atteint son but : mettre en scène un film d'action frénétique en se permettant au passage une métaphore bien gnnçante, sur la fragilité du citoyen des années 80, prêt à la moindre occasion à ressombrer dans la sauvagerie la plus primaire. Ça, c'est le principal.

François Rognard **=** 

### FICHE TECHNIQUE:

OF UNKNOWN ORIGIN, Canada, 1983 PR Pierre David et Claude Héroux, R George Pan Cosmatos, SC Bnan Taggert, d'après The Visitor de Chauncey G Parker PH : René Verzier MUS Ken Wannberg, MONT : Robert Silv. DEC : Anne Pritchard. SFX MAQ Stéphane Dupuis, 1 h 40.

AVEC : Peter Weller (Bart Hughes), Jennifer Dale (Lorns Wells), Shanon Tweed (Meg Hughes), Louis Det Grande (Clet), Lawrence Dane (Eliot Riverton)

Alors Bart met la main à la pâte. Fini les pièges, poisons, et autres ruses de grands-mères. La créature de la cave lui a déclaré la guerre : il faut réagir Batte de base-ball fleurie de clous et de dents métalliques acérées, jambières de joueur de hockey, casques de mineur . Mad Max qui rentre du boulot? Non juste un mec qui part chasser le rat dans sa salle à manger













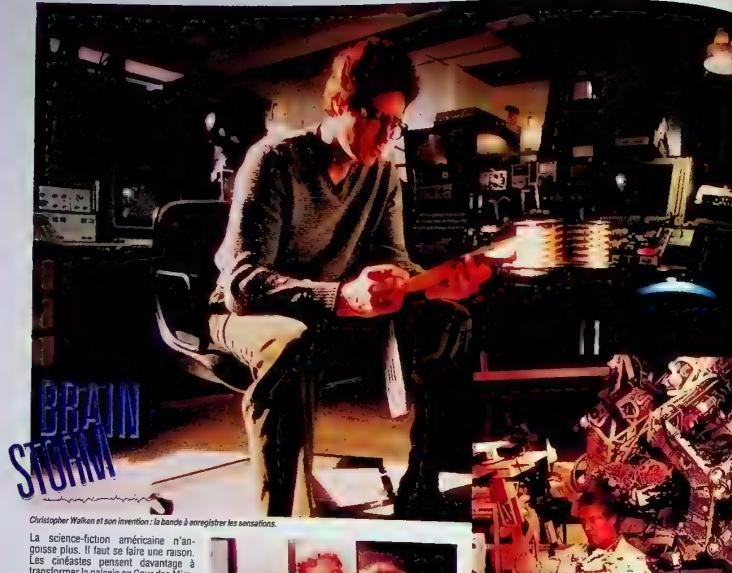
### TEMPETE DANS UN VERRE D'EAU!

Quand Douglas Trumbull, le plus grand technicien d'effets spéciaux du monde, repasse à la réalisation après dix ans de réflexion, on attend un feu d'artifice.

Quand il nous raconte comment quelques savants parviennent à mettre sur bandes les émotions et sensations les plus secrètes, on trépigne de joie.

Quand on sait qu'une mourante enregistre ainsi ses premiers pas dans l'Au-delà, on frémit d'avance.

Quand on voit le résultat, on se dit finalement que la vie est mal faite...



Les cinéastes pensent davantage à transformer la galaxie en Cour des Miracles rigolarde peuplée de créatures impossibles qu'à envisager une Terre sinistrée. Comme si cette Grande Insécurité, tribut de la politique de fer de Reagan, avait sorti le péril des lointains rivages du XXIII\* siècle. WarGames et bientôt The Day After de Nicholas Meyer auront apporté l'Apocalypse aux lisières de l'instant où vous lisez cet article. Les décorateurs n'ont plus à se casser la nénette : la Bombe dégustera dans un ultime flamboiement les banatités de 1984 et non plus les tours de cristal et les édifices d'acier qu'on almait encore peu souhaiter à nos descendants.

Le Jour du Jugement Dernier, ce n'est plus demain, c'est aujourd'hul. Et aujourd'hui, ce n'est plus tout à fait de la S.F. Alors, puisque la Destruction est dans l'air, que l'atome fait de la concurrence au Sida, les réalisateurs qui voient loin se mettent à rêver. Et généralement à rêver en rose...

### UTOPIE

On ne sait plus très bien actuellement si Douglas Trumbull avait fait un film sur l'Apocalypse grace à des vaisseaux spatiaux ou un film de vaisseaux spatlaux grâce à l'Apocalypse. Personnellement, je pencherais plutôt pour la deuxième solution. Fallait blen les faire valser pour



Michael et Karen, un couple au bord de la rupture

quelque chose, les énormes navires galactiques de Silent Running, son (admirable!) premier film de réalisateur. Et puis, Trumbull n'est pas du genre stresser éternellement sur le thermo-nucléaire. Il préfère se dire que l'Homme est moins fou qu'il n'en a l'air et que l'énergie solaire finira par l'emporter sur les relevés de compteur Geiger. Et dans son second film, elle a vraiment tout emporté...

Le monde de Brainstorm n'est ni de l'anticipation, ni même de la S.F., c'est carrément de l'utopie. Le temps des remords est révolu. Pour une certaine intelligentsia scientiste, Brainstorm marque le retour à un optimisme béat. Fatiguée d'avoir porté toutes les peurs

du monde depuis Hiroshima, elle s'en décharge sur les politiciens et les lecteurs de Libé Le spectre d'Einstein a cessé de hanter les silots à miss.les. Désormais, le savant, l'ingénieur, l'architecte, le dessinateur industriel voient la vie future comme un directeur d'agence publicitaire. La vision "High Tech"! Et Trumbull suit le mouvement, poussé par des pulsions génétiques qui n'ont rien d'obscur. Fils d'un inventeu et d'une artiste, ancien étudiant en ar-chitecture porté sur la technologie et collaborateur de la NASA, il a traîné sur les plateaux de cinéma tout à la fois la rigueur et les égarements des gens de son espèce. Avec lui, on reste à l'écoute des surdoués et de leurs états d'âme. Et

Dieu sait s'ils y croient à leur âme. Au point de ne pas attendre l'entrevue de rigueur avec Saint Plerre! Pour Trum-bull les portes du Paradis ne demandent qu'à s'ouvrir sur Terre.

ll y a dans Brainstorm une scène incroyable où Christopher Walken, allongé sur une espèce de bicyclette-divan, traverse à la tombée de la nuit une cité idyllique, digne des revues branchées d'il y a vingt ans. Souvenez-vous : ces architectures cubistes drapées de végétation et environnées de lampadaires graciles. Avec Brainstorm, on croirait voir s'animer sous nos yeux les couvertures des anciens Galaxie, ou bien les dessins pastels des fascicules Je sais tout, sur l'avenir probable d'une

humanité triomphant de toutes ses tares. Le film de Trumbull est imprégné d'une esthétique futuro-rétro quelque peu nunuche où la chlorophylle et le plastique se fondent harmonieusement. Pas de choc industriel, pas de pollution. nas de pénurie, pas d'inflation, mais une douceur de vivre en air conditionné! Dans ces vivariums où pénètre une lumière surabondante, trop blanche pour être honnête, évoluent des personnages bulbeux. Leurs rapports, quels qu'ils soient, sont ceux d'un ingénieur avec un autre ingénieur. Là encore, on revient à cette S.F. "amerloque" où tout le monde il était beau tout le monde il était savant. Pour parler franchement, Brainstorm fleure bon le vieux rêve réac : dernère ce catalogue d'images se profue une vision exaltée de l'Amérique, de ses poses favorites (le surf, l'équitation), de ses splendeurs naturelles, de son goût du succès individuel Brainstorm est l'anti-Koyaanisquatsi, l'Apocalypse du bonheur industriel. Un éloge au béton moquetté !

### LES PEINES DE CŒUR D'UN PACEMAKER

Car pour comprendre réellement ce que peuvent être les personnages de Brainstorm et leurs motivations, il est indispensable de se figurer leur environne-ment. La "poésie" des héros de Trum-bull est à peu de chose près celle d'un bébé-éprouvette exposé dans son tube Le film ne raconte rien de précis : il narre des étapes, de celles qui doivent rythmer, obnubiler la vie de n'importe quel laborantin fou

Dans sa première partie, Brainstorm semble raconter les recherches conjointes d'un savant et de son épouse (Walken et Nathalie Wood). Ils veulent réduire l'encombrement d'un casque, enregistreur d'émotions et de sensat'ons. Mais dès que l'objet en question n'est plus qu'un serre-tête d'une élégante discrétion, voilà que des militaires font leur apparition et regardent Walken

comme ils pouvaient regarder les dauphins porteurs de mines il y a dix ans Jusqu'au moment où..., etc., etc. Toutes les vingt minutes, la mise en scène change de cap, flâne, compte les nuages, amorce des idées savantes pour aussitôt les oublier, passe de la sciencefiction au documentaire et du mirage mystique au drame poignant. Les troubles cardio-vasculaires, (la "maladie des chercheurs") de Louise Fletcher sont surexploités, parce que Trumbull ou du moins ses confrères les redoutent. La réalisation de Brainstorm est entièrement filtrée par tout ce qui doit constituer les joies et les peines d'une bête de tableau noir. Ce film est le témoignage agaçant d'une race à part, d'une élite dont le cinéma n'a foutrement rien à espérer. Et de là en faire un récit... Une folie, je vous dis !

"Avec ce casque, tu finiras ta cinquième en cinq minutes" lance le savant à son fils Voilà le tort de Trumbull chercher à tout condenser. La vie, la narration, tout... Car le but final et avoué de cette machine à enregistrer les instants est d'annihiler précisément la notion d'instant, de furtivité, de subtilité. Trumbull ne sera jamais un cinéaste, il ne conçoit pas l'homme, mais tout au plus son organe cérébral. Des cerveaux dans Brainstorm, il y en a partout. Même dans des bocaux. Oui c'est aussi un élément de décoration. Donc, je le dis et ie le répète Trumbull ne conçoit pas l'homme et encore moins son mouvement physique. Le film est constitué en majeure partie de discussions tranquilles. Elles se font généralement en tenue du dimanche, sur des terrasses balayées d'un vent léger qui, de temps à autre, transporte le sifflement rauque d'un jet. On saisit alors combien le scénario de Michael Cimino pour Silent Running a sans doute permis au personnage incarné par Bruce Dern d'échapper à cette désaffection pour même ségrégation. Le son des voix ne passe pas le cap du Dolby réservé plus particulièrement aux moteurs, aux sifflements, à la musique pompière de James Horner. En définitive, les personnages, ces pauvres humanoïdes, sont ratatinés dans l'espace qui leur est imparti. Ils ne parviennent jamais à emplir une image qui ne pense qu'à s'élargir sans eux ou à leur détriment (le grand angle n'a jamais été idéal pour filmer un comédien!). Brainstorm manque de consistance, de substance, de chair. Pour Trumbull, cela va plus loin que l'erreur de réalisation; c'est une véritable infirmité. Quand, par le plus grand des hasards, il se décide à approcher sa caméra d'un personnage, le mouvement s'arrête en cours de route. Or le seul travelling qui aille jusqu'au gros plan s'achève en fait sur une série de chiffres lumineux. Sans commentaires. Brainstorm raconte l'invention d'une machine qui permet de ressentir sans le corps Cette machine n'est sûrement pas la caméra de Trumbull I

### LES COULISSES DE L'EXPLOIT

Et pourtant | Et pourtant, ces savants qui sautillent et s'activent au milieu d'un capharnaum épouvantable ressemblent étrangement à des techniciens allant et venant dans un studio d'effets spéciaux. Comme celui de Bob Abel, de John Dykstra,... ou de Douglas Trumbull. La présence d'un énorme "clap" électroni-que nous évite même de fournir un effort d'imagination. Non seulement, la similitude est de taille mais elle est voulue. Walken explique que sa machine

La miniaturisation viendra après...

enregistre un "instant" qu'on peut par la suite se passer et se repasser comme sur une table de montage ou sur un magnétoscope de salon. Les savants de Brainstorm sont des cinéastes qui s'ignorent : ils poursuivent tous ce choc épidermique, physiologique, total dont rêvent Coppola ou Argento. De plus, ces instants de vie enregistrés sont découpés, montés, classés comme de la pellicule. Trumbull enfonce le clou mais pas jusqu'à la tête! A un moment, un type se confectionne un "grand huit" orgasmique avec un enregistrement de jouissance. Une idée géniale, j'en conviens Mais, dans l'esprit de Trumbell, elle résume une fois pour toutes les aboutissements pervers de l'invention. Imaginez simplement ce que le Cronenberg de Scanners ou de Videodrome aurait bré de ce "gag".

Dans le cas présent, et en attendant les effets spéciaux du finale nous devons nous contenter, de scènes convenues : halades aériennes, descentes de montagnes russes, chevauchées exaltées, et j'en passe. Trumbuil n'a fait que récupérer le principe des projections sur écran géant en vogue dans les foires depuis au moins trente ans. C'est pauvre. Le film est donc beaucoup plus intéressant en tant que représentation camouflée des espérances de Trumbull. Brainstorm contient l'explication même des motivations qui ont présidé à sa naissance. Ce film est déjà son "Making of". Quand Cliff Robertson s'extasie sur une 'puce" électronique, miracle de la miniaturisation, Trumbull désigne le dernier pas avant la dispantion de la machine dernère l'Effet. Effet qui à loisir pourra devenir expression, puis sensation, et enfin émotion globale. Trumbull



trace la ligne droite vers un Art parvenu à son apogée. Utopie, utopie...

Le cinéma pour Trumbull est bel et bien le terrain d'expérimentation de son génie d'ingénieur. En cela, il n'a guère de difficultés à filmer un labo de savants comme un plateau de cinéma. Mais la poésie dans tout ça?... On la cherche, on la cherche. On l'a aperçue la dermère fois sous un paquet de câblages!

### METAPHYSIQUE OU BETAPHYSIQUE?

Le film s'ouvre sur une farce de mauvais goût. Christopher Walken expérimente la fiabilité de son casque à lire les sensations d'autrui quand soudain lui parviennent celles d'un chimpanzé. Le collègue sur lequel il était "branché" a soumoisement passé le relais au singe du labo. De la super-technologie au primitif, pas de problème : le savant rigole

encore de la bonne blague. Voilà longtemps qu'il sait maîtriser ses instincts animaux. Mais quand la super-technologie part à la rencontre du divîn, tà, il ne nt plus. C'est le prochain pas dans l'exploration de soi-même, affirme Trumbull, qui décidemment ne s'est jamais remis de sa rencontre avec Kubrick. A ceci près qu'il a tendance à confondre les "Grands Galactiques" de 2001, l'Odyssée de l'Espace avec le Dieu de nos curés de campagne

C'est lorsque nous en arrivons aux affaires de cœur de Christopher Walken avec Nathalie que Trumbull abat ses cartes aut, il nous refait le coup du grand Elan Universel, de la Communication par les sens, du Partage Total, de la Fusion des Esprits... On nage dans le délinum très mince des petits fascicules distribués par les sectes à la sortie du métro. De l'homme qui fit valser les stations orbitales, transforma le chant de Bernadette en Rencontres du Troisième Type, créa le labyrinthe organique du Star Trek de Robert Wise et régla la circulation du

Los Angeles de Blade Runner, on était en droit d'attendre mieux. Plus original surtout! Car, à cet instant, on embraye enfin sur ce que Brainstorm veut raconter : l'histoire d'un homme qui doit régler au plus vite ses problèmes de fesse et de travail en vue d'une rencontre avec... Dieu.

En fait, Trumbull se moque complètement des préliminaires en question Seule la Révélation l'intéresse Mais il met malgré tout une heure quarantecino minutes à tracer le parcours mystique de son héros. Et il faut voir avec que! doigté!... Christopher Walken entre dans le champ. Il colle une bande entre les mains de sa femme et lui susurre, l'air penaud : "C'est moi!". Et lui, c'est quoi au juste? Des saynettes, des anecdotes où il fait le clown sous deux ou trois monuments historiques, folâtre dans les campagnes, regarde son fils avec fierté... On n'est pas loin de cette réclame en pseudo-Super 8 à la gloire d'un jus d'orange quelconque. Et savezvous ce que fait Nathalie Wood après

avoir "vécu" ces sautillements dans l'herbette et ces mauvaises vannes? Elle se met à genoux devant son mari. Le choc d'avoir épousé un homme aussi bête? Non, l'Amour, bien sûr! Et paradoxalement, ces scènes "à ne pas faire" sont rendues encore plus monstrueuses par le talent déployé de ces deux inmenses comédiens.

La géniale Louise Fletcher échappe au triste sort de ses partenaires en ayant la bonne idée de clamser d'une crise cardiaque. Et de s'enregistrer... On lui en sait gré, puisque c'est le véritable sujet du film. Donc, au bout d'une heure de projection, Trumbull ouvre la cage du compositeur James Horner qui déballe ses violons et ses chœurs II y a de beaux reflets rouges sur la bande qui défile. Une lumière bleutée nimbe le visage de l'élue, Plan suivant : une église Vue du ciel... OK OK. A ce stade, on est prêt à tout gober du moment que ca bouge, du moment qu'il se passe quelque chose. Et puis, même s'il le présente naivement, Trumbull a raison le but caché de la conquête des cieux, c'est Dieu, Brainstorm est une nouvelle version du vol d'Icare et la machine de Walken est légèrement (mais suffisamment en tout cas) plus résistante que la cire et les plumes du brave aviateur anti-

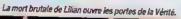
Le film prendrait enfin une tournure intéressante, voire passionnante, si pour des raisons absolument inexpliquées, le chef du centre de recherche et quelques militaires n'interdisaient l'accès à la fameuse "bande d'éternité". Well! On connaît la recette : action, suspense, course contre la montre. Mais rien à faire, le film stagne bien encore trois quarts d'heure avant que la bande ne passe sur un lecteur. Oh, pour passer, elle passe Vite. Dans la folie d'un finale où tout le monde sort de sa léthargie et court à droite, à gauche, comme des poules qui auraient trouvé trente-six couteaux. On a quand même droit à une prime : lorsque la bande s'arrête, le délire (?) continue encore sur un plan. C'est-à-dire qu'au lieu d'avoir eu quatre plans d'effets spéciaux, on en aura eu cinq... Et Trumbull donne son verdict, bien qu'on le connaisse depuis toujours. Our, ils existent... Qui? Eh ben, les Anges! Et puis, il se retire sur la pointe des pieds après que la lumière de Dieu le Père ait flashé son image une seconde durant. A présent, on sait à quelle énergie marchait les vaisseaux de Trumbull... A l'eau bénite

CHRISTOPHE GANS

Les protagonistes de Brainstorm : Cliff Robertson, Louis Fletcher, Nathalie Wood, Christopher Walken et... le fameux casque.









### FICHE TECHNIQUE:

BRAINSTORM 1983, U.S.A. PR et R: Douglas Trumbull, SC: Robert Stitzel et Philip Frank Messina d'après une histoire de Joël L. Freedman, PH Richard Yuricich, COST : Donfeld MONT : Edward Warschilka, Freeman Davies. SFX: Entertainment effects group, MUS : James Horner, Avec : Christopher Walken (Michael Brace). Natalie Wood (Karen Brace), Louise Fletcher (Lillian Reynolds), Cliff Robertson (Alex Terson), Jordan Christopher (Gordy Forbes), Donald Hotton (Landon Marks), Alan Fudge (Robert Jenkins), Bill Morey (James Zimbach), Jason Lively (Chris Brace).

Réprimer une rixe de mineurs chauffés au TNT, défoncer les "délicats" traits d'une brute de bars, calmer les hystéries d'un taulard homo, c'est mon boulot.

Mon sale boulot de flic. On me paye pour ça. La loi est de mon côté. Mais pourra-t-elle me protéger contre cette bête à abattre, cette crapule qui se réveille, cette chose qui hurle au fond de mes tripes?

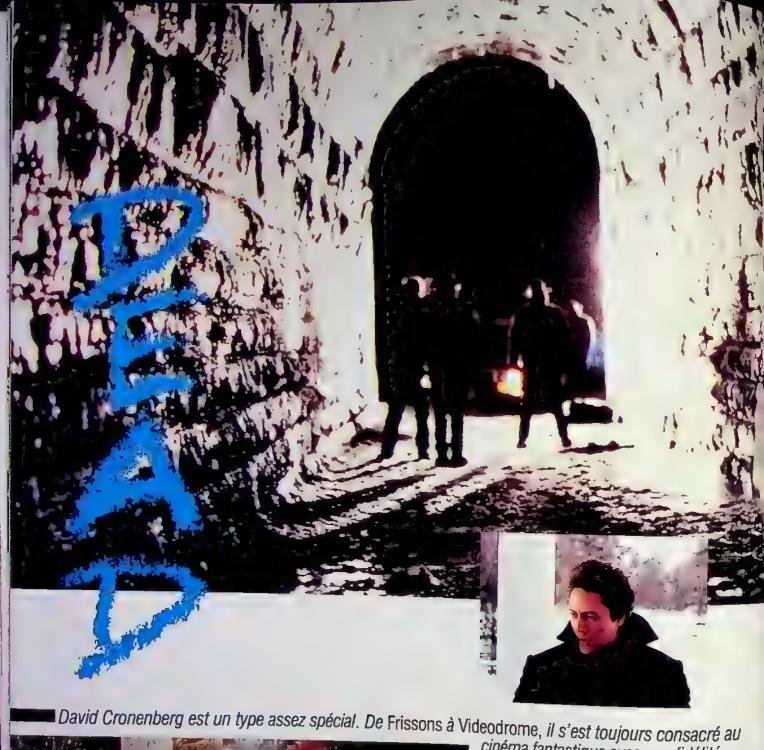
Et qui fait de moi une véritable... ORDURE DE FLIC...



JTUR DES FOL

Dans un monde surpeuplé, où chaque naissance est punie... de mort!







cinéma fantastique avec une fidélité trop évidente pour être simplement accidentelle. Et, à part peut-être Tobe Hooper ou Dario Argento, aucun cinéaste ne semble, comme lui, autant lié au genre. Il faut dire que ses fantasmes sont si particuliers qu'ils auraient bien du mal à s'insérer dans un polar ou une comédie. Le réalisateur canadien a en effet développé au cours de sa carrière une vision du monde et des relations humaines on ne peut plus



### THE WIZARD OF GORE

Qu'est ce que le Gore? C'est une sousbranche du cinéma fantastique née dans les années soixante avec toute une séne de petits films, horriblement mal ficelés, qui trouva ent tout leur intérêt dans une recherche systématique de l'horreur visuelle et une surenchère dans les effets sanglants. Pris à la légère au début, le Gore s'est peu à peu révélé, grâce à La Nuit des Morts-Vivants de George Romero, comme un moyen d'expression Un réel moyen d'expression qui pouvait laisser à des auteurs la possibilité de filmer les images les plus insensées. Le Gore ayant un public, ces mêmes auteurs parvenaient sans risques à ne pas perdre d'argent tout en laissant libre cours à leurs fantasmes.

Dans ce courant, David Cronenberg s'impose de toute évidence comme le metteur en scène le plus intelligent dans

la mise en scène ses effets. Et si l'on peut reprocher à la série des Vendredi 13 sa facilité et sa complaisance, il en va tout autrement de ce cinéaste pour qui, à l'instar d'un George Romero ou d'un Dano Argento, le Gore correspond à quelque chose de bien précis. A la possibilité qui leur est offerte, en fait, de libérer leurs angoisses et leurs obsessions nécrophiliques.

Dans Frissons, un savant créait une race de parasites abominables qui, transmis par voie sexuelle, prenait possession des corps et des esprits. Dans Rage, une accidentée de la route se retrouvait nantie d'une greffe qu'elle n'avait pas demandée; et contrainte pour survivre de nourrir ce nouvel organe de sang, elle déclenchait une épidémie. Dans Chromosame 3, une nouvelle forme de psychothérapie changeait névroses en gnomes maléfiques. Dans Scanners, un médicament pour la grossesse donnait naissance à une race de mutants dotés de pouvoirs para-sensoriels terrifiants Dans Videodrome enfin, un programme de télé privée causait de terribles ravades dans les cerveaux et les organis-

Voilà résumés tous les films de David Cronenberg. Autant de sujets dérangeants. Autant d'images chocs. Et s'il n'y avait pas le cinéma, on se demande bien comment le cinéaste pourrait assumer pareille libido. Car c'est bien souvent à un niveau purement sexuel que se situent les dérangements organiques chez Cronenberg. Frissons mettait les pieds dans le plat sans faire de manières, mais tous ses films successifs donnent une même représentation troublée de tout ce qui peut avoir trait au corps Aux rapports des corps.

Dans Chromosome 3, l'image de la mère est ramené à une créature animale qui exsude plus qu'elle ne conçoit sa progéniture. Dans Scanners, l'affrontement entre Abel et Caïn est représenté dans un duel sans merci entre deux frères-mutants qui jouent à se décomposer mutuellement. Dans Rage, le rapport sexuel passe par un organe miphallique, mi-vaginal, qui pompe de surcroit la vie du partenaire. Dans Frissons, Barbara Steele est violentée par une larve excrémentielle en prenant son bain. Bref, Cronenberg n'est pas le plus paisible des cinéastes et ses films ne sont pas des plus orthodoxes

### L'ECHEC DE VIDEODROME

Etonnamment, David Cronenberg ne se laisse pourtant pas aller à la facilité. Alors qu'un Lucio Fulci délaisse peu à peu ses ambitions artistiques pour s'engouffrer dans le gore à outrance, pour donner en fait au public ce qu'il lui demande, le réalisateur et Scanners s'est, de film en film, attaché à approfondir son univers, fouiller ses intrigues; 's'introspecter" en définitive. Et de Frissons et Videodrome, il n'est guère difficile de saisir toute l'évolution d'un artiste véritable, toujours plus conscient

de ses possibilités, mais toujours plus engagé dans son réel intellectulisme. Peu à peu, les films de Cronenberg sont apparus comme passionnants, mais difficiles. A la limite de l'hermétisme. Et arriva ce qui devait arriver. En laissant libre cours à tous ses désirs de cinéaste, David Cronenberg n'a plus accroché le public. Et si, avec Videodrome, il a réalisé son film le plus personnel, le plus angoissé et le plus douloureux, il a du même coup démontré une fois encore que succès commercial n'est pas vraimert synonyme de difficulté. Et qu'il n'est pas bon, surtout aux USA de vouloir faire œuvre trop ambitieuse

Videodrome a donc été un échec commercial. D'autant plus important que la maison de distribution, n'écoutant pas les conseils du réalisateur, a refusé de sortir le film dans un nombre de salles limité, comptant sur sa violence pour rameuter le public. Tel quel, Videodrome aurait pu, selon les désirs de Cronenberg, être l'un de ces cultmovies qu'affectionnent tant les Américains (Eraserhead, Frères de sang, Evil Dead, etc.). Il est au lieu de cela une pierre noire dans sa carrière

### LA RECETTE STEPHEN KING?

Lorsque George Romero, le réalisateur de Zombie, a essuyé un échec avec son Knightriders (médit du même coup en France), it s'est rabattu sur Stephen King gour écrire son Creephshow. Résultat · Succès au Box-Office US.

Lorsque John Carpenter, le réalisateur de La Nuit des Masques, a essuyé un échec avec son The Thing, il s'est rabattu sur un roman de Stephen King, Christine, Résultat : Succès au Boxoffice US

Lorsque David Cronenberg essuit un échec avec son Videodrome, on le retrouve en train d'adapter le Dead Zone de Stephen King, Résultat : Succès au Box-Office US Gros succès au Box-Office US!

Stephen King semble bien être l'ar-change des cinéastes en péril. La bouée de sauvetage. Il est vrai qu'à ce jour, aucune de ses adaptations ne s'est cassé la queule. On pourrait donc voir dans Creepshow, Christine ou Dead Zone une sorte d'opportunisme. Peutêtre. Mais quelle importance quand la qualité est toujours égale, sinon supérieure aux précédents films de leurs metteurs en scène?

En ce qui concerne Dead Zone, l'affaire n'est toutefois pas si simple. A l'origine, c'est la compagnie Lorimar qui en détenait les droits. Elle proposa le projet à David Cronenberg, mais elle décida peu de temps après de le confier à Stanley Donen. A première vue, il peut paraître aberrant de confier une adaptation de King au metteur en scène de Chantons sous la Pluie plutôt qu'à celui de Scanners. Mais Saturn 3, ça ne vous dit rien ? Farrah Fawcett sauvée par Kirk Douglas des sévices d'un Harvey Kertel sadique et d'un androïde déchaîné, non plus ? Eh our! C'était bien le vétéran d'Hollywood, l'un des rois de la comédie musicale,

qui, bizarrement, avait réalisé cet excel-lent thriller de S.F., prouvant du même coup qu'on pouvait lui confier un projet de ce type.

Cronenberg ne s'en formalisa en tout cas pas, et mis en chantier son Videc-

Trois ans plus tard, Lonmar, faute d'argent laisse tomber Dead Zone et en revend les droits à Dino De Laurentiis, le producteur de King Kong, Flash Gordon et The Thing. Pour monter son projet, celui-ci fait alors appel à Debra Hill, la productnce la plus énergique du monde. Fric + Debra Hill, de quoi faire

des étincelles!

Debra Hill c'était la vieille complice de John Carpenter, sa collaboratrice pour la série des Halloween, Fog et New York 1997. Une productrice qui sait faisser aux metteurs en scène leur indépendance, tout en se débrouillant pour que les films soient excellents en coûtant le minimum d'argent. Une femme de tête. Instantanément, Hill pense à deux réalisateurs pour mener à terme Dead Zone. Walter Hill ou David Cronenberg, Le premier n'étant pas disponible (il réalisait alors son 48 Heures,), la productrice le soumet à Cronenberg qui l'accepte. Et la boucle est bouclée. En retombant sur Stephen King, le cinéaste ne sait pas encore qu'il va recevoir bientôt le plus grand succès critique et public de sa

### DEAD ZONE: QUATRIEME DIMENSION

Quand Debra Hill et David Cronenberg commencent à travailler sur Dead Zone, trois moutures du scénario ont déjà été écrites. Stephen King lui-même a mis la main à la pâte. Mais aucune n'ayant satisfait Oino De Laurentiis, elles avaient toutes trois été rejetées. Le producteur se fâchant du même coup avec l'écri-บลเก

Tout heureux d'aborder enfin un sujet qui peut les sortir de leurs réalisations habituelles, Debra Hill et Cronenberg décident d'en confier la rédaction à un scénariste peu connu, mais qui n'a surtout nen à voir, mais alors nen à voir, avec les films d'horreur : Jeffrey Boam Ce dernier, intéressé justement par l'onginalité du projet, accepte

Le script de Dead Zone n'est à cette époque pas très clair. Stanley Donen avait délaissé quelque peu son aspect fantastique pour en faire essentiellement un thniler Stephen King, lui, avait cherché à rester fidèle à son roman, préservant pour cela sa structure "éclatée" (le livre suit parallèlement trois personnage). Bref, toute la conception du film est à redéfinir.

D'emblée, Boam décide de ramener le point de vue du film à un seul personnage. Cronenberg, lui, veut insister sur le côté surnaturel du récit. Eliminant quelques passages trop coûteux, en développant d'autres jugés plus utiles à leur version des événements, les deux scénaristes parviennent enfin à un scénario qu'ils jugent satisfaisant.



### LE MEILLEUR CRONENBERG

Du sujet de Dead Zone, je ne vous dirai pas grand chose Sachez seulement qu'il raconte comment, après un accident de la route, un homme devient une sorte de devin capable de lire passé, présent et futur. Ce pouvoir, il doit l'as-sumer malgré lui. Lorsqu'il peut sauver une petite fille des flammes, ce n'est pas difficile; lorsqu'il découvre l'identité d'un psychopathe homicide, cela devient déjà plus problématique; mais lorsqu'il voit dans le futur président des Etats-Unis le responsable de l'Apocalypse nucléaire, il ne sait plus quoi faire. Voilà. Je ne vous dirai rien de plus de l'intrigue de Dead Zone. Pourquoi? Parce comme le Blow Out de Brian de Palma, Dead Zone est de ces films dont il ne faut rien savoir

Car David Cronenberg nous a eu là où on ne l'attendant pas. du côté de l'émotion. Cette émotion à la Hitchcock dont on ne se défait pas. Qui dure longtemps, bien longtemps après la fin de la séance.

Dead Zone, c'est l'anti-Videodrome. Le refus de Cronenberg de sombrer à nouveau dans ses fantasmes morbides. De là son impact. Car personne n'aurait pensé le cinéaste capable de réaliser un film sans effets-chocs, sans répulsions maladives, sans images névroliques.

C'est un peu comme si Tobe Hooper se mettait à faire un remake de A L'Est d'Eden...

Pourtant, son style reste le même Efficace, économique, sans concession Son univers également Clinique, neige, décors désincarnès, tout est là Mais reconduit à des fins nouvelles II ne s'agit plus d'effrayer, choquer et déranger, mais de toucher, sensibiliser et émouvoir. Cette tendance, Cronenberg ne l'avait laissée paraître qu'une seule fois dans sa carrière. Dans Rage. Les personnages y étaient solitaires et attachants, capables de provoquer autre chose que répulsion ou fascination Mais tout restait noyé dans le contexte maladif du film

Il semblerart bien qu'en s'attaquant à une grosse production et en co-signant seulement le script, David Cronenberg ait appris à se modérer, réalisant du même coup le meilleur film de sa carrière. Un film quasi mystique où la mort n'est plus prise de façon tragique, mais résolue. Et l'amour lui-même trouve enfin une représentation positive, saine et sécurisante.

A cela les interprètes ne sont pas totalement étrangers. Christopher Walken a toujours joué des personnages hypersensibles. Mais alors que dans Voyage au bout de l'Enfer et Les Chiens de Guerre il penchait du mauvais côté de la balance, se laissant séduire par la folie ou le pessimisme, dans Brainstorm et plus encore dans **Dead Zone**, il est devenu un personnage humain, sage et terriblement émouvant. A ce jour, **Dead Zone** est de très loin son plus beau rôte Celui qui laisse le plus présager de sa générosité. Cette générosité que l'on retrouve dans I etre qu'il interprete, partage entre la terrible tâche d'assumer ce pouvoir qui le détruil peu à peu, son désir de vivre et l'amour de sa vie Cet amour, c'est Brooke Adams. L'ac-

trice adorable que l'on avait dejà vue dans L'Invasion des Profanateurs et qui se retrouve ici, dans les plus belles séquences du film Impossible maintenant de l'oublier

Alors, Dead Zone, une façon pour le cinéaste de rentrer dans le rang? De renoncer a sa personnalité pour ne plus subir d'echec? Non, le film apparaît bien plus comme une œuvre de renaissance. Un aveu du cinéaste qu'il a, pour un

temps, et peut-être pour toujours, reg e ses problèmes et mis un terme à ses obsessions. O'où ce sentiment de douceur et d'apaisement qui parcourt le film. Et si le fabuleux personnage principal est, bien comme il semblerait, le double reflet de son interprête et de son metteur en scène, alors Dead Zone devient définitivement, au même titre qu'un Elephant Man, un film religieux De cette foi vient toute sa richesse NICOLAS BOUKRIEFF.

FICHE TECHNIQUE!\_

DEAD ZONE. 1983, USA R. David Cronenberg, SC. Jeffrey Boam, David Cronenberg d'après le roman de Stephen King. PR.: Debra Hill pour Dino De Laurentiis, PH. Mark Irwin Avec: Christopher Walken, Brook Adams, Martin Sheen, Herbert Lom



ERIC LASSMANN ET OLIVIER ROQUEBERT
présentent



# **AVORIAZ**

### ... ENCORE

### Dernières lignes avant le bouclage...

Le bouclage d'un nouveau numéro est une cérémonie atroce.

Ca se passe généralement entre le 20 et le 25, soit pratiquement un mois avant la sonte en kiosque.

Les maquettistes et le secrétaire de réuaution se coiffent d'une cagoule poinrue, passent les rédacteurs en revue et punissent sévèrement ceux qui ont le maiheur o'avoir rendu leurs textes après la oale fatidique. Cette date est fixée par Photocompusus et Imprimos, les deux magiciens qui encrent, colorent à la main, agrafent, parlument et répandent STARFIX à travers le monde entier.

Personnellement, je suis très lent, il mest donc souvent arrivé de dépasser les détais. Le châtiment fut terrible : je tape cet article avec trois doigts. C'est tout ce qui me reste après onze bouclages Généralement donc, après le 25, c'est râpé : les machines se bloquent, l'encre gête. Pas même une ligne de NOUVELLES BREVES n'est autorisée. Le numéro doit etre comptet. Les scoops attendront la prochaîme...

On est aujourd hui le 24. Le Père Noël va se pointer et je vais peut-être encore y laisser un doigt. Pourtant, je prends le risque de taper ces feuillets de dernière minute. Les ultimes feuillets du numéro de lanvier.

Ça concerne le Festival d'Avoriaz. Nous avons passé en revue tous les films impurtants de sa programmation (CHRISTINE, DLAD ZONE, LA FOIRE DES TENEBRES, L'ASCENSEUR, BRAINSTORM). Cependant, viennent de nous arriver par reiba les toutes dernières sélections.

Nous en reparlerons à l'occasion de leurs sorties commerciales, mais passons-les tout de même en revue rapidement.

TIME RIDER d'abord, sur lequel Christophe Gans a déjà déliré dans le numéro B. Une petite série B explosive, où un motard professionnel affronte le vieil Ouest et ses desperados pittoresques à la suite d'un glissement temporel.

THE ÄETURN OF THE CAPTAIN INVIN-CIBLE, de Philip Mora, est une parodie très inégale des aventures de Superman. Alan Arkin dans le rôle du Captain tour à tour invincible, alcoolique, pallard, et Christopher Lee (oui, Dracula¹) en grand Führer idiot sont assez drôles A part ca...

A part ca...
Dans NINJA WARS (LA GUERRE DES NINJAS), saga japonaise légendaire, s'affrontent deux grands experts en karaté: Sonny Shiba et Henry Sanada. Pourtant, il ne se passe pas grand-chose dans cette série télé remontée pour le cinéma. Dommage, car les décors sont aussi beaux que des estampes.
DREAMSCAPE de l'Américain Joseph

Ruben raconte, en gros, une histoire assez proche de celle de BRAINSTORM. Des savants inventent une machine qui permet de visiter les rêves d'autrui. Blen sûr, les choses se gâtent quand on tombe sur un cauchemar un peu trop malsain. Casting alléchant: Max Von Sydow (FLASH GORDON), Christopher Plummer (L'ARGENT DE LA BANQUE), Dennis Quaid (JAWS 3D) et Kate Capshaw, bientôt la compagne de Harrison Ford dans INDIANA JONES AND THE TEMPLE OF DOOM, la suite des AVENTURIERS. Aux maquillages spéciaux (une transformation en reptile notamment...), Craig Reardon (TWILIGHT ZONE, POLTERGEIST).

LE QUATRIEME HOMME (DER VIERDE MAN) est également prévu et c'est tant mieux. Ce film hollandais de Paul Verhoven nous a tous enthousiasmés au dernier Marché du Film à Cannes, par son



Une illustration de Brantonne pour les pockets de science-liction Fleuve Noir? Non, une vue bien rêtro de STRANGE INVADERS de Michael Laughlin

atmosphère trouble et ses images franchement dérangeantes. Un écrivain homosexuel rencontre lors d'une de ses conférences une femme mystérieuse. Au fil de ses phantasmes, il s'aperçoit qu'elle tisse une étrange toile d'araignée au fond de son cerveau. LE QUATRIEME HOMME a remporté un succès critique mondial. Verhoven termine actuellement une épopée d'Herolc Fantasy, FLESH AND BLOOD, avec en vedette Rutger Hauer (BLADE RUNNER), déjà apparu dans pratiquement tous ses précédents films (TÜRKISH DELIGHT et SPETTERS entre autres). Pourvu que lepassage de son film à Avorlaz inspire quelque distributeur français...

RAZORBACK (litt: LE DOS DU RASOIR) arrive d'Australie, lui. A la mise en scène, un des génies du video-clip: Rusell Mulcahy, à qui l'on doit les images de CHINA GIRL de Bowie et de tous les hits de Duran Duran. Le thème? Une créature gigantesque ravage les campagnes arides d'Australle. Mulcahy s'adaptera-t-il à la durée standard d'1 h 30? Bientôt la réponse...

TESTAMENT de l'Américaine Lynn Littman illustre un thème en vogue : l'apocalypse nucléaire (cf. THE DAY AFTER de Nicolas Meyer et WARGAMES de Badham). Rôles principaux : William Devane, l'espion ricanant de MARATHON MAN et Jane Alexander. Encore une approche réaliste du phénomène comme dans le film de Meyer, qui provoque mouit réactions outre-atlantique? Nous verrons bien ...

STRANGE INVADERS de Michael Laughlin (DEAD KIDS/STRANGE BEHAVIOUR) renoue avec la tradition des films d'invasions extra-terrestres des années 50 (INVASION OF THE FLYING SAUCERS de Fred Sears, par exemple). A guetter surtout, les étonnants effets spéciaux du jeune Stéphane Dupuis.

En section rétrospective, cinq chefsd'œuvre d'un seul metteur en scène : Affred Hitchcock. Cinq films rarissimes qui ont provoqué des émeutes à chacun de leur passage à la cinémathèque de Paris : VERTIGO, FENETRE SUR COUR, LA CORDE, L'HOMME QUI EN SAVAIT TROP (deuxième version) et MAIS QUI A TUE HARRY? Rassurez-vous : its sortiront tous bientôt en salle.

En rétrospective aussi, le premier film de Bowie : L'HOMME QUI VENAIT D'ALLEURS. Un film controversé de Nicolas Roeg, réalisé en 1976. Et DEMENTIA (U.S.A.) de John Parker, une curiosité de 1953 en noir et blanc.

On vient également d'apprendre que certaines locomotives comme TWILIGHT ZONE et LA FOIRE DES TENEBRES passeront hors-compétition. Les décisions ne sont pas encore vraiment claires. Hésitations également en ce qui concerne THE KEEP (cf. STARFIX 10), le film événement de Michael Mann, VIDEODROME de Cronenberg, attendu, comme vous le savez, depuis des mois et SPASMS de William Fruet (WEEK-END SAUVAGE). un thritler formidable avec Oliver Reed. Peter Fonda et un serpent monstrueux (Lestang vous parle d'ailleurs des maquillages gratinés du grand maître Dick Smith dans ce même numéro). Tout dépendra en fait de la réception des copies, et du sous-titrage.

Voilà. Le dernier papier de STARFIX s'achève en ce moment. Je remercie de leur collaboration Jenny Scheubeck et Gilbert Guez, et je vais me coucher. J'at terminé avant le bouclage, on ne m'arrachera pas un doigt suplémentaire. Je suis heureux. J'aime la vie et les petites filles. Ferrier c'est Pou. Ga.



Une scène de OREAMSCAPE de Jo Ruben.



Jerome Krabbé et Renée Soutendijk, le couple maudit du QUATRIEME HOMME

# OFFRE SPÉCIALE DE LANCEMENT

Recevez chaque mois les aventures complètes de RAHAN... et constituez-vous la collection intégrale des aventures de ce grand

héros de Roger Lécureux et André Chéret!



### VOTRE CADEAU

Cette planche éditée en format géant 40 x 60 cm sur carte offset neige 224 g vous sera envoyée gratuitement en cadeau de bienvenue, des que vous nous aurez confirmé votre intention de poursuivre votre collection.

Elle sera numérotée et dédicacée. Vous serez fier et heureux de posséder cette planche qui, véritable pièce de collection, prendra de la valeur au fil des ans!



Votre Garantie A aucun moment vous n'étes tenu d'acheter la collection complète. vous pouvez vous arrêter à tout moment!

Pour la première fols, RAHAN est édité mensuellement en véritables albums d'histoires complètes.

Créé en 1969 par le scénariste Roger LÉCUREUX et le dessina-teur André CHÉRET, RAHAN est une des rares réussites de ces dernières années en BD. En vous abonnant aujourd'hui, vous vous const.tuerez - à des conditions exceptionnelles - la collection intégrale des bandes parues de 1969 à 1983!

Une bande dessinée passionnante.

Vous découvrirez aussi en RAHAN un véritable héros de bande dessinée, qui ne survit que grâce à son Intelligence - aidée par une chance inouie! Vous vivrez avec lui des aventures palpitantes, vous surmonterez mille dangers, vous échapperez à mille morts horribles! Oui, RAHAN, héros de la préhistoire, est aussi un héros de BD! Découvrez vite son extraordinaire épopée en vous abonnant à

RAHAN mensuel qui vous offrira chaque mois trois histoires complè-

tes de RAHAN, "le fils des âges farouches".

De plus, vous vous passionnerezat fil des numéros pour les récits inédits et les illustrations qui content la fantastique aventure de la préhistoire.

### TITRE D'ABONNEMENT PRIVILEGIE

Pour tous pays, bon à renvoyer sous enveloppe à: SERP - RAHAN - B.P. 25 - 93101 Montreuil Cedex.

Pour la Belgique, renvoyer à : AMP - 1, rue de la Petite Île - 1070 Bruxelles.

OUI, je m'abonne à RAHAN mensuel et souhaite recevoir tes 42 numéros

de l'integrale de RAHAN

Je joins un premier reglement de 100 F à l'ordre de BRED Vaillant qui sera suivi de 7 mensualités de 90 F (Pour la Belgique 1600 FB et 2 mensualités de 2000 FB - Pour les autres pays 999 FF en un seul versement )

En acceptant aujourd'hui cette offre spéciale de lancement, je me réserve te droit d'interrompre mon abonnement à tout instant par simple lettre Ci-joint mon réglement à l'ordre de BRED Vaillant Pour la Belgique versement à l'ordre de AMP, par

🛘 chèque bancaire 🗀 chèque postal 3 volets 🔾 mandat

Citedae pancana C eneda			
☐ Madame ☐ Monsieur			
Nom.	Prénom		
Nº Rue			~
CODE POSTAL Localite			
Téléphone 16			
Date de naissance	1_9	_ 1	

# ou l'animateur animé

e petit bonhomme est aux aguets. Il écoute! Dans sa petite maison de bois perdue quelque part dans les profondeurs de la forêt, il attend le Moment. Les oiseaux chantent. Un

écureuil grignote ses noisettes. Les vieux arbres craquent de tous leurs bois. Et puis soudain, le Bruit, les bruits retentissent, Enormes, Pas de Titans. Coups de boutoir monstrueux. Toute la forêt en tremble. Le bonhomme écoute, écoute... Et puis. le Silence! Le Moment est enfin venu. Alors, le bonhomme ferme la porte de sa maison. Il attrape sa brouette. Il emprunte le sentier qui court à travers les arbres. Et il sort du décor...! Sur la table de l'animateur, son seigneur et dieu parti vaquer à d'autres occupations, il avise une marionnette. Elle a un visage imberbe, grossier... Elle fera l'affaire, Il la ramène chez lui, l'assoit à une table, pose un bol entre ses doiats riaides. Et presque religieusement, il va l'animer sous l'objectif de sa vieille caméra. L'animer et vivre les premiers émois du cinéaste visionnant ses rushes. Jusqu'à ce que la Punition s'abatte sur son audace! On ne dérobe pas impunément les secrets des dieux...





L'Invité est à la fois le premier court métrage en 35 mm de Guy Jacques et le second dans sa filmographie. Mais son brouillon tourné en 16 mm et intitulé Portrait est totalement invisible. Guy Jacques est un nouveau venu dans le domaine très restreint (pour ne pas dire familial!) de l'animation en volumes Comme Jean-Manuel Costa (cf. Starfix nº 4), Olivier Gillon (Barbe Bleue) ou Jean-Pierre Jeunet (Le Manège) ", il a suivi un apprentissage long et ingrat avant d'imposer une très forte personnalité de créateur. Et pour faire ce qu'ils

"Réalisateur étonnant auquel nous consacrerons un article détaillé le mois prochain! font, ces gars-là n'en manquent pas! Guy Jacques n'est pas venu de lui-même à l'animation Son B E.P. d'agent d'exploitation des équipements audio-visuels (ouf!) glané dans une quelconque école de Saint-Denis ne valait rien. Pour bouffer, il s'est improvisé opérateur de banclitre. Et il a ramé. Près de trois ans Jusqu'à ce que l'envie de faire un film lui tiraille l'envers du nombril : "Je ne voulais pas me lancer dans le dessin animé J'en avais fait suffisamment sur mon banc D'ailleurs, ma première création s'était bornée à grilfonner directement sur de la pellicule 35 mm. La pâte à à modeler n'était pas plus mon truc

Une matière qui se met à fondre sous les projecteurs n'incite guère à la confiance. C'était bel et bien la marionnette qui m'attirait. J'en avais fait l'expérience lorsque certains travaux de commande m'avaient obligé à décrocher la caméra pas-à-pas et à transformer malgré moi la table du banc en plateau de tournage. Et puis les relents de cinéma qui me traversaient relevaient davantage de la prise de vue réelle que du dessi a une confiance.

Le fait est que Guy Jacques plante là son employeur (après avoir eu la décence de se trouver un remplaçant!) et s'en va écrire son court métrage. Heureuse-

ment, le tournage du Chaînon Manquant de Picha lui procure un minimum de boulot. Mais la nuit! Il dépose un projet, Communication, au Centre Natronal du Cinéma... qui le refuse tout net l'Guy vient d'apprendre à ses dépens q'on ne reçoit aucune subvention à moins d'en être à son deuxième court métrage ou de sortir d'une école reconnue (l'IDHEC par exemple!). Pas dégonflé, il entame la sculpture de deux personnages et la construction d'un décor de maison forestière. Le film s'appellera Portrait, l'histoire étrange et nocturne d'un vieil homme emprisonné dans une photo par tes maléfices d'un mystérieux rôdeur



Guy va entièrement supporter le financement de ce premier film et le bricoler avec l'aide d'un pote, Bruno Dumoulin, ancien camarade d'école qui se morfondait dans son coin. La pellicule qu'on ieur a donnée est périmée. Les labos ieur réclament de l'argent. Mais Guy tient bon et le producteur Jean-Noel Delamarre lui permet de finir Portrait en payant le montage négatif et le tirage des copies. Le film est reconnu au CNC Portrait a bien rempli son rôle : L'invité reçoit 80 000 Francs de subvention du Centre. Les choses sérieuses peuvent démarrer.

### CLIMAX

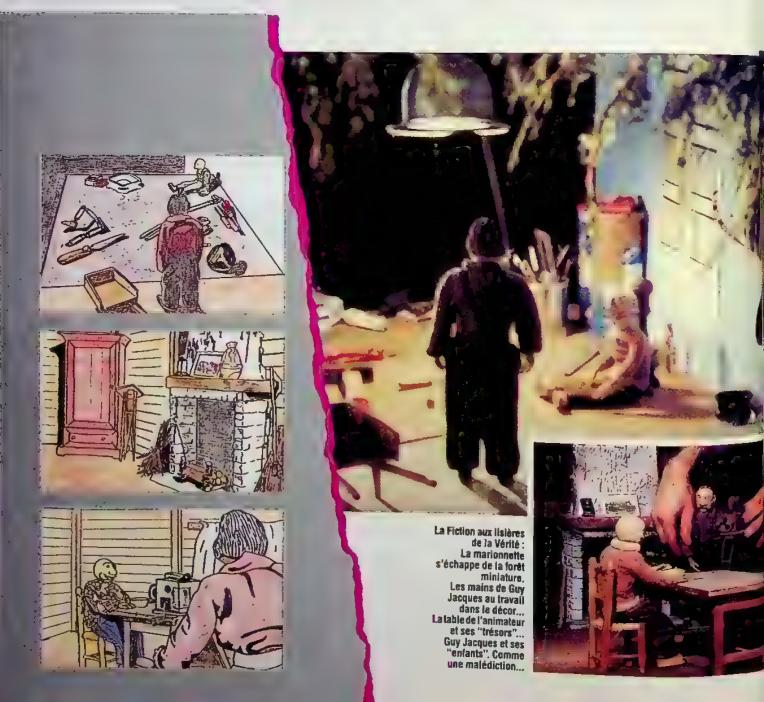
Entre-temps, Guy Jacques se lie d'amitié avec Jean-Manuel Costa, l'homme de La Tendresse du Maudit. Ensemble, ils mettent au point les effets spéciaux du nouveau générique de Temps X sous la direction de Gabriel Cotto. Ils réalisent également la pub Starfix pour les petits écrans de la vidéo : une explosion thermo-nucléaire provoquée par deux missiles donne naissance au logo du journal. C'est à cette occasion que Guy Jacques rencontre Jérôme Robert, Ze Robert, notre préposé aux "Ficelles de la Pub" et aux courts métrages. Jérôme a signé les images de L'Imitté. Il ne signe donc pas cet article (mollo J.R., on peut pas tout avoir dans la vie!).

L'Invité, c'est aussi une nouvelle production d'Ulysse Laugier, le type qui en France a imposé le court métrage comme un art fantastique, jeune et... cher. On a déjà parlé de lui dans ces pages à l'occasion de Star Suburb de Stephane Drouot et de La Fabuleuse Histoire de Josette de Bruno Decharmes. Bref, toutes les conditions étaient réunies pour faire de L'Invité une réussite. Surprise, surprise. C'est bien plus

que cela! "Portrait est d'autant plus un pilote" que L'invité a été tourné dans le même décor avec des angles de caméra et une lumière radicalement différente. Certes, Portrait m'a permis de m'initier concrètement au travail de la marionnette, mais en fait, je n'ai pas de techniques propres. Mon animation est classique, traditionnelle... Mon style vient d'une façon de regarder les choses, par le biais d'une caméra souvent collée aux personnages. Je n'aime pas le côté théâtral des plans généraux trop fréquents en animation. Mes films sont découpés - à leur échelle - à la manière des films de prises de vue réelles. Comme si une autre marionnette était là, en train de filmer!"

Une école d'animateurs est en train de naître. Sans pour autant lui faire référence, Guy Jacques emboîte le pas à Jean-Pierre Jeunet dans le domaine de , l'animation "à climax", genre peu illustré et qui, bien plus que l'image-parimage habituel, confirme le cinéaste audelà du technicien. Portrait et Le Manège de Jeunet sont des films d'ambiance avant d'être des films d'histoire Les deux auteurs cherchent par-dessus tout à renforcer leurs mises en scène par des effets d'éclairs, de pluie torrentielle, d'orage peu communs dans le cadre de l'animation en volumes. Mais chez Guy Jacques, la tempête est un prétexte et non une condition. Le photographe-envoûteur de Portrait se sert d'un éclair pour appuyer sur son déclencheur et du même coup ensorceler son malheureux modèle. Les Indigènes des dernières régions explorées avaient peur des appareils-photo, ces "voleurs d'ames". Dans Portrait et L'invité le cinéma redevient cet art magique de la reproduction, de la possession...

"Ce qui a engendré en moi le sujet de



Portrait et par là même celui de L'Invité, c'est la prise de conscience du temps énorme requis par ce genre de réalisation, entre la préparation et la concrétisation. L'Invité, plus encore que Portrait, est un regard sur ces difficultés au point que mon petit personnage qui s'improvise animateur lègue une partie de lui-même à la marionnette qu'il a volée. Il donne sa vie en quelque sorte. D'ailleurs, les premières personnes qui ont visionné L'Invilé parlent davantage de conte, de fable, de magie que de court métrage fantastique." Déjà, Por-tralt renvoie les rapports entre le réalisateur et ses "créatures" au transfert de personnalité. Dans le cadre du film de marionnette, cette relation vampirique enlève tout autant la Vie que le Mouvement. Le bûcheron de L'Invité et le vieil homme de Portrait se figeront douloureusement, l'un devant sa créature à présent affranchie, l'autre dans le cadre autrefois vide d'un tableau. "Matière inerte, tu retourneras à l'Inertie", tel est l'anathème qui pèse sur les "enfants" de Guy Jacques, obscure revanche prise par l'animateur sur ce monde furtif qui lui réclame tant de travail et de sacrifice.

### LA FORCE DU SPECTACLE

Agencé sur la photographie hyper-réaliste de J.R. qui enchaîne avec précision lumière matinale, clarté d'après-midi et lueur de crépuscule, L'Invité est une version améliorée de Portrait. La magie s'extirpe de la naïveté des éléments déchaînés et s'infiltre, sournoise, dans une atmosphère cristalline. La vision de Guy Jacques gagne en acuité, devient plus théorique peut-être, et la caméra, complètement libérée de la pesanteur de l'artisanat, voltige dans le décor avec une aisance surprenante. A travers ces deux films, on sent monter la force du spectacle au fur et à mesure que Guy Jacques maîtrise sa technique

En cela, son prochain film devrait cracher des flammes, sans délaisser cette magie de l'effet filmée comme une réalité incontestable, "Mon nouveau projet sera en prises de vue réelles combinées à de l'animation. En volumes, bien sur! Il y aura de la reprise d'images, du cache-contre-cache, mais pas de marionnettes. Des vaisseaux spatiaux plutôt! Un môme est coincé chez lui par ses parents un soir de Noël. Tout cela parce qu'il a accepté un cadeau d'un monsieur que son père n'apprécie guère. Et ce cadeau, ce sont quatre lusées miniatures qui vont se ruer dans cette ambiance pesante de foyer de banlieue, de gauloisene, de toile cirée... La jouissance viendra de ces maquettes aux lignes ultra-modernes brisant toute cette quincaillerie vieillotte. Et quand les parents rentrent du cinéma, une surprise les attend de l'autre côté de la porte..."

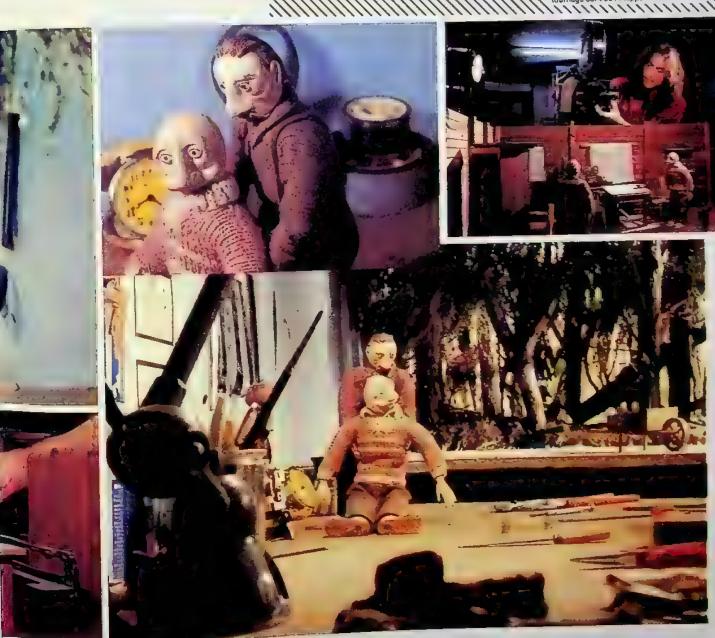
Tout autant que Jeunet l'était après Le Manège, Guy Jacques est fin prêt à passer à la prise de vue normale et à retourner enfin à la réalité la monnale de sa pièce. Désormais, ce n'est plus l'animation qui sera filmée comme du réel mais le réel qui sera filmé comme de l'animation. Et le jeu en vaut la chandelle...

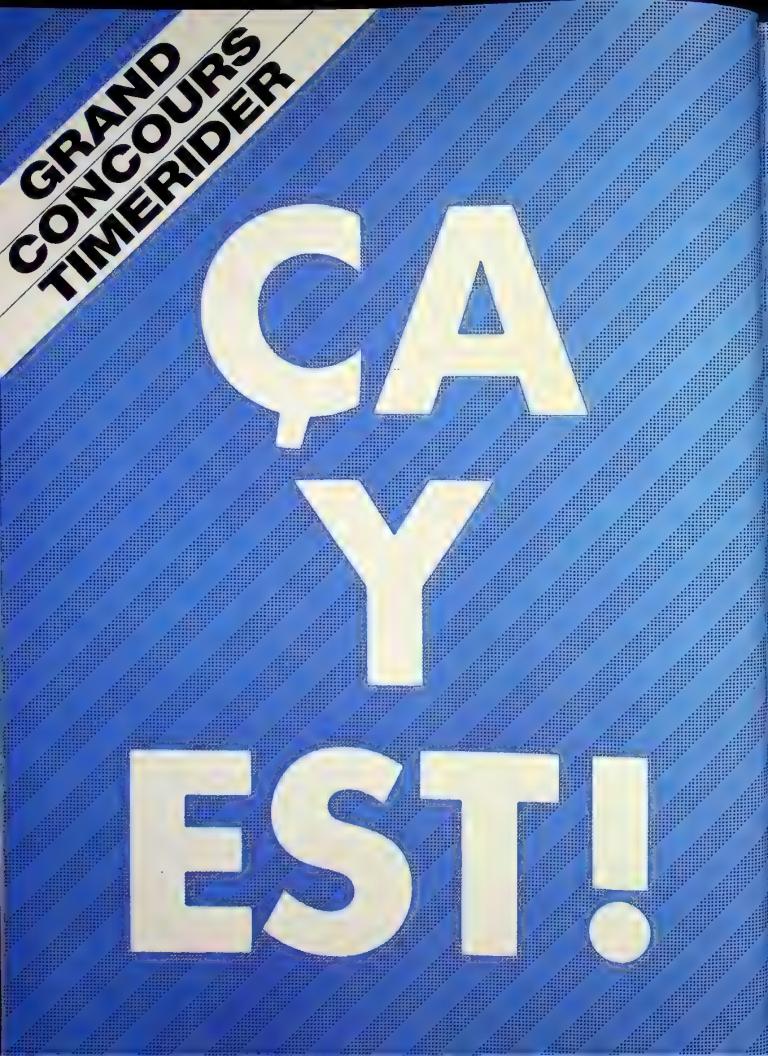
Christophe GANS

N.B.: aux dernières nouvelles, L'INVITE fera la première partie du film de Michel Gérard RETENEZ-MOI OU JE FAIS UN MALHEUR! avec Jerry Lewis. Sortie nationale: 11 janvier. Qu'on se le dise...

### FICHE TECHNIQUE

L'INVITE, France, 1984, 9 mn 30 PR. Ulysse Laugier pour Banc Public, R, SC. Guy Jacques, PH: Jérôme Robert, BRUTIEUR Jacques Torrens AS, R. Bruno Dumoulin MUS. François D'Airne, Les photos de tournage sont de Philippe Mardesson









ÇA Y EST / La peinture du scooter est sèche... On peut ENFIN commencer notre grand concours TIMERIDER, realisé en collaboration avec PEUGEOT & VISA FILMS DISTRIBUTION, et annoncé dans STARFIX voici deja deux numéros... Vous ne retrouverez sans doute JAMAIS l'occasion de gagner si FACILEMENT le deux-roues de votre VIE, alors ne laissez personne répondre plus VITE que vous. Vous avez quelques SECONDES pour réunir vos esprits, du papier et un crayon et répondre à nos deux QUESTIONS, SI SIMPLES que vous n'avez pas le droit de vous TROMPER :



PREMIERE QUESTION: Dans quel ORDRE les PHOTOS ci-contre passent-elles à l'ECRAN dans le film TIMERIDER?

DEUXIEME QUESTION: Donnez trois TITRES originaux de films comportant le mot TIME.

donner le classement par Nos des 3 meilleures ventes du Magazine STARFIX Ex.: Nos 3 - 12 - 4.

C'est tout? C'est tout! Mais faites VITE!!! Vous êtes peut-être en train de gagner notre premier prix, une 125 cm³ Enduro PEUGEOT, pour balades HORS PISTES à la campagne, en attendant le PARIS-DAKAR... À moins qu'il ne s'agisse de notre deuxième prix, un SCOOTER PEUGEOT, pour être sûr sur deux roues comme dans un FAUTEUIL... Pour un ou pour deux, selon votre bon plaisir!... Il y a également cent AFFICHETTES du film TIMERIDER à gagner dans ce concours STARFIX/PEUGEOT/VISA

Et envoyez vos réponses à *CONCOURS STARFIX -* 13, rue de la Cerisaie, 75004 PARIS.

LIVRES

par F.A.L. et Claire SOREL.

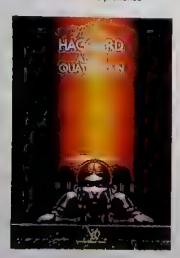
CHARLIE CHAPLIN
par Maurice Bessy.
Editions Pygmalion/Gérard Watelet.
Un détail d'abord : l'ouvrage coûte 650,00 Frs. Six cent cinquante francs. Mais ce n'est qu'un détail L'abondance des illustrations (quatre cents pages), et surtout l'incroyable qualité technique de l'impression suffisent à justifier ce pnx. En fait, peu de chose a dire : à travers ces photos, c'est toute la carrière de Chaplin qui défile du début à la fin. On a dejà fait ce genre d'ouvrage pour Manlyn Mon-roe, sans doute, mais la différence, c'est roe, sans obute, mais la difference, c est que Marilyn Monroe, au fil de ses por-traits, n'a jamais vendu que du Marilyn, alors que Chaplin, d'une page à l'autre, n'est ni tout à fait le même, ni tout à fait un autre Mécaniquement, on pense "Charlot". Mais on se surprend à découvnr dans les personnages de Monsieur Verdoux ou du Dictateur des figures aussi familières Le texte? On pourrait, bien sûr, lui repro-

cher d'être très court. Trop court, Mais cette bnèveté vient de la nature même de l'ouvrage : il est évident que ceux qui vont l'acheter n'ont pas besoin qu'on leur explique pendant des heures comment et pourquoi Chaplin est un acteur et un réa-lisateur de génie. Ils le savent déjà On sait que Maunce Bessy a été l'arm de Chaplin. Et c'est bien cela ; il lur a consacré, plus qu'un ouvrage d'érudition, un ouvrage d'amour.

### ALLAN QUATERMAIN

par H. Rider Haggard NéO, deux tomes

Allan Quatermain avait retrouvé les Mines du Roi Salomon dans le roman du même nom. Après la mort de son fils, vieilli, en compagnie de ses amis de toujours, il reprend le chemin de l'aventure au cœur de l'Afrique Cette fois, il est à la recherche d'une tribu blanche dissimulée derrière le mont Kénya. Zoulous inquietants, Masaï sur le sentier de la guerre, missionnaires en pleine brousse, montagne creuse, crabes géants, cité inter-dite, on s'amuse à dévorer cette histoire incroyable, namée par Quatermain lui-même sur le ton ponbliant le plus exquis. Ahl c'était le bon temps où l'Angleterre domi-nait le monde et lâchait ses aventuners dans les recoins inexplorés. Tout cela vous a un charme rétro prononcé





Have a Smile With Me!

### MEMOIRES DE FANNY HILL, FEMME DE PLAISIR DE JOHN CLELAND

par J.M. Lo Duca et Philippe Cavell Editions Dominique Leroy

Pour certains, le seul intérêt de la réédition J'ArLu, c'est sa couverture : reprenant l'affiche du film du même nom, récemment sorti dans l'indifférence générale, elle dénude ce que la censure de la RATP avait dissimulé, la paire de fesses de l'héroine... D'autres iront un peu plus loin ils se délecteront de la préface due à la plume du poète Guillaume Apolinaire - qui s'y connaissait en érotisme et avait lu-même fait circuler un ouvrage intitulé Les onze mille verges. Apollinaire fait un rappet biographique sur Cleland, auteur anglais du XVIII° siècle dont Fanny Hill est le seul roman que l'on lise encore de nos jours Il donne aussi de croustillants dé-tails sur la vie quolidienne à Londres au temps de l'héroine, puisant ses informa-tions sur le demi-monde et les prostituées anglaises dans les Mémoires de Casanova, autre connaisseur

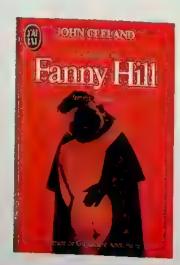
Et Fanny Hill, le roman? C'est, racontée à la première personne, l'histoire de Fanny, tour à tour innocente, fille entrete-nue, pensionnaire de "maison", femme amoureuse, avec de robustes gaillardises, de charmantes descriptions du plat-sir féminin... et bien peu d'inventivité dans les figures érotiques. Le missionnaire, page après page Ce livre, placé dans l'enfer des bibliothèques, est délicieusement puntain!

Fanny Hill, en B.D., est très fidèlement adaptée. Le graphisme a de la retenue, une certaine élégance, point de folte du tout. Mais les dessins, pour la joie du lecteur, inventent d'autres positions que celle du missionnaire pour les ébats des

### DRAMOCLES

par Robert Sheckley Editions Robert Laffont

Sheckley fidèle à lui-même, mélangeant les créations fantaisstes et "non-sensistes" à la Lewis Caroll et les consi-dérations sociales. Ce parti pris porte loujours ses fruits lorsqu'il s'agit de poser toujours ses rums virsqu'il s'agit de pose-des questions, moins lorsqu'il s'agit d'of-frir des réponses. En d'autres termes, Schekley n'a pas toujours le souffle né-cessaire pour soutenir un roman jusqu'au bout, et ses aventures de Dramoclès, tout en ne manquant pas de charme, perdent un peu de leur sel au bout de quelques chapitres... et l'on se met à penser à d'autres œuvres de l'écrivain, Le prix du danger, La septième victime. Des nouvelles, comme par hasard.



### LES UNS ET LES AUTRES

par Claude Leiouch et Julie Pavesi Livre de Poche nº 5857,

Page 220 : "Au moment où Alexis rit à Moscou, une jeune femme de l'âge de Tatiana, assise dans un train en France, regarde défiler le paysage qui lui apparait flou, irisé et brumeux à travers les lar-

Au cinéma, cela do t s'appeler un fondu enchaîné. En littérature, cela ne s'appetle pas, parce que cela est contraire aux règles de base de la narration. Un livre doit travailler sur des associations d'idées, et non sur des associations d'images. Cette version romanesque des Uns et les Autres ravira sans doute tous caux qui souhaitent retrouver par le menu tous les détails du film/feuilleton de Lelouch, mais elle ne mérite pas à proprement parler le titre de roman.



par Patrick Besson et Dan ète Thompson J'Ai Lu nº 1504.

On a beau nous dire (p. 84) que Proust est "un nom qui fait sale". La bourn pour-rait s'appeler elle-même A la recherche du temps perdu. Quel temps? Celui des pièces de boulevard du début du siècle Bien sûr, l'action n'est plus concentrée entre les quatre murs, les portes et les placards d'un décor, mars les ressorts (rencontres, adultères...) sont grosso modo les mêmes que chez Feydeau. Allons, en dépit de ses apparences jeunes et maigré la précision et l'habi eté de sa construction, cette Boum, ou plus exac-tement CES Boum (puisque le roman raconte les deux films) ne sont pas si

### **15 ANS D'ANNEES** TRENTE, LE CINEMA DES FRANÇAIS, 1929-1944

par Jean-Pierre Jeancolas. Slock/Cinéma

Siock/Cinema
Les dates cholsies pour la période considérée (1929 et 1944), et l'expression,
dans le titre, "cinéma des Français", par
opposition à "cinéma français", indiquent
d'emblée que l'ouvrage n'entend pas
parler de cinéma "en général", ou d'un

"simple" point de vue artistique, mais de cinéma en rapport avec la société. et avec la politique, inutile de protester l'époque envisagée est telle qu'il est impossible de choisir une autre approche Carné, Renoir et Clair vont chercher feurs sujets dans la rue, dans l'armée, à l'usine. Et la politique, surtout celle du regime de Vichy, ne se faisait pas faute d'intervenir - de façon souvent particulièrement répugnante - pour onenter l'industria cinématographique. C'est aussi en cette période que Jean Giraudoux écrivait tranquillement : "Nous sommes pleinement d'accord avec Hitler pour proclamer qu'une politique n'atteint sa forme supérieure que si elle est raciale", sans se rendre compte qu'en signant une telle phrase il montrait qu'on peut appartenir à deux races différentes, celle des fins lettrès et celle des imbeciles

Il est vrai que les crises favorisent ce genre de contradiction, à tous les niveaux. La simple lecture de l'index des films répertones dans l'ouvrage montre blen qu'il n'a pas fallu attendre les an-80 pour rencontrer la transcendante débilité des films de Bidasses dans le cinéma français. Le genre du navet est déjà très productif des titres comme Debout là dedans i, La caserne en folle ou La garnison amoureuse ne disent a priori nen qui valile Mais on préférerait croire qu'il n'y avait que des Misérables de Raymond Bernard ou des Crimes de Monsieur Lange de Renoir On préférerait que Giraudoux ne soit que l'auteur d'Ondine ou de La guerre de Troie n'aura pas tieu, et ne se double pas d'un theoricien attristant

Loin de tous ces livres pseudo-historiques qu' se gargansent d'un blabiabla généralisant et sans fondement, l'ou-vrage de Jean-Pierre Jeancolas apporte une information sér euse et claire, une réflexion soilde, et un véntable esprit L'auteur n'est pas de ceux qui se servent de teur sujet pour raconter leur vie, la première personne, sauf erreur, n'apparait jamais dans son texte Mais ses sympathies et ses antipathies s'expriment à chaque page sans détour. Et son livre n'est pas un livre à feuilleter, mais un livre à fire.



# BD par Claire L. PARLLOCHER.

Pour prouver à ses nombreux détracteurs que la BD n'est pas l'unique moyen d'expression de gogos sans conscience ni science, voici une poignante réflexion quasiment philosophique sur la Vie et la Mort. Non mais. Après, bien sûr, on passe aux autos et zaux moutons, pour achever de semer le trouble dans les esprits chagrins.

### LE DESTIN DE MONIQUE

Bretecher, Edité par l'auteur, 40 F La vie, aujourd'hui, où nous sommes déjà presque demain (avec toutes les merveilles de la science moderne qui nous entourent, dont la biologie de pointe), aureit tendance à échapper un peu au simple mortel. Ovulation aspirable et implantable dans la porteuse qui s'y colle, embryon congelable donc empli de patience quant à son avenr, difficile de savoir quand la vie est vraiment partie, si on peut dire, et ou elle va naître, finalement Heureusement, mam Bretecher est là, pour mettre de l'ordre dans toute cette génétique hystérique Grâce à elle, tout devient simple : les Portugaises portent les enfants de leurs patroneches, les vaches accouchent de pambins et dans des parkings glauques, de sombres sadiques trafiquent de l'embryon bidouillé. Ce qui amènera Monique, qui joue en fait un rôle obscur et secondaire dans cette histoire de gênes assez complexe, a être le fruit unique de trois mères différentes : la lécondée, une starlette ambitiause; la deuxième, porteuse, qui adore lé portoch; et enfin Sue Ellen, la meuh-mother. On rigole, mais on ne devrait pas. Qui salt de quoi nos enfants seront faits? Ou plutôt, par qui... Hein?











### LA TOILETTE

Charras, Montellier, Robial, Futuropolis, 110 F

S'il n'est pas toujours facile de savoir où commence la vie, on sait par contre par-faitement où elle finit, Volci venir la mort, donc Dès le premier cri, le compte à rebours commence, avec une issue à la lois certaine et imprévisible : qui connaît l'heure de sa mort, à part les Cyclopes de La Foire des Ténébres, que cet etrange don rend sombres et tourmen-tés? Ni vous, ni moi, heureusement L'homme de La Toilette la connaît, lui, puisqu'il semble acquis que, juste avant de faire le grand saut, on SAIT, et que, justement, allongé sur un lit d'hôpital, il est en train de vivre sa mort. Vivre sa mort .. Drole d'expression, mise en scène par trois modes d'expression différents (la photo-video, l'écriture et la BD) regroupes pour raconter la même histoire, tranches napolitaines illustrant des tranches de vie, chacune à son rythme, chacune à sa façon, avec une fin commune, une fin finale, ultime. Mais, bizarrement, malgrè le côté réaliste de l'hôpital, montré sous son jour le plus froid par les images vidéo en noir et blanc triste et le dessin de Chantal Montellier, qui atteint des sommets de per-fection glacée – avec juste un peu trop d'imagene populaire religieuse à mon goût. Malgré ce décor désespérant, la mort ne semble ni hostile ni effrayante, au contraire . elle est ici banalisée, simplifiée à l'extrême et presque accueillante En fait, le message de La Toilette est rassurant : ce qui nous attend au bout de la route, c'est un inconnu lumineux où il fera bon vivre. Ça, c'est le texte qui le dit. Le visuel, lui, reste muet, prudemment, puisqu'on ne peut pas montrer la vie après ou pendant la mort sans prendre le risque de sombrer dans le ridicule. Voir à ce propos la scène finale de Brainstorm, parfaite illustration de ce qu'il vaut mieux éviter de faire en ce domaine..

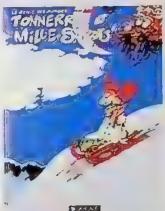
### CA ROULE

Dodo/Jano. Humanoïdes Associés, collection Les Yeux de la Tête

Christine la méchante, l'amante cruelle couleur sang vous a donné des idées. Vous aussi, vous voulez vivre une "love affair" pleine de tôle froissée, de moteur en feu et de vitesse folle, avec une caisse qui n'aimerait que vous. Oui, mais laquelle choisir? Feuilletez donc Ca roule, c'est bien le diable si parmitous les trucs à quatre roues dessinés dans ce super petit livre d'images, vous ne trouviez pas celui qui va faire huder votre starter. Only youuuuuuuu...

### LE GENIE DES ALPAGES

numero 7, Tonnerre et Mille Sabots, F'murr. Dargaud.



Revenons à ces moutons. Le septieme tome de la saga capnne la plus célébre de France et de Navarre vient de paraître dans les alpages enneigés. monde est là, bien sur . Romuald le bélier grognon, qui se vexe quand on lui dit qu'il ressemble à F'mur (ou le contraire); le cabot poète prisé par la Société des Chiens de Berger Lettré zet Ecnvains de Langue Française et Déco-rative, (je m'y inscrirais bien, moi, mais acceptent-ils les bergères françaises et décoratives?); le renard daltonien qui prend les brebis pour des poules, mieux que dans Saint-Ex (peut-être faut-il lui dessiner un mouton?), et tous leurs copains, ours hibernants, serpents, loup à chaperon, chat botté et éléphants migrateurs. Sans oublier les multiples gags annexes planqués à chaque com de case. Ne manquez pas le morceau de bravoure, scène hautement instructive sur les goûts alcoolisés des mou-tons qui se plaignent de ne pas avoir de glacons dans leur cocktails Titanic, affirmant que la Mort Subite est trop lente et autres vannes du même acabit, sans oublier le bouc qui veut mettre son clocher dans le village de Manette. Gasp! F'murr est un génie, ses alpages aussi...





## ACTUA*Lités*

### THE SPARKLETONES "Black Slacks" (Arabella)

Du rock'n' roll fifties avec costumes à paillettes et contrebasse ronflante dans la plus pure tradition de l'époque. L'époque des Coasters, des Everly Brothers ou de Bo Diddley. Un certificat de garantie en somme. Nostalgla again.

### **ROXY MUSIC**

"The Atlantic Years 1973/1980" (Polydor)

Comme vous pouvez le constater. ce disque est une compilation, omée par une photo alléchante. Ce regard, ces lèvres, cette peau déli-cate AHHHHH!! "Love is a Drug", "My Only Love", "Do the Strand" des mélodies qui vous enrobent le cœur aussi sûrement qu'une romance passionnée. AHHHHHHH!! C'en est trop. C'est tout de même mieux que les minables plagraires précités. Je vais mettre cette pochette sous mon oreiller et me repaitre de cette voix délicieuse.

28/11/83 L'Olympia affiche complet pour le troisième concert pansien de PtL. Des créteux, des hérissons, des porcs-épics. une faune vanée venue se recueillir avec celui qui restera toujours l'image d'Epinal du mouvement punk. Let's pray. Plt. joua



Action Man a vu pour vous...

27/11/1983 Balard ou Baltard, à l'opposé l'un de l'autre, même combat. Froids et tristes, ces deux halls seraient capables de faire foirer n'importe quel concert. Pour celui-ci, ils n'ont pas eu à se forcer. La blondinette blen grassouillette se meut aussi gracieusement que si on l'avait emmanchée dans un bec de gaz Les gusses qui l'accompagnent pétris-sent une purée inaudible pour des morveux issus du demier baby-boom en date Une vingtaine de mains levées pour l'ambiance avec un bonus sur les trois hits (Cambodia, Love Blonde et Kids in America) et une érection spontanée pour chaque morveux au moindre déhanchement de la starlette. Thank you, good night, tout le monde avait l'air de s'emmerder avant d'aller voir le grand film du dimanche soir. J'avais une copine qui ressemblait un peu à cette laborieuse idole. J'aurais préféré garder la copine et éviter d'aller voir KIM WILDE.



devant une salle en folie la presque tota-Inté du premier album plus une version, comment pourrais-je dire, émouvante d'"Anarchy in the U.K.". En rappel, Lydon-Rotten fit chanter cette assemblée de destroys sur "This is not a Love Song". Spectacle cocasse. Idem lorsqu'il s'adresse au public en lui disant "Bonsoir mes petits enfants". John Lydon est de-venue une véritable star (il joue dans un film ultra-violent aux côtés d'Harvey Keitel, Order of Death) adulé par un public subjugué et enthousiaste. Sur scène il n'y a que lui, les musiciens de PIL sont désormais d'honnêles tâcherons assurant la base organique tandis que le héros, fringué comme un clown, s'amuse, se tortille, danse sur son espèce de trem-poline et embrase une salle en plein délire pogotique. Le Pourri est devenu obiet

2/12/1983 Après avoir ressucité le mythe fantasmatique des New York Dolls, les LONDON COWBOYS ont déterré ce soir-là aux 120 Nurts le spectre des Stooges en reprenant, avec style et lougue, le pamphlet des seventies, "Search and

6/12/1983 Coiffés de chapeaux de paille et gaillards comme des fermiers texans, la respectable ORSON FAMILY donne au Gibus un rock fifties matiné de country qui emprunte aux Cramps mais n'en est

pas pour autant un triste plagiat.

10/12/1983 il était auparavant l'excellent chanteur des Q-Tips, combo R'n'B anglais. Maintenant il démarre sur les chapeaux de roue en solo. Ses choristes roucoulent à merveille, son guitariste taillé dans le même moule que Mink hamache sa fuzz avec furie et le blen nommé PAUL YOUNG entraîne sa troupe dans un show parfait. Bien plus fort sur scène que ne le laissait supposer son disque un brin fa-

Hervé "Action Man" DEPLASSE.

### CRAMPS "Smell of Female" (New Rose)

Les Cramps en public enregistrés au Peppermint Lounge, mais, ditesmoi, c'est de la nitro. La pochette et le titre fileraient une monumentale érection au plus endurci des eunuques et le contenu vous saute aux tympans comme un tigre sous acide (est-ce possible?). Les Cramps fidèles à leur légende, à leur son de guitare stridente, à leur inépuisable sensualité Fidèles, comme leur public qui saura leur faire un triomphe, car bientôt ils seront là

### MINK DE VILLE "Where Angels Fear To Tread" (WEA)

Le Mink s'égare, se dissout dans la salsa et le rock classique. Le sceau si personnel qui déclenche d'ordinaire les glandes lacrymales chez tout auditeur sensible n'apparaît pas ici. Pas un seul titre qui ne vous fasse larmoyer comme un crocodile quand l'alcool pénètre vos cellules affectives. Disons que le Gitan a fait un faux pas mais que nous lui gardons notre confiance.



### WORLD FAMOUS PEPPERMINE LOUNGE

TOTO COELO "Man O' War" (Virgin)

Elles mangent les cannibales, boivent le lait des noix de coco, sont honorablement roulées, dansent le Tango de Dracula et leur disque est un petit plat bien guilleret.



ABC "Beauty Stab" (Phonogram) 'Je m'appelle Martin Fry et je voudrais que tout le monde me prenne pour Bryan Ferry et que mes chansons soient aussi belles que celles de Roxy Music parce que je fais des disques propres, parce que j'ai un look flashant et une coupe de cheveux ordonnée". Moi je t'emmerde et ton disque est nul.

### INDOCHINE "Le Péril Jaune" (Arabella)

Ils sont attendus au tournant, les petits. Après le retentissant succès de l'"Aventurier", le peuple attend de savoir si la suite va tenir ses promesses. Le problème d'Indochine dans ce disque tient à sa volonté de perpétuer l'esprit d'aventure. A de si grosses doses que l'entreprise tourne à vide, on croirait entendre un

### **Ne**WS

➤ Nous ne verrons pas encore en France les fabuleux JO BOXEURS qui ont préféré aller en Australie où li sont plusieurs fois d'sque d'or ➤ La tournée des CRAMPS retardée

pour cause de fracture de jambe en la

personne du batteur.

WUNDERBACH, pourvu d'une maquette détonante, semble blen parti.

Le disque d'OBERKAMPF se vend

plutôt bien et c'est tant mieux.

► GPS, des petits pleins d'entrain et d'énergie viennent de sortir une belle suite de morceaux électro-chocs chez Underdog.

mauvais remake des dialogues de Tintin dans Le Lotus Bleu. Le chanteur exécute les chansons sur le nême ton, la batterie de cuisine informatisée exécute toujours le même rythme sur des thèmes identiques et j'ai pas encore trouvé le moindre semblant de gimmick accrocheur. J'exécute ce disque.



### EURYTHMICS "Touch" (RCA)

Deuxième épisode pour le couple synthétique de l'année. Des titres moins évidents que sur le précédent et moins d'influences soul. Dans l'ensemble, très techno-pop, pop, pop, pop...

### SHAKIN' STEVENS "The Bop Won't Stop" (CBS)

Si, si, vous savez, il avait eu un super tube avec le "Marie, Marie" des Blasters, et des tubes il en ramasse à foison, le bougre. Avec sa tronche d'ersatz du King version anglaise, il arrive à faire pâmer les minettes, récolter du blé comme s'il s'appetait Boy George et, suprême audace, il se permet de faire de bons disques. De plus, au vu de la pochette intérieure, il a l'air d'avoir la pēche. Laissez-vous donc aller à un brin de nostalgie.

### MAMA'S BOYS "Turn it Up" (Virgin)

Ces crétins vaporisent une musak vaguement hard et se font sponsoriser par une marque de jeans et de cymbales. Je suis peut-être rétrograde mais le rock ne sera jamais un triste support publicitaire ou alors il faudra appeler ça autrement. L'appropriation a des limites que les kids sauront faire respecter. Que ces Fils à Maman soient piétinés par les hordes sauvages d'Accept et Motorhead.

### SOUTHSIDE JOHNNY AND THE JUKE "Trash it Up" (Virgin)

Le pote de Springsteen, le producteur de Little Bob, l'homme du New Jersey qui ramone ses cordes vocales comme Rambo son M 16. Il revient en ayant saupoudré son rhythm'n'blues de funk fiévreux, gra-



cieusement préparé par Nile "Chic' Rodgers. Pour la première fois, Johnny va décrocher le hit avec le renversant "Trash it Up". Sans cette voix décapante, le disque serait certainement banal et perdu dans la production galopante du genre. Seulement, Johnny sait être parfois plus noir que les Noirs eux-mêmes.

# Little Bob Story

Depuis huit ans, la saga du petit Rital, rédempteur du rock et du rhythm'n'blues les plus brûlants que la France ait jamais conquis.

connus, 1971: "High Time" de MC 5, le manifeste du rock le plus radical de la fin des sixties. Une référence autant qu'un chef-d'œuvre.

Mars 1976 : "High Time" de Little Bob Story et la France découvre pour la première fois un rock urbain et surélectrise, puisant ses racines du côté de Willie Dixon ou de Little Richard. Bob est arrivé en France lorsqu'il avait une dizaine d'années et s'est mis à jouer du rock dans des groupes innombrables à l'âge de quatorze ans (Red Devils, Apach, Blues Gun...). En 1974, il fonde la première formule de L.B.S. avec déjà Guy-George Gremy à la guitare, une sorte de félin asiatique qui lamine ses cordes sans répit. Sortira ensuite un de leurs meilleurs disques, produit par Sean Tyla, "Livin' in the Fast Lane", puls un "Live" consistant, suivi de "Come See Me" à la pochette foirée, mais contenant un înédit de Springsteen et un de leurs plus beaux titres: "Nobody's Born To Lose" En 80, le plus américain et pourtant magnifique "Light of my Town" annonce l'épuisement de la première formule sans Guy-George.

En 1981, Bob rembauche trois kids fanatiques, Nico Garotin (dangereil'x batteur fan de Brando), Gilles Mallet (une sorte de maniaque torturant sa guitare) et François Gehin (énigmatique homme en cuir noir pétrissant sa basse). Ensemble, ils enregistrent le tonitruant "Vacant Heart". Une bombe qui met à jour la passion littérale de Bob pour le R'n'R, la Soul et le R'n'B, Et une pochette qui me remue encore les tripes par son élégante simplicité.

Il faut bien vous dire qu'en ce qui me concerne, LBS reste et restera une passion, la révélation totale du grand mythe rock and rollien. Et ce depuis le jour où je les ai vus pour la première fois en concert à l'Olympia, en 1976. Le principat élément de la popularité et du respect qui entourent ce groupe vient en grande partie de son efficacité sur



scène, de cette faculté rare de déclancher la folie et le fun en toutes circonstantes. Ce n'est pas pour rien qu'LBS est aujourd'hui encore le seul groupe français à avoir tourné en Angleterre sans le soutien d'une maison de disques. Et à s'y être forgé une réputation indestructible. Peut-être parce qu'il vient du Havre, ce grand port industriel, semblable à ces grandes cités américaines telles que Detroit d'où sont issus les groupes les plus électriques et les plus violents (MC 5, Stooges, J. Geils Band ou Bob Seger).

Bob, de toute façon, a toujours montré cette volonté de jouer coûte que coûte, quelle que soit l'importance du public, en donnant toujours le meilleur possible. Un esprit propre aux Anglo-Saxons, une foi inébranlable que partage Bob. Le rock comme idéal, comme mode de vie et, à l'instar des Johnny Thunders ou Alan Vega, comme outil pour vaincre.

LBS est bien sûr un groupe, pourtant dominé par la présence constante de ce petit bonhomme jovial et rigolard, dégageant une chaleur hors du commun. Une chaleur aussi impressionnante dans la voix, et, sans extrapoler outrageusement, une des plus belles voix que le

Rock ait portées. Pour conter des histoires touchantes de lucidité, des histoires de rues, de lumières, de sang et de violence, et surtout d'amour. Des paroles d'une simplicité magique, à la manière d'une perle de Spector intitulée "You've Lost That Loving Feeling" que Bob joue d'ailleurs sur scène. Un monde et un vécu identique à celui de B. Springsteen, Southside Johnny. La marque de la pureté.

Après avoir été cinq ans sous contrat avec RCA sans obtenir de réelles satisfactions, le groupe vient de signer un contrat avec Pathé Marconi qui semble avoir vraiment confiance en sa maturité. L'album a été enregistré à la rentrée et produit par Tom Panunzio (Lennon, Go-

Go's, Iggy, Mink de Ville...) et Southside Johnny.

\_\_\_\_\_

Une pure merveille dont vous aurez le détail dans le prochain numéro, et qui doit sortir le 20 janvier.

Guy-George, revenu dans le groupe depuis une dizaine de mois, a repris avec panache son rôle de maître à riffer, assumant désormais une véritable présence scénique, ondulant avec grâce en lachant l'acier. Tandis que l'autre dingue martèle ses cymbales perchées à per-pête pendant que Bob et le guitareux fou zigzaguent sous l'œil placide du bassiste. Les demiers concerts du groupe m'ont laissé dans un état de bonheur rare, vidé de toute substance et comblé ainsi que l'ensemble de l'assistance. Mon papa, pour qui Bob est le seul rocker digne d'intérêt (mon papa aime bien les Ritais), attend avec une impatience non feinte le retour de Ti Bob sur une scène parisienne (sans doute Le Palace) en février. N'oublions pas la tournée qui commencera en février avec les étonnants Stunners en première partie.

Maintenant, les petits jeunes, je vous lâche en vous recommandant vivement de vous ruer sur ce disque incroyable et de vous rendre au cérémonial revitalisant du groupe lorsqu'il sera dans votre ville. Tout rocker (et les autres) se doit d'avoir vu et ressent une telle émotion au moins une fois dans sa vie. Un spectacle si exceptionnel en ces temps de dirette descrétieurs.

disette énergétique. Hervé "Action Man" DEPLASSE ■

DISCOGRAPHIE

"High Time" Eurodisc Dist WEA
"Livin'In the Fast Lane" Crypto Dist

"Little Bob Story" (compilation singles)
Crypto Dist Carrère

Crypto Dist Carrere
"Come See Me" RCA

"Live" RCA
"Light Of My Town" RCA
"Vacant Heart" RCA

CONCERTS

/01 aux 120 Nuits à Paris.
NG SPEAR le 27/01 à Starsbourg, à Paris, le 29 à Rouen, Le 30 à mt, le 31 à Bordeaux, le 1/02 à se, le 2 à Marseille, le 3 à Nice, le 4 le 4 à Lyon.
IIE LAGRANGE du 24 au 28/01 au des Halles à Paris.
TUNNERS le 14/02 à Vincennes.

Est\_ce bien raisonnable!

madical in hiordina



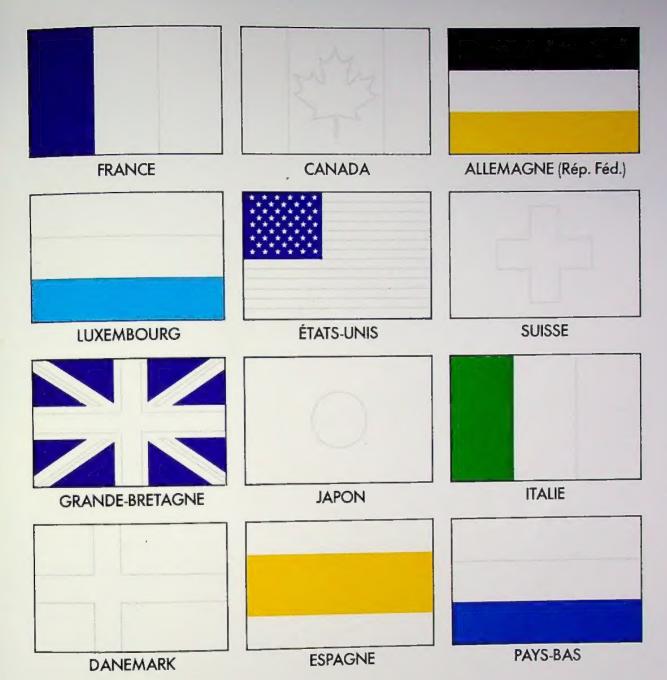
de sortir sans

BLUE © L'ACTUALITÉ CINÉMA...

EANS

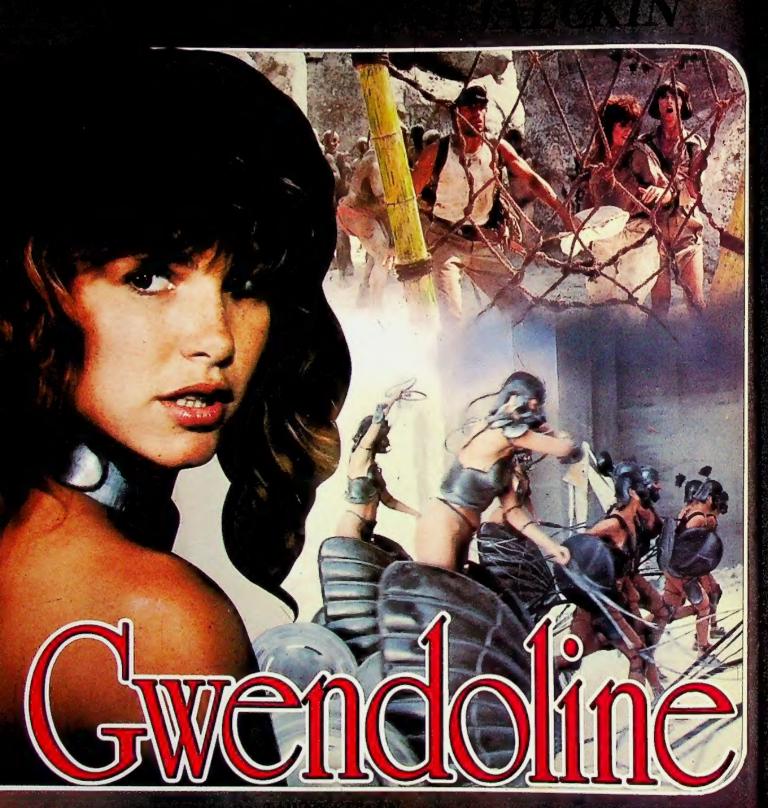
VIDEO... MUSIQUE... THEATRE... MODE

L'hebdo qui fait aimer sa ville



Sans le Rouge rien ne va plus





100

OF CHARLES AND AND AND PARTY AND PARTY.